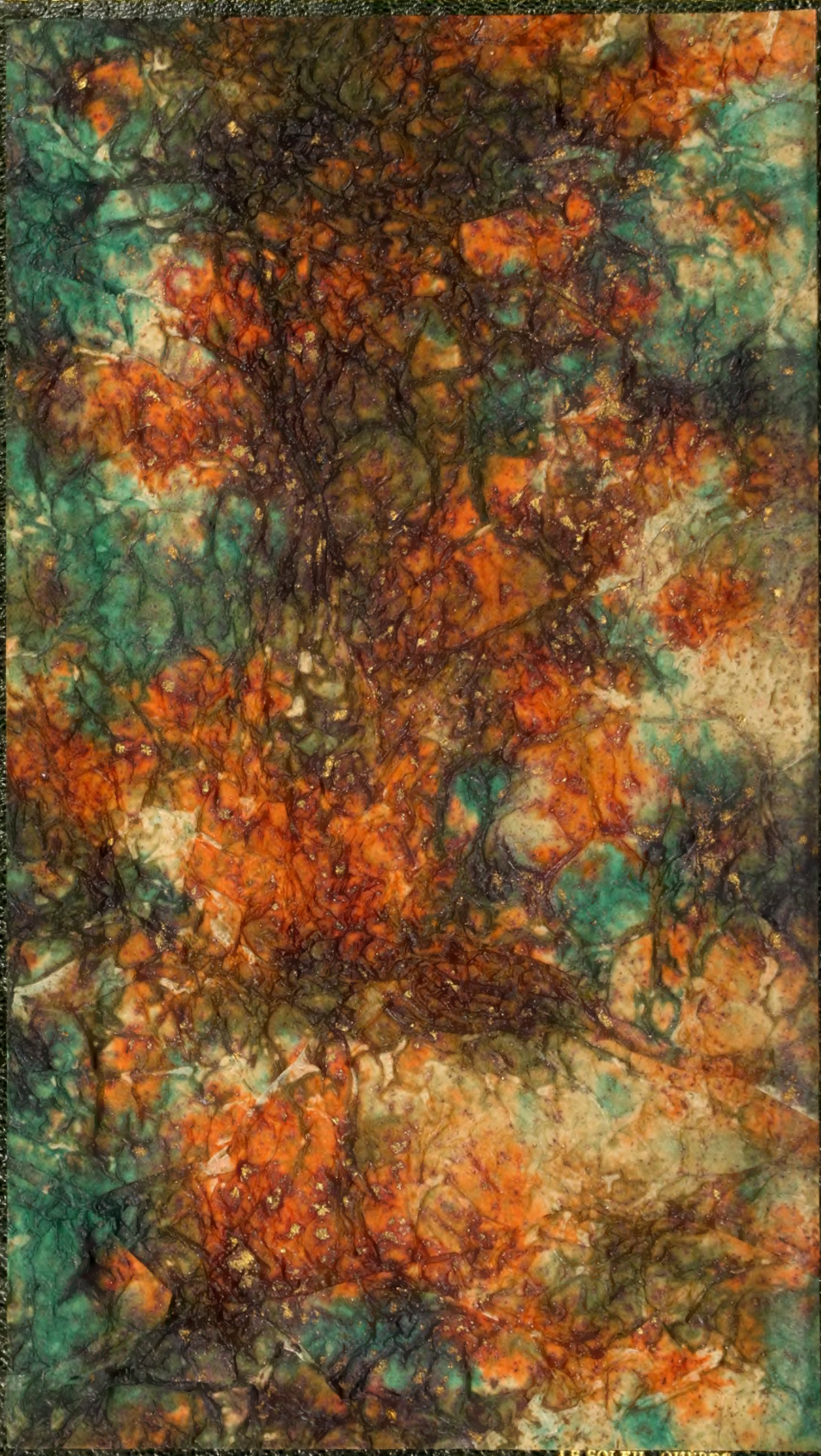


LE SOLEIL COURBE

YORK UNIVERSITY
ARCHIVES

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/lesvieilleseglis00queb

LES VIEILLES ÉGLISES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

1647 - 1800

Publié par la Commission des Monuments Historiques de la Province de Québec

QUÉBEC
Imprimé par Ls-A. PROULX
Imprimeur du Roi

1925

LES VIEILLES ÉGLISES
DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

SOCIÉTÉ DU TAUPIER

CHAPELLE DE TADOUSSAC

D'après la peinture de Maillard

LES VIEILLES ÉGLISES
DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

1647 - 1800

Publié par la Commission des Monuments
Historiques de la Province de Québec

QUÉBEC
Imprimé par Ls-A. PROULX
Imprimeur du Roi

1925

COMMISSION

DES

MONUMENTS HISTORIQUES

DE LA

PROVINCE DE QUÉBEC

PRÉSIDENT

L'honorable M. Adélard Turgeon, C.V.O., C.M.G., docteur ès lettres, conseil du Roi, chevalier de la Légion d'Honneur, président du Conseil législatif, Hôtel du Gouvernement, à Québec.

REPRÉSENTANT DU SECRÉTAIRE DE LA PROVINCE

C.-J. Simard, avocat, conseil du Roi, officier de l'Instruction publique de France, sous-secrétaire de la Province, Hôtel du Gouvernement, à Québec.

MEMBRES

W.-D. Lighthall, conseil du Roi, docteur en droit, ancien président de la Société Royale du Canada, président de la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal, 2, Place d'Armes, à Montréal.

E.-Z. Massicotte, avocat, membre de la Société Royale du Canada, président de la Société de folklore, archiviste du palais de justice, à Montréal.

Victor Morin, notaire, docteur en droit, membre de la Société Royale du Canada, officier de l'Instruction publique de France, président de la Société Historique de Montréal, 97, rue Saint-Jacques, à Montréal.

Pierre-Georges Roy, docteur ès lettres et en droit, officier de l'Instruction publique de France, membre de la Société Royale du Canada, archiviste de la Province, Hôtel du Gouvernement, à Québec.

SECRÉTAIRE

Pierre-Georges Roy, Hôtel du Gouvernement, à Québec.

Ce livre s'intitule Les vieilles églises de la province de Québec. *Ce titre est-il juste? Peut-on qualifier de* vieilles *des églises qui ont un peu plus de cent ans d'existence quand, en France et en Angleterre, on compte par centaines les églises bâties depuis trois, quatre et même cinq siècles? Disons tout de suite que le mot* vieilles *est employé ici dans un sens relatif. Au Canada, en effet, où la presque totalité des églises remontent à moins de soixante-quinze ans, il est certain qu'une église bâtie avant 1800 est relativement vieille.*

Des trente-huit églises dont nous nous occupons dans le présent volume, combien remontent au régime français? Moins de la moitié et encore toutes, ou à peu près toutes, ont subi des modifications ou des altérations importantes, soit dans leur forme extérieure, soit dans leur décoration intérieure. Ainsi, il est bien vrai que les fondations et une bonne partie des murs de la basilique de Québec remontent au régime français, mais le toit et tous les ornements de l'intérieur ont été renouvelés en deux occasions différentes. On peut dire la même chose, ou à peu près, de l'église de Notre-Dame des Victoires, à Québec, de l'église de Notre-Dame de Bon-Secours, à Montréal, de la chapelle des Ursulines, à Québec, de la vieille église du Cap-de-la-Madeleine, etc., etc.

Nous sommes bien obligés d'avouer que, trop souvent, on a fait subir à presque toutes nos vieilles églises des modifications de mauvais goût; nous croyons les voir telles qu'elles apparaissaient aux regards de nos ancêtres, mais quelle erreur!

Le mal est fait. Ce qui est perdu ou gâché, l'est pour toujours. Toutefois, nous avons encore quelques vieilles églises qui méritent d'être conservées. Celles-là, il faut les garder, les défendre contre le pic et la hache.

La Commission des Monuments Historiques, en publiant ce volume, tente un effort dans ce sens. Elle veut, en outre, aider ceux qui ont l'ambition de ramener nos gens à l'architecture religieuse si simple et en même temps si pure du régime français.

Évoquant le souvenir de nos anciennes églises, M. Gérard Morisset se demandait récemment si nous avons une architecture religieuse nationale, une architecture qui nous est propre, qui a pris naissance et qui s'est développée chez nous, adaptée à notre civilisation, à nos besoins et à notre climat, originale aussi bien dans le plan et la construction que dans la décoration.

Puis, M. Morisset écrivait:

" Les colons normands, angevins, saintongeois et autres qui, à la suite de Champlain, vinrent habiter notre pays, au dix-septième siècle, n'ont fait qu'appliquer ici les méthodes de construction, très peu modifiées et pas toujours adaptées à notre climat, en usage dans le pays qu'ils laissaient. La pauvreté et aussi la nécessité de se mettre hâtivement à l'abri des rigueurs de l'hiver et des incursions des sauvages les força à construire le plus souvent en gros cailloux, à peine ravalés et recouverts à l'extérieur d'une couche de mortier qu'on a dû renouveler de temps en temps.

" Il ne faut pas demander à nos premiers maçons, qui furent probablement nos premiers architectes, de ces trouvailles de génie, de ces combinaisons savantes qui sont le résultat d'une vaste culture intellectuelle. Non, leurs constructions étaient très simples et n'exigeaient pas de grandes connaissances, qu'ils n'avaient pas d'ailleurs. Aussi, grâce à leur peu de savoir, à la qualité inférieure des matériaux employés et au peu de ressources dont ils disposaient, beaucoup de leurs œuvres menacèrent ruine moins d'un siècle après leur édification, comme la cathédrale de Mgr de Laval, l'église de la Sainte-Famille (île d'Orléans), la première église du Cap-Santé, les fortifications de Québec, etc., etc.".

Qu'il nous soit permis de faire ici une simple réserve. La preuve paraît être faite que les églises et les édifices bâtis sous le régime français étaient de structure solide et durable. Si, aujourd'hui, nous avons à regretter la disparition d'un trop grand nombre de ces monuments d'un autre âge, n'allons pas en jeter la faute sur une défectuosité de construction! Accusons plutôt la manie de détruire et l'amour de la nouveauté.

On connaît l'histoire de l'ancien collège des Jésuites de Québec. Abandonné depuis plusieurs années, il avait un peu souffert du

poids des ans. Quelques bons citoyens commencèrent une campagne pour le démolir sous le prétexte que ses murs menaçaient d'écraser les passants. Le gouvernement de Québec se laissa gagner et la destruction du vénérable édifice fut décidée. Les ouvriers se mirent à l'œuvre. A la grande surprise des citoyens prudents qui craignaient pour la vie des passants, les vieux murs résistèrent si bien au pic des démolisseurs qu'il fallut employer plusieurs centaines de livres d'explosifs pour les désagréger. D'ailleurs, des maisons construites en pierre des champs, encore solides bien qu'elles comptent plus de deux siècles d'existence, ne manquent pas dans notre province. Nous en voyons plusieurs sur la côte de Beaupré, dans l'île d'Orléans et le long de nos grandes routes.

Encore une fois, nous ne craignons pas d'être démenti en le répétant: nos vieilles églises étaient solides et en état de résister aux intempéries des saisons aussi bien que celles qui, en France et en Angleterre, font encore l'admiration des visiteurs.

En quoi consistait la décoration de ces anciennes églises? C'est encore M. Morisset qui va répondre à cette question:

" D'après les rares monuments et les dessins qui nous restent de cette époque, on voit que nos vieux sculpteurs ont appliqué les formules décoratives du siècle de Louis XIV: pilastres, entablements, frises, cartouches, etc. Ils n'ont rien inventé; ils n'ont pas même cherché à rajeunir les formules qu'ils ont employées. Ils ont plutôt puisé à larges mains dans le trésor des décorations françaises de leur temps."

Nous sommes d'accord avec M. Morisset sur ce point. Nos premiers sculpteurs étaient de modestes artisans qui n'avaient probablement jamais ouvert un manuel de sculpture. Les ouvrages traitant de sculpture et d'architecture étaient rares sous le régime français; c'est, du moins, l'impression qui nous reste, après avoir parcouru des centaines d'inventaires de cette époque. Nos vieux artisans avaient gardé un souvenir fidèle des décorations intérieures de l'église du lieu natal, et ils les reproduisaient de mémoire dans les églises de la Nouvelle-France. Souvent, le ciseau de ces artisans, qui ne savaient peut-être pas lire, a accompli des merveilles.

M. Morris, le restaurateur de l'art décoratif en Angleterre, parlant des cathédrales gothiques et des merveilles qui les remplissaient, disait, il y a quelques années:

" Qui avait donné à ces artisans les modèles de ces églises ou composé la décoration? Un grand architecte instruit à cet effet et dis-

pensé des occupations et des fatigues du commun des mortels ? Nullement. C'était parfois un moine, le frère du laboureur, plus souvent son autre frère, le charpentier du village, un forgeron, un maçon, un simple ouvrier, dont le travail quotidien élaborait des monuments qui font aujourd'hui le désespoir et l'admiration de plus d'un actif et habile architecte. Est-ce qu'il s'ennuyait à ce travail ? Non, c'est impossible. J'ai vu, vous avez peut-être vu dans quelque hameau écarté qu'aucun étranger ne visite et dont les habitants ne s'éloignent guère de quelques lieues à la ronde, j'ai vu, dis-je, des travaux exécutés avec tant de soin, de finesse et d'invention, que rien dans ce genre ne leur est supérieur. Et j'affirme, sans crainte de démenti, que le génie humain n'a pu créer des œuvres de cette valeur sans que la satisfaction de leur auteur fût au moins égale à l'intelligence qui les conçut, au talent qui les façonna. Les chefs-d'œuvre n'étaient pas rares; le trône du grand Plantagenet n'était pas plus finement sculpté que le fauteuil du magister de village ou l'armoire de la fermière."

Ne pourrait-on pas appliquer ces lignes aux artisans anonymes qui fabriquèrent avec leurs outils rudimentaires les autels, les chaires, les bancs d'œuvre, les fonts baptismaux, qui nous restent de l'ancien régime ? Nos vieux ouvriers firent souvent des chefs-d'œuvre. Quelle perte pour l'art qu'on n'ait pas su les conserver !

LA BASILIQUE DE NOTRE-DAME-DE-QUÉBEC

La paroisse de Notre-Dame-de-Québec est la plus ancienne de tout le pays. Son église, devenue cathédrale en 1674 et basilique en 1874, a droit à la place d'honneur dans ces pages destinées à faire connaître les temples les plus vénérables de la province de Québec.

Dans son étude sur l'église cathédrale et paroissiale de Québec, Mgr Amédée Gosselin a fait revivre tout le passé de cette église dont le site fut choisi par Champlain lui-même.

Le travail de Mgr Gosselin est un précis historique de haute valeur et nous en reproduisons ici les traits les plus saillants.

" Québec, pris par les Anglais en 1629, fut rendu à la France trois ans plus tard. A son retour, en 1633, Champlain s'empressa d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'élever une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, s'il revenait au pays. A l'automne, l'église de Notre-Dame de Recouvrance était terminée. Elle était située, en partie, sur le terrain actuel de la cathédrale. Le 15 juin 1640, elle fut détruite par un incendie et avec elle disparurent les premiers et les plus anciens registres originaux de la colonie que l'on dut refaire de mémoire plus tard.

" En attendant que l'on pût reconstruire, on se réunit pour les offices dans la maison des Cent-Associés que le Père Vimont appelait pompeusement quelque part, en 1645: " l'église de la Conception de la Bienheureuse Marie à Québec."

" Le 8 octobre 1645, les marguilliers décidaient de " bâtir une nouvelle église en l'honneur de la T. S. Vierge, mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame de la Conception qui est la patronne et la titulaire de la paroisse de Québec, et, d'autant que par l'intercession de la très sainte Vierge on a obtenu cette année la paix avec les Iroquois, il est résolu que la dite église portera le nom de Notre-Dame de la Paix."

" On posa la première pierre de la nouvelle église le 24 septembre 1647 et le P. Vimont en fit la bénédiction et y dit la première messe le 24 décembre 1650. Les offices réguliers n'y furent inaugurés que le 31 mars 1657.

" Cette église, construite en forme de croix latine, avait cent pieds de longueur sur trente-huit de largeur. Guillaume Couillard en avait donné le terrain en 1645. Il ratifia cette donation en 1652, à condition d'avoir un banc dans l'église.

" Mgr de Laval arriva à Québec le 16 juin 1659.

" Après avoir terminé ou restauré l'intérieur, Mgr de Laval consacra son église, "avec toutes les solennités possibles", le 11 juillet 1666, la laissant sous le vocable de l'Immaculée Conception et lui donnant, pour second titulaire, saint Louis, roi de France.

" La paroisse fut érigée canoniquement le 15 septembre 1664, à l'autel principal, mais les érections subséquentes, en 1670 et 1684, se firent à l'autel de la Sainte-Famille lequel devint, par là même et à proprement parler, l'autel curial.

" Par la bulle du 1er octobre 1674 qui créait le diocèse, Clément X élevait l'église paroissiale de Québec au rang de cathédrale, mais supprimait la paroisse laquelle devait être desservie par un curé d'office ou par le chapitre que l'évêque était tenu d'instituer le plus tôt possible.

" L'église devenait trop petite et elle avait besoin de réparations. Mgr de Laval, passé en France en 1684 pour donner sa démission au Roi, laissa à son successeur le soin de s'occuper des travaux. Le premier clocher placé sur le transept étant tombé ou menaçant ruine, on décida d'en construire un nouveau vers la façade sur une tour qu'on élèverait du côté de la rue Buade. Il fallut miner le terrain pour avoir une base solide. Les travaux commencés dès 1684, croyons-nous, se continuèrent une couple d'années. Ils étaient sous la direction de Claude Baillif, architecte.

" Le clocher une fois terminé ou à peu près, en 1687, on entreprit de rallonger l'église de cinquante pieds du côté du chœur et l'année suivante on bâtissait la chapelle succursale de la basse ville.

" Toutes ces dépenses faites pour accommoder la population croissante de la paroisse étaient à peine soldées qu'il fallut recommencer. Le 4 janvier 1697, la fabrique arrête que l'on fera une nouvelle rallonge, du côté des tours cette fois. L'entreprise fut donnée à Noël Levasseur, et Le Rouge fut chargé de faire les quatre fenêtres que comportait cet agrandissement.

" C'est en 1705 que fut construite la sacristie du côté de la

rue Buade. En 1732, les chanoines manifestèrent leur désir d'avoir la leur du côté nord, près de la chapelle Sainte-Anne, mais ils ne purent réussir. Celle qui est disparue dans le dernier incendie n'était pas encore centenaire.

" Les travaux et agrandissements dont nous venons de parler purent suffire jusqu'en 1744. Cette année-là, M. Jacrau, desservant, fit le recensement de la paroisse. Il y trouva 1,051 familles, ce qui portait la population à 5,000 âmes. Cette constatation, jointe au mauvais état de l'église qui menaçait ruine, engagea l'évêque et les marguilliers à rebâtir, ce qui fut décidé définitivement dans une assemblée régulière du 23 décembre 1744. Le nouvel édifice devait avoir quarante pieds de plus que l'ancien, sur la longueur, et des bas-côtés de vingt-huit pieds de profondeur chacun, serviraient à son élargissement. Les plans furent confiés à l'ingénieur Chaussegros de Léry, père.

" Les travaux furent longs et dispendieux. En 1748, Mgr de Pontbriand fit un appel à ses diocésains en faveur de la nouvelle cathédrale pour laquelle on avait déjà dépensé quarante mille livres. Le 15 novembre de la même année, tout était terminé.

" Durant le siège de Québec en 1759, la cathédrale eut le même sort que les principaux édifices de la ville. Servant de cible aux canons anglais installés sur les côtes de Lévis, elle reçut d'abord de nombreuses blessures sur son toit et dans ses flancs, puis elle fut incendiée dans la nuit du 22 au 23 juillet. De cette belle église dont on était si fier, il ne restait plus que de tristes ruines.

" De l'intérieur de cette église restaurée, agrandie ou reconstruite, nous connaissons peu de chose, à part le plan de celle de 1744 qui a été conservé. Nous savons du moins que, dès les premiers temps, il y avait quatre chapelles: celle de Sainte-Anne, dont le rétable, entrepris par Jean Lemelin le 16 août 1660, dut être livré à la Pentecôte de 1661; celle de la Sainte-Famille enrichie d'un beau rétable fait et sculpté par les élèves du Séminaire, celles de Saint-Joseph et du Scapulaire. La chapelle de Notre-Dame de Pitié date de 1703; elle dut prendre la place de la chapelle du Scapulaire. En 1734, un autel fut dédié à l'Ange Gardien.

" Des tribunes (jubés) furent construites au bas de l'église, en 1710, d'après les plans de M. Buisson, procureur du Séminaire.

" Après le siège de 1759, la paroisse de Québec se trouvant sans église, accepta, pour tous les offices, l'hospitalité que les

Révérendes Mères Ursulines lui offraient dans leur chapelle. Cet état de choses dura du 24 septembre 1759 jusqu'au 24 décembre 1764. Ce jour-là, le Séminaire qui avait pu réparer et aménager convenablement sa propre chapelle, la mit à la disposition du curé et des paroissiens de Québec qui devaient y faire, comme chez les Ursulines, un assez long séjour.

"Dès 1765, pour accommoder la population de la basse ville, on rebâtit sur ses anciens murs la chapelle de Notre-Dame des Victoires incendiée, elle aussi, durant le siège.

"L'année suivante, Mgr Briand fut sacré évêque de Québec à Paris. Il arriva d'Europe le 29 juin 1766 et fit de la chapelle du Séminaire sa cathédrale, en attendant mieux.

"Tout le monde, cependant, désirait revoir bientôt l'ancienne église en état de recevoir sous son toit pasteurs et fidèles. Le chapitre prit les devants et, le 19 octobre 1767, il demandait humblement à l'évêque d'en hâter la reconstruction.

"Le 8 décembre de la même année, la fabrique, faisant écho à cet appel indirect, décida de faire réparer l'église d'après les anciens plans; elle devait pourtant être rallongée de 22 pieds du côté du sanctuaire. Sa longueur serait ainsi de 216 pieds, sa largeur restant de 94 pieds, en comprenant les murs.

"Les travaux de l'extérieur furent exécutés dès 1768, ceux de la nef en 1769; les bas-côtés furent terminés en 1771 et le 14 avril on entrait dans l'église.

"Le clocher de l'église ne paraît avoir été terminé qu'en 1773 ou 1774. En 1775, Carleton donna une belle horloge à quatre cadrans et à trois timbres pour y être placée. La croix de ce clocher fut emportée par un coup de vent en 1784.

"En 1802, l'église fut couverte en fer-blanc et, en 1828, on construisit la sacristie du côté de l'Évangile et demandée en 1732 par le chapitre.

"Il avait été question, en 1829, de refaire le portail de la cathédrale, en pierre de taille, d'après un plan de Thomas Baillairgé qui se serait inspiré de l'église de Sainte-Geneviève, à Paris. En 1844, ce projet fut mis à exécution, en partie du moins. La façade de l'église fut recouverte de pierre de taille, d'après un plan de Baillairgé toujours, mais autre, semble-t-il, que celui qu'il avait d'abord préparé. La fabrique économisa ainsi deux mille louis, paraît-il. Il faudrait voir l'autre plan pour juger si, au point de vue de l'architecture et du goût, cette économie n'était

pas une perte. Dans le plan de Baillairgé, la façade devait être flanquée de deux tours. On décida la construction de celle du nord en 1844; elle fut commencée en effet peu après, mais jamais terminée et c'est pourquoi, sans doute, elle a toujours fait petite figure à côté du clocher bâti par Jean Baillairgé.

" Ajoutons que le mur en pierre de taille et orné d'une grille de fer, qui encercle l'entrée de la cathédrale, date de 1857. Le revêtement des bas-côtés, en pierre de taille aussi, est beaucoup plus récent.

" Voilà pour l'extérieur de l'église. Les travaux de restauration avaient coûté trop cher pour qu'on pût songer, avant plusieurs années, à terminer l'intérieur. Ce ne fut qu'en 1787 que l'on s'y détermina.

" Jean Baillairgé et son fils Florent entreprirent l'architecture et la menuiserie du chœur promettant de livrer leur ouvrage dans quatre ans. François, autre fils de Jean, se chargea de la sculpture qu'il termina en avril 1793. C'est à lui qu'est dû le baldaquin, non seulement pour la sculpture, mais même pour l'architecture.

" Nous n'avons pas besoin de dire que cette pièce splendide n'était pas conforme aux règles de l'architecture; Baillairgé le savait: un baldaquin doit être appuyé sur des colonnes et, s'il remplaça celles-ci par des cariatides, ce fut pour donner plus d'espace au chœur. C'est du moins ce que nous apprennent des notes de famille.

" M. G.-F. Baillairgé écrivait en 1891: " C'est encore au ciseau de François que l'on doit les quatre statues, chaque côté de l'autel, et les deux qui sont en haut du baldaquin . . ." et il ajoute, d'après une note de l'abbé F.-X. Baillairgé, du Séminaire: " Les deux statues qui sont dans la chapelle Sainte-Famille sont d'Europe et viennent des Jésuites ; la statue de la sainte Vierge, au-dessus de l'autel, vient aussi d'Europe ainsi que l'un des deux anges qui sont de chaque côté, l'autre est dû au ciseau de Thomas, le fils de François; quant aux deux statues de la chapelle de Sainte-Anne, elles ont été faites aussi par Thomas."

" Dans le même temps que l'on travaillait au baldaquin et aux décorations du chœur, Pierre Émond faisait le rétable et l'autel de la chapelle de Sainte-Anne. En 1793, la fabrique le chargea de faire un travail du même genre pour la chapelle Sainte-Famille.

" Il ne manquait plus que le maître-autel. François Baillairgé l'entreprit en 1797, et demanda un an pour le faire. Quand il fut temps de le poser, il fut avancé de six pieds. Notons enfin que l'abat-voix de la chaire fut fait aussi par l'un des Baillairgé, en 1789, et que le banc d'œuvre précéda ou suivit de près.

" Dans les années suivantes, on travailla aux tribunes et aux arcades. L'arcade de la chapelle Sainte-Anne fut ouverte en 1801 et son jubé ou tribune en 1804, une année après celles de la Sainte-Famille.

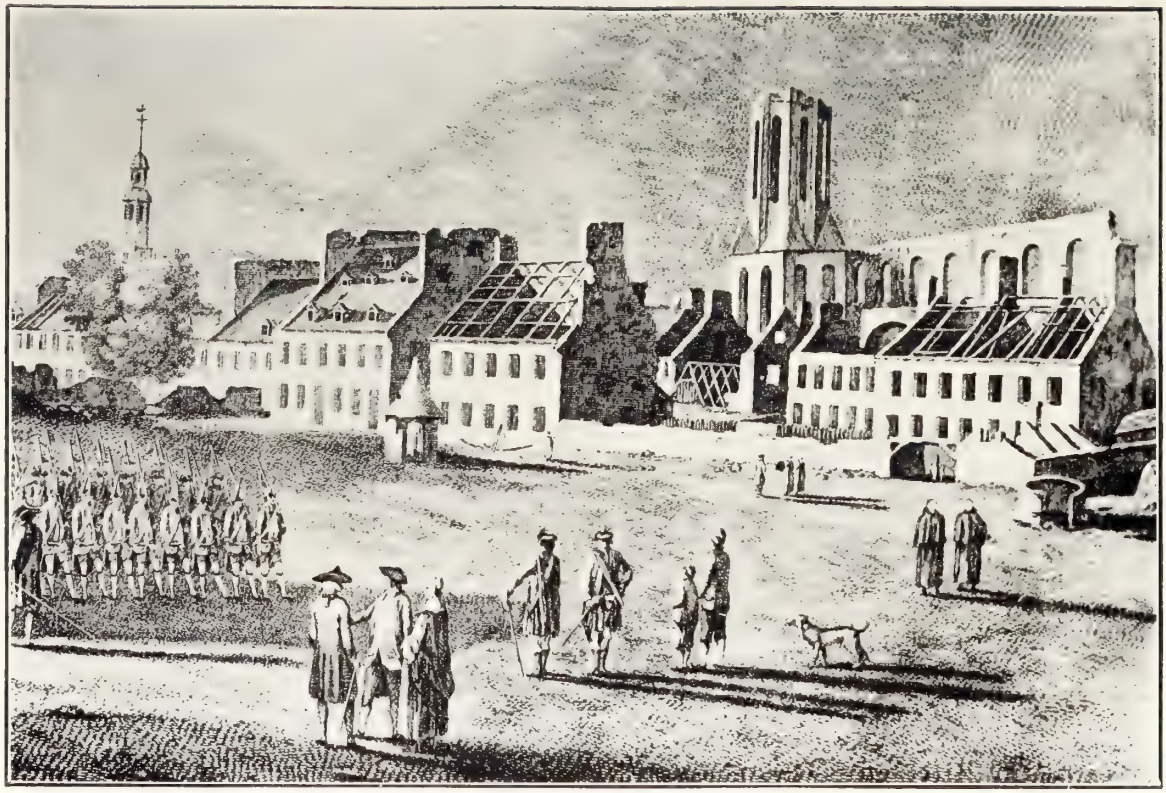
" Les voûtes qui étaient restées à leur état primitif furent terminées, en plâtre, de 1819 à 1822, le baldaquin et la gloire redorés en 1821, le chœur, la chaire et le banc d'œuvre, en 1824.

" Baillairgé, architecte de tous ces travaux, modifia, en 1825, les rétables des chapelles de la Sainte-Famille et de Sainte-Anne. Nous ne pouvons dire en quel sens. C'est lui aussi qui fit les deux statues de la chapelle Sainte-Anne.

" Nous ne pouvons entrer dans tous les détails des restaurations, embellissements ou améliorations qui suivirent jusqu'à nos jours, depuis le chauffage jusqu'à l'éclairage électrique. Qu'il nous suffise de noter, pour mémoire, les derniers et très importants travaux de 1921-1922.

" Les changements opérés en certaines parties avaient atténué quelques-uns des défauts d'architecture que l'on reprochait à la cathédrale, sans cependant nuire en rien au cachet de grandeur qui la distinguait. Sous sa toilette neuve, toute faite de blanc et d'or, elle était vraiment belle et les paroissiens qui avaient si généreusement secondé le zèle et le dévouement de leur curé et des marguilliers, avaient raison d'être fiers de leur église. Elle est aujourd'hui, hélas! en l'état où elle se trouvait au lendemain du siège de Québec, en 1759."

Mgr Gosselin fait ici allusion au terrible incendie du 22 décembre 1922, qui détruisit, en quelques heures, la vieille basilique de Québec. Les murs seuls restèrent debout. Refaite à neuf sur le modèle de l'ancienne, elle reste la même dans les grandes lignes de son architecture. C'est le vieux temple d'autrefois avec une toilette neuve.



CATHÉDRALE DE QUÉBEC, APRÈS LE SIÈGE DE 1759

CATHÉDRALE DE QUÉBEC, EN 1832

BASILIQUE DE QUÉBEC, AVANT LE FEU DE 1922

BASILIQUE DE QUÉBEC: DÉTAILS DE BOISERIES (CÔTÉ GAUCHE), AVANT L'INCENDIE DE 1922

BASILIQUE DE QUÉBEC: BOISERIES DU CHŒUR ET TRÔNE DE L'ÉVÊQUE, AVANT L'INCENDIE DE 1922

BASILIQUE DE QUÉBEC: CHAIRE AVANT L'INCENDIE DE 1922

BASILIQUE DE QUÉBEC: BANC D'ŒUVRE, AVANT L'INCENDIE DE 1922

BASILIQUE DE QUÉBEC: BALDAQUIN, AVANT L'INCENDIE DE 1922

BASILIQUE DE QUÉBEC RESTAURÉE (1925)

LA CHAPELLE DE L'HOPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC

C'EST en 1618 que les Récollets prirent possession du terrain où s'élève aujourd'hui la monastère de l'Hôpital général de Québec.

" Ce lieu, dit le Père Leclercq, représente une espèce de petite île entourée de forêts naturelles, où passent et serpentent agréablement les eaux des sources claires et douces qui tombent d'une montagne voisine, et qui y sont conduites insensiblement, ayant au nord une petite rivière qui se décharge tout proche, et à l'est le fleuve Saint-Laurent. Le terrain y est gras, fertile, commode et aisé; la vue, grande, étendue et fort agréable; l'air y est extrêmement pur et sain; avec tous les agréments que l'on peut souhaiter pour la situation."

" Ce fut en cet endroit, continue le Père Leclercq, que nos pères entreprirent de bâtir la première église, le premier couvent et le premier séminaire qui fut jamais dans ces vastes pays de la Nouvelle-France."

La première pierre de l'église, marquée aux armes de France, et à celles du prince de Condé, vice-roi de la Nouvelle-France, fut posée solennellement en leur nom, le 3 juin 1620, par le Père Dolbeau, supérieur de la mission en l'absence du Père Jamay. L'église fut bénite sous le vocable de Notre-Dame des Anges, le 25 mai 1621. La maison conventuelle avait été achevée et rendue habitable dès l'année précédente.

Les Récollets habitèrent leur couvent de Notre-Dame des Anges jusqu'en 1629. Lorsque les frères Kirke s'emparèrent de Québec, dans l'été de 1629, ils renvoyèrent en France tous les Pères Jésuites et Récollets. Le couvent de Notre-Dame des Anges resta inoccupé jusqu'en 1632, année du retour des Jésuites au Canada; ceux-ci se logèrent dans le couvent délabré en attendant mieux.

En 1670, les Récollets revinrent à Québec. "On laisse à penser, dit le Père Leclercq, avec quel sentiment de douleur et de zèle, le Père Allart, cet autre Néhémias, considéra les tristes débris de notre ancienne maison. On lui marqua tout l'emplace-

ment que les constructions avaient occupé autrefois." Le Père Allart, voyant qu'il ne pouvait rien tirer d'une maison livrée pendant près de quarante ans à une entière décadence, se décida à rebâtir absolument en neuf.

La première pierre de la nouvelle église fut posée le 22 juin 1671, par l'intendant Talon. Le temple rebâti fut bénit dans l'été de 1673. Quatre ans plus tard, en 1677, le gouverneur Frontenac, syndic apostolique des Récollets, fit élever à ses frais un corps de logis de soixante pieds de longueur sur vingt et un de large pour loger plus convenablement les religieux dont le nombre augmentait sensiblement.

" En l'année 1678, dit le Père Leclercq, on ajouta une très belle chapelle en rond-point à notre église de Notre-Dame des Anges, et l'année suivante une grande sacristie par le bas et un chœur au-dessus pour chanter l'office divin, un grand dortoir de pierre qui fut achevé les années suivantes, avec tous les offices réguliers et un grand cloître."

Lors de son séjour en France en 1691-1692, Mgr de Saint-Vallier s'était fait donner par Louis XIV des lettres-patentes pour l'érection d'un hôpital général à Québec, avec les droits et les privilèges des hôpitaux généraux de France. L'évêque de Québec crut qu'il ne pouvait avoir de meilleure maison pour installer son hôpital que le monastère des Récollets.

Le 13 septembre 1692, le contrat d'achat était signé entre Mgr de Saint-Vallier et le gouverneur Frontenac, " faisant et stipulant en cette partie au nom et comme syndic apostolique des Pères Récollets." Par les clauses de ce contrat, les Pères cédaient à l'évêque les cent six arpents de terre qu'ils possédaient sur la rivière Saint-Charles, leur église et leur couvent de Notre-Dame des Anges consistant " en un cloître en carré long, composé de sept et huit arcades de chaque côté: dont l'un des dits côtés, au sud, était le long de la dite église; le deuxième était sous partie et le long d'un dortoir bâti de pierres, contenant vingt-quatre cellules; sous lequel dortoir étaient les dépense, cuisine, réfectoire et vestibule et les caves au-dessous; par-dessus un grenier de toute la longueur; le troisième des dits côtés du dit cloître était le long d'un bâtiment de colombages, qui consistait en chambres et offices que Mgr le comte de Frontenac avait fait bâtir, lequel était appelé pour ce sujet *le bâtiment de monsieur le comte*; et le quatrième côté, au nord-est, était une simple allée de cloître sans bâtiment."

Le 30 octobre 1692, Mgr de Saint-Vallier faisait venir au couvent des Récollets les pauvres qu'il avait hospitalisés jusque-là dans la maison de la Providence, à la haute ville de Québec. Quelques mois plus tard, le 1er avril 1693, quatre religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, la Mère Marie-Marguerite Bourdon de Saint-Jean-Baptiste, la Mère Louise Soumande de Saint-Augustin, la Sœur Gosselin de Sainte-Madeleine et la Sœur Madeleine Bacon de la Résurrection, prenaient possession du nouvel hôpital. A proprement parler, la fondation de l'Hôpital général de Québec date du 1er avil 1693.

Les Récollets, en quittant leur monastère, avaient emporté les lambris, les tableaux, le tabernacle, et en général tout ce qu'ils avaient pu détacher de la chapelle. Ils n'avaient laissé que le rétable nu, parce qu'il paraissait si vieux et si usé qu'ils n'avaient pas daigné le défaire pour l'emporter. "Le plancher était tout en pièces de pourriture, et les murs étaient si noirs et si sales que l'église, dans ce délabrement, ressemblait à une vieille maison ruinée."

Les Mères Hospitalières ne négligèrent rien pour rétablir l'ordre et la beauté dans le temple du Seigneur. Ces réparations se firent en 1697. Le plancher fut renouvelé, les murs furent lambrissés jusqu'à la hauteur des fenêtres; la chaire, la balustrade, le rétable, le tabernacle, tout fut restauré. On fit orner de peintures les panneaux des lambris; on se procura deux tableaux pour placer de chaque côté du rétable: celui de saint Augustin, père des Augustines, et celui de sainte Marie-Madeleine, patronne de la vie contemplative.

" Il est aisé, disent les Annales de l'Hôpital général, de juger de l'effet de toutes ces améliorations. Les personnes de la ville venaient par curiosité voir cette agréable métamorphose, et plusieur pensaient qu'il fallait que les nouvelles fondées eussent bien de l'argent pour faire de telles dépenses. Il n'en était rien, cependant; une partie des frais avait été acquittée au moyen de quelques aumônes faites à ce dessein par des personnes de bien; le reste était dû au savoir-faire de la supérieure, la Mère Saint-Augustin."

Depuis, on a fait très peu de changements à la chapelle de l'Hôpital général de Québec (1).

---

(1) A consulter sur l'Hôpital général l'ouvrage publié à Québec en 1882, *Monseigneur de Saint-Vallier et l'Hôpital-Général de Québec.*

CHAPELLE DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC: MAÎTRE-AUTEL

CHAPELLE DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC: SANCTUAIRE

CHAPELLE DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC: AUTEL LATÉRAL

CHAPELLE DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC: AUTEL DE MGR DE SAINT-VALLIER

LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, À MONTRÉAL

"C'EST le 30 juin 1675 (1) que M. Gabriel Souart, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, posa la première pierre de la chapelle de Bon-Secours. Mais l'origine de ce pèlerinage remonte encore plus haut. Marguerite Bourgeoys, arrivée au Montréal, en 1653, avait, dès 1657, songé à élever un sanctuaire à la Reine du ciel. Cette année-là, elle avait demandé au R. P. Pijart, de la Compagnie de Jésus, qui desservait alors la ville, la permission de bâtir une petite église, à quatre cents pas de l'enceinte fortifiée. Au printemps, elle avait fait charrier du sable et cherché des maçons. Chomedey de Maisonneuve, revenu de voyage, fit sa part et travailla avec les ouvriers.

"Avec lui étaient arrivés d'Europe quelques Sulpiciens, MM. de Queylus, Galinier, Souart et d'Allet, désormais chargés de la paroisse. La Mère Bourgeoys voulut obtenir de leur supérieur la confirmation du permis de construire, accordé par le P. Pijart. Mais M. de Queylus, sans doute plus préoccupé d'ériger une église paroissiale qu'une étroite chapelle, fit attendre sa réponse. Sur les entrefaites, Mlle Mance s'étant blessée, la Mère Bourgeoys l'accompagna en France. Pendant ce temps des troubles civils et religieux bouleversaient la Nouvelle-France. Au retour des deux voyageuses, Maisonneuve était destitué, et les matériaux de la chapelle dispersés.

"Quelques années après, en 1670, Mère Bourgeoys fit une

(1) Sous la pierre, on mit une plaque de plomb portant l'inscription: *D.O.M.* et au-dessous: *Beatae Mariæ Virgini sub Titulo Assumptionis*, et l'acte officiel que voici: "L'an 1675, le 30 juin, cette première pierre a été posée par Messire Gabriel Souart, l'un des prestres du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, Seigneur de Montréal, ancien curé de cette paroisse et à présent supérieur des Ecclésiastiques dudit Montréal au nom et place de Messire Pierre Chevrier Baron de Fancamp, prestre, ancien Seigneur et jadis Propriétaire de cette Isle, avec une médaille de cuivre de la sainte Vierge, estant curé pour lors Messire Gilles Perot l'un des Prestres du Séminaire qui dessert cette Eglise, Maistre Jean Aubuchon, Pierre Pigeon et Jean Martinet, marguilliers de présent en charge. (Ont signé): G. Souart, G. Perot, Jean Frémont, Rémy Ranuyer (prêtres). Jean Aubuchon, Marguerite Bourgeoys, Anne Hiou, M. Langevin, Elisabeth de la Berlache, J. Martinet, Cabagre (?) Landeron, Paul Preud'homme, Marguerite Preud'homme...

maladie. Pour en obtenir la guérison, elle promit de reprendre la chapelle. Effectivement, sur les anciens fondements, elle éleva "un petit bâtiment *en bois* mais si dévot que le peuple y allait comme à un asile, assuré dans ses besoins" (1). Le pèlerinage était donc fondé. La divine Providence se chargea d'en assurer l'avenir. Voici comment.

"Au cours d'un second voyage en France, en 1672, Marguerite Bourgeoys reçut en cadeau de M. Pierre Chevrier, baron de Fancamp, premier seigneur et propriétaire de l'île de Montréal, une statue miraculeuse de la sainte Vierge, dite Notre-Dame de Montaigu. C'était "une ancienne image de bois. . .de la hauteur de six pouces environ, montée sur piédestal d'un autre bois, où se trouve relique de saint Blaise" (2).

"La Mère Bourgeoys porta, l'année suivante, la précieuse Vierge dans sa petite chapelle. La population voulut dès lors construire en pierre la demeure de Marie, L'autorisation de Québec se fit attendre jusqu'en novembre 1674. L'été suivant, le 29 juin, M. Souart planta la croix sur l'emplacement donné par le Séminaire et, le lendemain, il posa la première pierre dans le milieu du rond-point.

"L'édifice allait bientôt s'élever "sur un léger plateau, à mi-côte de la rive du Saint-Laurent, doucement incliné depuis le fleuve jusqu'à l'arête du sillon où s'étend aujourd'hui la rue Notre-Dame. L'oratoire commanderait le fleuve, en face de l'île Sainte-Hélène, clef de notre port à l'Orient. Le lieu était solitaire, entouré de prairies et de bois, endroit favorable à la piété" (3).

"Bien que, à la même époque, on fût à construire l'église paroissiale, M. Dollier de Casson, le curé, aide de ses dons à la décoration. Dès 1678, Bon-Secours possède une cloche. Pendant soixante-quinze ans les citoyens de la ville fréquenteront assidûment la chère chapelle. . . . .et les autorités militaires, malgré les protestations, se serviront des combles comme arsenal.

"En 1754, un incendie détruit Bon-Secours, mais, heureusement, on retrouve sous les cendres la statue miraculeuse intacte. On la confie aux filles de Marguerite Bourgeoys en attendant de meilleurs jours.

---

(1) Sœur Morin, *Annales de l'Hôtel-Dieu.*

(2) *Acte des Délibérations de la paroisse Notre-Dame*, p. 69.

(3) J.-M. Leleu, *Notre-Dame de Bon-Secours*, pp. 3 et 4.

"Ce n'est qu'en 1771, après la Cession, après plusieurs incendies, après une tentative de l'autorité militaire pour s'emparer du terrain, que la fabrique peut songer à relever le sanctuaire. Le 16 juin, les marguilliers prennent une décision; le 23 juin, on leur présente les plans; le 29, le terrain est cédé de nouveau par le Séminaire et M. Jollivet, le curé, plante la croix; le 30, M. Etienne Montgolfier, le supérieur, pose la pierre angulaire. C'est lui encore qui bénira la nouvelle église, exactement deux ans plus tard, le 30 juin 1773. L'édifice mesurait soixante-dix pieds par quarante-six, et le chœur trente-deux pieds par trente. L'année précédente, le 2 septembre, Mgr O. Briand avait baptisé la nouvelle cloche.

"Jusqu'en 1885, c'est cette petite église, du style primitif canadien, que nos ancêtres eurent sous les yeux. Elle était très simple. Sa façade se composait d'un étage et d'un pignon assez aigu, surmonté d'un clocher de deux étages, en bois couvert de fer-blanc. La porte centrale dont le cintre portait et porte encore ces mots:

> Si l'amour de Marie en ton cœur est gravé
> En passant ne t'oublie (*sic*) de lui dire un *Avé*.

était flanquée de deux grandes fenêtres; au-dessus de cette porte une autre fenêtre et un œil-de-bœuf rond; et tout à fait dans la pointe du pignon, une croix dans la pierre. Une grille séparait l'église de la rue et, dans l'espace libre, quelques arbres avaient pris racine.

"Le chœur et les façades latérales étaient plus simples encore. Vers 1845, on construisit des boutiques adossées au mur de l'église, du côte du marché, et en 1848, Monseigneur Bourget plaça une statue de la Vierge sur la pointe du chœur.

L'intérieur ressemblait à celui de nos plus anciennes églises. Ce n'étaient que boiseries et tableaux. A diverses époques, on y reçut les dépouilles de la paroisse: en 1795, un buffet d'orgue; en 1830, le baldaquin, qui était un beau travail de l'école de Quevillon (1). A deux reprises, en 1804 et 1816, il avait été question de transformer la chapelle en *succursale* de Notre-Dame. Mgr Plessis s'y opposant, on ne put donner suite au projet. Mais pour rendre la chapelle plus utile, on l'alourdit de deux jubés.

---

(1) Comme frontispice à son livre: *Une maîtrise d'art en Canada*, M. Emile Vaillancourt reproduit cet ancien baldaquin de la paroisse.

" Malgré cette adjonction, l'ensemble demeurait agréable et pittoresque. Hélas! ce sanctuaire qui avait échappé à tant de dangers,—et en 1817 lorsque la compagnie de l'aqueduc voulut s'emparer de son emplacement, et en 1850 et 1852 lors de trois incendies; et en 1882, quand la compagnie du Pacifique voulut l'exproprier pour y établir une gare—ce vieux sanctuaire, disons-nous, ne put pas résister au zèle pieux, mais mal éclairé et peu artistique de quelques chapelains et entrepreneurs. En cette dernière année 1882, au sujet de la gare, un *tolle* général avait retenti, catholiques et protestants s'étaient levés; l'évêque, le supérieur du Séminaire, le maire, les journalistes et les archéologues avaient protesté; mais en 1885, parce que la chapelle menaçait ruine on décida de la restaurer: alors commença le gâchis. En 1886, on crépit l'intérieur; en 1890, le peintre Meloche le décore; en 1892, il commence le monument qui domine le port (1); en 1893, on y place un fac-similé de la sainte maison de Lorette; en 1894, Mgr Fabre bénissait ce bizarre assemblage de statues, de tours et de chapelles. Au cours de ces *embellissements* on avait aussi touché à la façade principale. Pour la mettre en harmonie avec le *monument*, on ajouta deux clochetons de pierre aux angles, on dessina au centre une tour qui fit disparaître l'œil-de-bœuf et soutint un clocher plus élevé, mais plus massif, et banal (2).

" Là ne s'arrêtèrent pas les ravages. Au commencement du vingtième siècle sévissait déjà le goût des autels et des placages de marbre. Vers 1908, Bon-Secours eut ses autels, ses revêtements, ses mosaïques de verre. Puis on mit des vitraux de couleur aux fenêtres; puis on redécora la voûte.

" La transformation était complète. Du Bon-Secours d'autrefois, il ne restait plus rien. . . . ." (3)

---

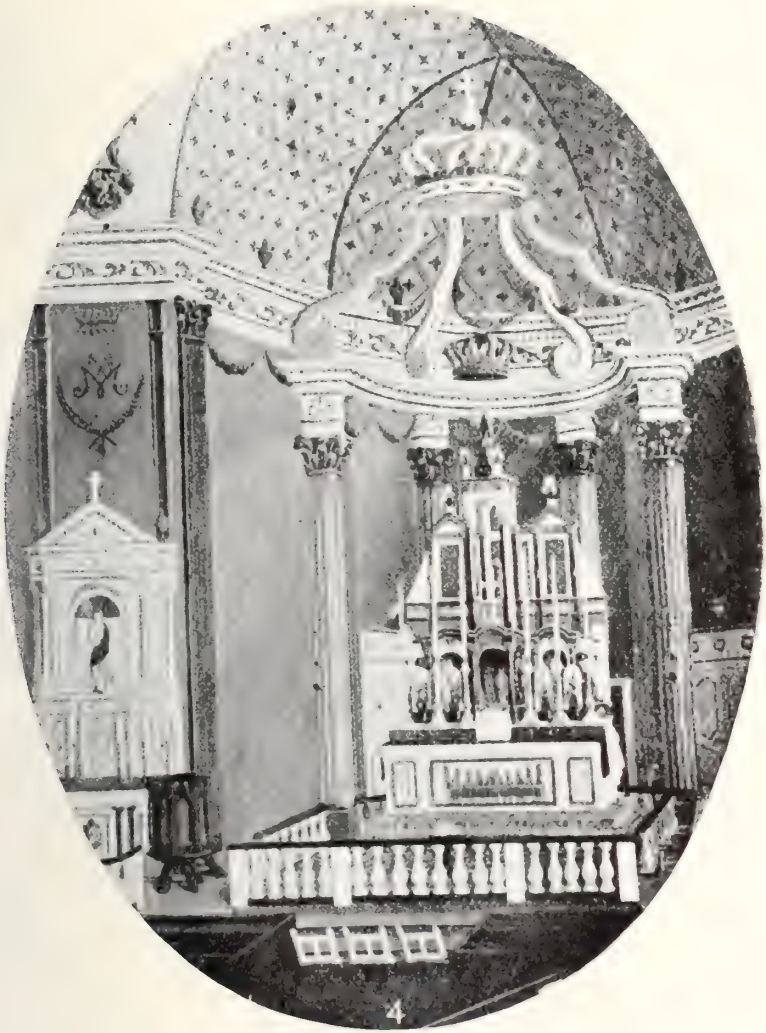
(1) Louis Fréchette, bien à tort, s'est ingénié à louer cette construction baroque. Il paraît que l'on n'a pas suivi les plans primitifs.

(2) L'ancienne croix fleurdelisée du clocher fut longtemps en la possession de M. McCord, collectionneur émérite. Maintenant elle est au musée Ross-McCord, de l'Université McGill.

(3) L'abbé Olivier Maurault, *La Vie Nouvelle*, mars 1925.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS (MONTRÉAL), SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS (MONTRÉAL), EN 1880



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS (MONTRÉAL): INTÉRIEUR AVANT LA RESTAURATION

L'ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN

Au cours d'une visite faite à L'Ange-Gardien en mai 1671, Mgr de Laval avait autorisé les paroissiens à construire une nouvelle église. Malheureusement, les archives de cette paroisse ne contiennent absolument aucun renseignement sur la construction de cette église. C'est dans les archives de l'archevêché de Québec que M. l'abbé René-E. Casgrain a trouvé la date de construction de l'église actuelle de L'Ange-Gardien, qui est une des plus vieilles du pays.

M. l'abbé Casgrain écrit dans son *Histoire de la paroisse de L'Ange-Gardien:*

" Quant à la date de l'érection de l'église actuelle de L'Ange-Gardien, nous l'avons trouvée dans les archives de l'archevêché de Québec, sur une feuille jaunie, à moitié déchirée, laquelle, au premier coup d'œil, semble avoir été inutilement conservée. Elle contient en peu de mots toute l'histoire de la construction de l'église et prouve qu'elle est un des plus anciens monuments religieux du pays.

" L'écriture est de la main de M. Fillion; elle est presque illisible. Nous avons pu déchiffrer ce qui suit:

" Étant obligé de célébrer la sainte messe et de faire les fonctions curiales dans une pauvre chapelle en colombage, qui contient à peine la moitié de l'assistance, les jours de fêtes et dimanches considérables, nous convînmes dès 1674 de commencer la bâtisse d'une nouvelle église. A la fin de septembre, les ayant avertis de nouveau, la fête des SS. Anges Gardiens; le lendemain, 3 d'octobre, ils s'assemblèrent environ dix ou douze habitants et ouvriers pour . . . . . sur la place de la roche . . . . "

" Puis, au-dessous, on trouve écrit le détail des matériaux employés à la construction. Et sur le revers de la même feuille, on lit ce qui suit: " Elle (l'église) a été commencée le 7 juin 1675, on y a célébré la première fois la sainte messe le jour de la fête de saint Barthélemy de l'année 1676."

L'église de L'Ange-Gardien a donc exactement deux siècles et demi d'existence. Il est vrai qu'elle a été élargie en 1875, mais le rond-point est resté absolument le même.

Citons ici l'éloge mérité que le curé Casgrain faisait de ses paroissiens en 1903:

" C'est un grand honneur pour les habitants de L'Ange-Gardien d'avoir tenu avec autant de respect à la conservation de leur vieille église. Ils ont mieux compris que la plupart de ceux des anciennes paroisses du pays, qu'il y a un orgueil légitime de posséder l'un des plus anciens temples bâtis sous la domination française dans l'Amérique du Nord. Espérons qu'ils sauront longtemps sauver leur petite église de la fureur de nos iconoclastes modernes, qui veulent à tout prix détruire ce qui est vieux, pour avoir du neuf, lequel est souvent aussi laid que vulgaire."

Nous continuons à citer l'*Histoire de la paroisse de L'Ange-Gardien* de M. l'abbé Casgrain qui donne de précieux renseignements sur l'intérieur de la vieille église de cette paroisse:

" C'est à M. Dufournel, (curé de 1694 à 1749) que l'église de L'Ange-Gardien doit ses trois rétables dont les six colonnes conrinthiennes couvertes de sculptures, supportant un entablement également très riche, forment, avec les autels, un ensemble si harmonieux, si bien proportionné, qu'il attire l'attention de tous les étrangers et leur cause une agréable surprise.

" Nous voudrions connaître le nom de l'architecte qui a exécuté ce beau travail; et nous aimerions à donner des détails sur les améliorations faites par M. Dufournel, pendant les nombreuses années que dura son administration, mais malheureusement tous les feuillets du livre des délibérations, antérieurs à 1760, ont disparu, et il ne nous reste pas un seul compte, ni même une seule ligne d'écriture du bon curé, à part ses actes dans les registres.

" Nous trouvons, à ce propos, à la page 34 du grand cahier des comptes et délibérations, la note suivante écrite de la main de M. Raimbault, curé de L'Ange-Gardien, de 1797 à 1805:

" D'après le relevé des comptes, il paraît que l'ouvrage du rétable, tel qu'il était en 1800, consistant en six colonnes et leur entablement, les deux statues et le tableau, avaient coûté:

	Sols tournois
Pour le menuisier	659.14
Pour le sculpteur	873.14
Pour la ferrure	123.00
Total	1,656. 8

" La façon du tabernacle 239.9.

" La dorure aux frais de M. Dufournel 1300, doré en 1753.

" La bâtisse de l'église en 1677,1000.

" Quant au tabernacle du maître-autel, que M. Dufournel fit dorer en 1753, et que l'on croit dû à sa générosité, c'est un très beau morceau de sculpture, du style de la renaissance. Il faisait l'admiration du cardinal Taschereau qui ne manquait jamais d'aller l'examiner lors de chacune de ses visites pastorales à L'Ange-Gardien. Pendant la récréation du soir, il disait à feu messire Marquis, alors curé de la paroisse, et qui nous l'a souvent raconté: "Allons à l'église, je veux revoir votre tabernacle; c'est un des plus beaux de mon diocèse. Il faut le conserver à tout prix, on ne fait plus de pareils ouvrages aujourd'hui."

Puis, M. l'abbé Casgrain disait des trois grands tableaux qui se trouvent dans l'église de L'Ange-Gardien:

" Celui du maître-autel est fort ancien. Mgr de Laval y fait allusion dans son ordonnance de 1671, quand il recommande aux marguilliers de L'Ange-Gardien de commencer au plus tôt à bâtir une église, n'y ayant, dit-il, qu'un petit logement très méchant où la pluie et la neige peuvent *gâter le tableau* et tout ce qui est sur l'autel.

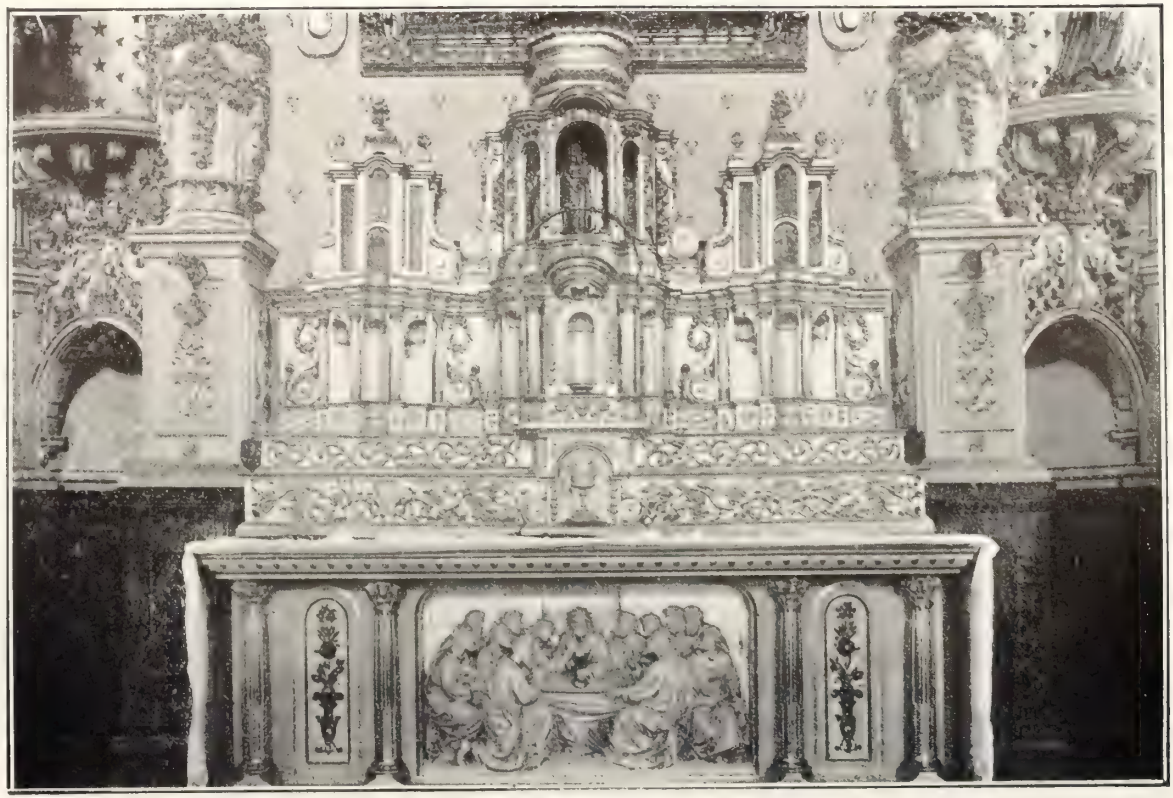
" Si ce tableau n'a pas une grande valeur artistique, il nous paraît très intéressant au point de vue historique. Il représente l'*Ange-Gardien*, et, au bas, on voit le blason des ducs de Bretagne. Il porte: *d'hermine, aux armes de France, broché sur le tout*, avec la devise si connue d'Anne,duchesse de Bretagne, femme de Louis XII: *Potius mori quam fœdari.* Nous lisons dans le tableau généalogique de Mgr de Laval publié par l'abbé Gosselin, que la maison de Laval fit alliance avec la maison des ducs de Bretagne par le mariage d'un Laval avec Helsarde de Bretagne. Ce tableau, apporté de France par Mgr de Laval, aurait-il appartenu à l'une ou à l'autre de ces deux illustres familles?

" Quant aux deux tableaux qui ornent les autels latéraux, nous croyons qu'ils sont dus au pinceau du Frère Luc, récollet de Québec. Voici ce que dit à ce sujet le Père Leclerc: " Le Frère Luc Lefrançois était excellent peintre. Il s'occupa de la décoration des églises; il fit le grand tableau au grand autel de l'église des Franciscains et celui de la chapelle. Il enrichit l'église de la paroisse d'un grand tableau de la Sainte-Famille, celle des RR. PP. Jésuites d'un tableau de l'Assomption de la sainte Vierge

et acheva celui du maître-autel qui représente l'adoration des rois. Les églises de L'Ange-Gardien, du Château-Richer, à la côte de Beaupré, celles de la Sainte-Famille, dans l'île d'Orléans, et de l'Hôpital de Québec ont été pareillement gratifiées de ses ouvrages.

" Si cette date est exacte, les deux tableaux de L'Ange-Gardien ont dû être placés dans l'église vers 1680 par le séminaire de Québec, qui était alors chargé de cette cure. Ils sont de valeur médiocre, le coloris n'est pas mauvais, mais le dessin manque de correction ".

ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: INTÉRIEUR



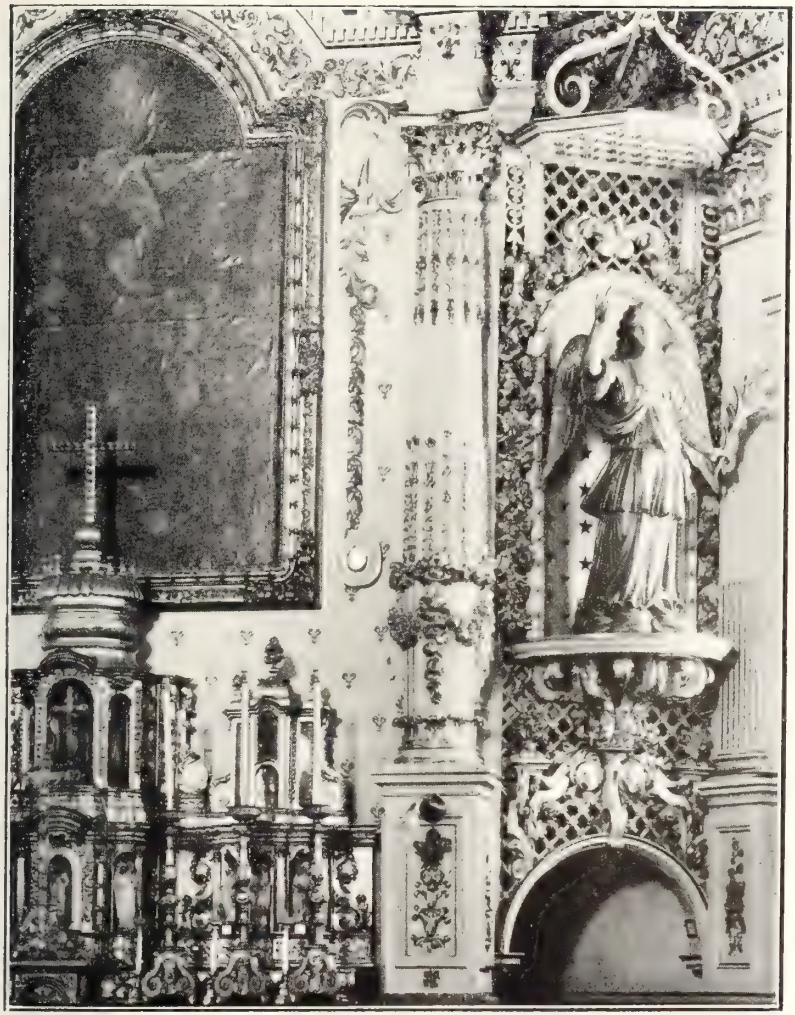
ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: AUTEL DE LA SAINTE VIERGE

ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: AUTEL LATÉRAL DE GAUCHE

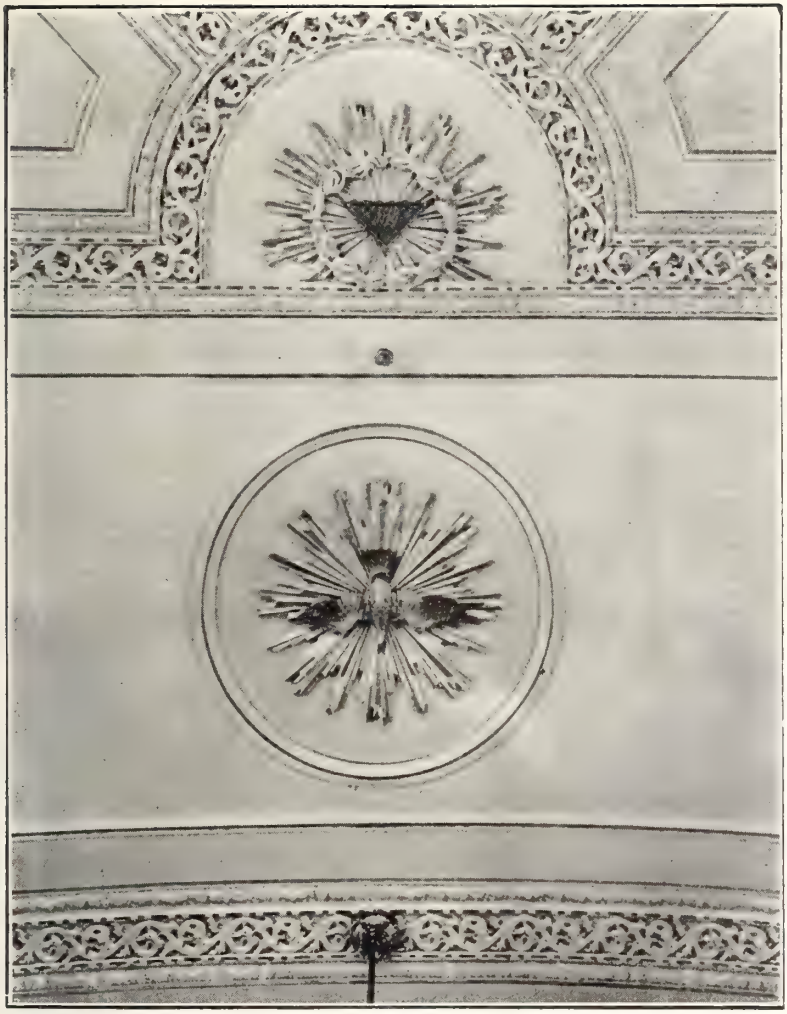
ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: CHAIRE

ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: FONTS BAPTISMAUX



ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: DÉTAILS

ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: FRISE SCULPTÉE DANS LA GALERIE DES JUBÉS LATÉRAUX, CÔTÉ INTÉRIEUR



ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN: VOÛTE AU-DESSUS DU SANCTUAIRE

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A QUÉBEC

C'EST le vénérable Mgr de Laval qui eut l'idée de fonder, à la basse ville de Québec, une église succursale de la cathédrale pour la desserte de ce quartier de la capitale. Dès 1680, il faisait demander à Louis XIV de lui donner le terrain nécessaire pour cette construction.

Le 22 octobre 1683, le gouverneur de La Barre et l'intendant de Meulles accordaient à Mgr de Laval l'emplacement du *vieux magasin du Roi* pour cet objet.

Le 12 août 1685, le marquis de Denonville et l'intendant de Meulles concédaient le même terrain à Mgr de Saint-Vallier à la condition d'y construire une chapelle et un presbytère. On avait probablement des doutes sur la première transaction.

A la veille de passer en France, Mgr de Saint-Vallier remettait à son tour, le 29 octobre 1686, l'emplacement du vieux magasin du Roi au séminaire de Québec qui avait charge de la cure, à la même condition d'y bâtir une chapelle et un presbytère.

La pose de la première pierre de l'église de la basse ville de Québec eut lieu le 1er mai 1688, comme le prouve une inscription latine dont voici la traduction française:

" L'an de Notre Seigneur 1688, Innocent XI étant Souverain Pontife, François de Laval étant premier évêque de Québec, Louis XIV le Grand régnant en France, la première pierre de l'église succursale de la basse ville de Québec, dédiée à l'Enfant-Jésus, a été posée par l'illustrissime seigneur Jacques-René de Brizay, marquis de Denonville, vice-roi en la Nouvelle-France."

La chapelle Sainte-Geneviève, d'après une autre inscription latine dont nous donnons la traduction, fut probablement commencée le même jour:

" L'an de Notre-Seigneur 1688, Louis XIV le Grand régnant, le Très Illustre M. Jean Bochart, sieur de Champigny, Noroy, Verneuil, etc., intendant de l'administration politique et financière en la Nouvelle-France, a posé la première pierre de la chapelle dédiée à sainte Geneviève dans l'église succursale de l'Enfant-Jésus de la basse ville de Québec."

En 1690, Phipps venait faire le siège de Québec. On sait comment le fier amiral fut reçu par le gouverneur Frontenac et les milices canadiennes. La peur avait été grande dans la capitale et l'on ne manqua pas de remercier Dieu et la Vierge de leur protection évidente. La Mère Bourdon, annaliste des Ursulines, dit à ce sujet:

" On ne savait comment témoigner sa gratitude à la divine Majesté, reconnaissant que c'était un coup de sa puissance qui nous avait délivrés et que nous n'avions aucune part à cette victoire. Pour cet effet, Monseigneur ordonna une procession générale d'actions de grâces; le dimanche, dans l'octave de la Toussaint, 17 novembre, l'on porta l'image de la sainte Vierge aux quatre églises où l'on fut en station, et l'on chanta le *Te Deum* à la cathédrale. De plus, Monseigneur a désigné que la chapelle que l'on doit faire à la basse ville soit bâtie sous le titre de Notre-Dame de la Victoire conformément au vœu que l'on en avait fait. Chaque année, il y aura une fête et une procession en l'honneur de la très sainte Vierge, le quatrième dimanche d'octobre."

Ces lignes de l'annaliste du monastère des Ursulines nous apprennent donc deux points importants de l'histoire de l'église de Notre-Dame des Victoires: 1° que, contrairement à l'opinion commune, elle n'était pas encore terminée en 1690; 2° qu'elle reçut en cette même année 1690 le titre de Notre-Dame de la Victoire.

En 1711, les Anglais organisèrent une autre expédition contre la Nouvelle-France. D'après toutes les probabilités humaines, la flotte de Walker aurait pris Québec sans effort. Mais, le 22 août au soir, cette formidable flotte allait se jeter sur les récifs de l'île aux Œufs, dans le bas Saint-Laurent.

Une fois encore, la sainte Vierge avait sauvé la capitale et tout le pays.

Citons encore l'annaliste du monastère des Ursulines:

" Le pays était donc enfin délivré par la puissante protection de Marie! Les Canadiens ne furent pas moins reconnaissants en 1711 qu'en 1690; on célébra une fête solennelle où M. de la Colombière prêcha avec un nouveau zèle et un grand succès, sur la fidélité à laquelle obligeait ce bienfait signalé de la très sainte Vierge; la verve des poètes s'épuisa à rimer des poésies et des chansons sur le désastre de cette flotte ennemie, quatre fois plus nombreuse que tout ce que la colonie avait à lui oppo-

ser; mais la piété voulut quelque chose de plus durable, pour témoigner à la postérité de sa reconnaissance envers sa céleste libératrice.

" Il fut conclu, dans une assemblée générale, que l'on ferait une quête dans Québec et les environs, pour bâtir le portail de l'église de la basse ville. Les communautés religieuses aussi bien que les citoyens donnèrent selon leurs ressources et même au delà: on recueillit plus de 6,000 livres. Il fut aussi question de fonder des messes en l'honneur de la très sainte Vierge, où fut chanté le cantique de Moïse après la défaite de Pharaon: *Cantemus Domino*, ce qui, au dire de l'annaliste de l'Hôtel-Dieu, plaisait davantage à tout le monde.

" Enfin, la chapelle votive de 1690 changea son titre de Notre-Dame de la Victoire en celui de Notre-Dame des Victoires et elle rappelle encore aujourd'hui, sous ce nom, la double faveur de la Mère de Dieu, de cette *étoile de la mer*, qui devint un signe de tempête et de dispersion pour les ennemis de son peuple."

Le Père Charlevoix qui visita Québec en 1720 dit de l'église de Notre-Dame des Victoires:

" Sa structure est très simple, une propreté modeste en fait tout l'ornement."

Lors du siège de 1759, l'église de Notre-Dame des Victoires eut sa large part du malheur commun. L'abbé Récher, curé de Québec, écrivait dans son *Journal*, à la date du 9 août 1759:

" L'église de la basse ville brûlée avec 150 maisons. Il ne reste plus qu'une maison."

Les murs seuls du petit temple si cher à toute la population de Québec restèrent debout.

Une fois le sort du Canada définitivement fixé, on s'employa à réparer les désastres de la guerre. L'église de la basse ville de Québec ne fut pas oubliée. Une quête fut faite dans tout le diocèse pour la relever de ses ruines. " Ceux que la guerre avait ruinés trouvèrent encore à donner pour conserver la chère église des jours plus heureux, qui garda son nom, malgré les tristesses de la défaite, qui n'effaçait pas le souvenir ni la reconnaissance des victoires du passé."

En 1765, l'église de Notre-Dame des Victoires était rendue de nouveau au culte. On continua à y célébrer la fête de Notre-Dame des Victoires et celle de sainte Geneviève, comme on le faisait sous le régime français.

Faute de moyens, l'intérieur de Notre-Dame des Victoires était resté très pauvre. En 1817, on compléta cet intérieur par des réparations devenues nécessaires.

Feu M. N.-E. Dionne, dans la belle étude qu'il a consacrée à l'église de Notre-Dame des Victoires, remarque que depuis un siècle elle a été préservée à cinq reprises différentes des incendies qui ont dévasté la basse ville de Québec.

En 1888, à l'occasion du deuxième centenaire de la fondation de Notre-Dame des Victoires, on a restauré et décoré l'intérieur du petit temple. L'auteur de la notice préparée sous la direction du desservant de Notre-Dame des Victoires, et publiée en 1918, parle ainsi de ces travaux de restauration :

" Ces décorations symboliques, dont les plans furent approuvés par un comité formé de Son Eminence le cardinal Taschereau, de Mgr Benjamin Paquet et de M. l'abbé Audet, chapelain du couvent de Sillery, furent confiés à M. Tardivel, peintre décorateur, qui s'adjoignit M. Masselotte, pour l'exécution de ces travaux. Ces peintures, qui viennent d'être nettoyées et rendues plus visibles, sont d'un bel effet, donnent à toute l'église une lumière plus douce et plus chaude et racontent, à leur manière, la gloire de Notre-Dame.

" C'est ainsi que dans la voûte des emblèmes suffisamment clairs racontent les principaux privilèges de la très sainte Vierge. Du côté de l'Evangile, à gauche, Marie est célébrée comme *reine du Rosaire*, comme *mère très pure*, comme *mère de la grâce divine*, comme *vase insigne* de dévotion; à droite, du côté de l'Epitre, toujours dans la voûte, c'est Marie, *reine des martyrs, porte du ciel, miroir de justice et rose mystique.*

" Dans les décorations murales, on remarque, du côté de l'Evangile, les armes de Son Eminence le cardinal Taschereau et celles de Jacques Cartier, ainsi que plusieurs petits écussons portant des inscriptions en l'honneur de Marie, que l'on trouve aussi de l'autre côté, où sont représentés les écussons de Mgr de Laval et de Champlain. On trouve aussi dans les panneaux la représentation des trophées remportés en 1690 et en 1711. Deux fresques, au-dessus de l'autel, représentent, à droite, la délivrance de Québec *Kebeka liberata*—et à gauche le naufrage de l'amiral Walker *Deus providebat.* Sur le mur également, du côté de l'Epitre, se trouve l'inscription citée plus haut, rappelant la fondation de l'église. L'autre inscription du même genre se

trouve dans la chapelle Sainte-Geneviève, dont elle rappelle aussi la fondation."

Ajoutons que, d'après l'expert bien connu Carter, l'*Élévation en Croix* de Rubens se trouverait dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Cette peinture de Rubens proviendrait de la collection de l'abbé Desjardins. D'après le même M. Carter, le tableau de sainte Geneviève, conservé dans la chapelle Sainte-Geneviève de l'église de Notre-Dame des Victoires, serait l'œuvre de Van Loo.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES À QUÉBEC

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES À QUÉBEC: INTÉRIEUR

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES À QUÉBEC: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES À QUÉBEC: CHAPELLE SAINTE-GENEVIÈVE

LA VIEILLE ÉGLISE DU CAP-DE-LA-MADELEINE

Le sanctuaire du Très-Saint-Rosaire, au Cap-de-la-Madeleine, l'une de nos plus précieuses antiquités canadiennes, est peut-être de toutes nos églises celle qui ait été le mieux conservée dans son état primitif.

Pour en retracer l'origine, il faut remonter jusqu'au milieu du dix-septième siècle. En 1659, en effet, sur une terre que les Pères Jésuites lui avaient concédée à trois quarts de lieue environ de leur résidence seigneuriale, Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, avait érigé, au centre d'une "redoute", un petit oratoire en bois de vingt pieds carrés. Deux ans plus tard, afin de le soustraire à la barbarie des Iroquois, il le vendit aux Pères Jésuites, et, de concert avec eux, il le fit transporter et rebâtir, au milieu d'un groupement de colons plus nombreux et mieux défendus, à quelques pieds au nord du sanctuaire actuel.

Cette minuscule chapelle, de trente pieds par dix-huit, dédiée à sainte Marie-Madeleine, en souvenir du donateur de la seigneurie, messire Jacques de La Ferté, abbé de la Madeleine, servit d'église paroissiale et de centre de missions pour les indigènes convertis durant plus d'un demi-siècle.

Le 13 mai 1714, à la clôture de sa visite pastorale, Mgr de Saint-Vallier, évêque de Québec, déclarait aux habitants des deux rives du Saint-Laurent " que son intention était qu'ils fissent paraître leur zèle pour l'honneur de la grande sainte leur patronne en travaillant à lui bâtir une nouvelle église en pierre."

Incapables, à raison de leur petit nombre et de leur pauvreté, de faire face aux dépenses nécessitées par cette bâtisse, les fidèles du Cap-de-la-Madeleine eurent l'heureuse idée, sur la suggestion de leur curé, M. le chanoine Paul Vachon, de prélever une sorte de souscription dans les principaux centres de la colonie. Québec, dans la personne de son évêque, qui avait " promis de donner lui-même abondamment ", les Trois-Rivières, dans celle de son gouverneur, M. de Gallifet, et Montréal, par l'entremise de donateurs moins fortunés, dont les noms ne seront jamais connus que de Dieu, favorisèrent de leurs généreuses aumônes l'érection de

la modeste église qui, dans le plan de la divine Providence, était destinée à devenir un jour un trésor national pour toute la race française en Amérique (1).

La construction, en pierres brutes des champs, de cette église, de soixante pieds par trente, aux murailles intérieures enduites de chaux, sans autre voûte que celle des chevrons, dura plus de cinq ans. Les vieux registres de la fabrique nous révèlent, en effet, que ce n'est qu'en 1717, 1718 et 1719 qu'il fut question de payer pour la façon de ses fenêtres, de sa grande porte, de la croix aux fleurs de lys et du joli coq gaulois qui en dominent le fin clocher. C'est qu'alors, une extrême disette sévissant au Cap-de-la-Madeleine comme dans le reste de la colonie, la plus stricte économie était de rigueur. Aussi bien, en vertu de son contrat avec la fabrique, François Dufaux, maître-menuisier des Trois-Rivières, dut-il employer toutes les planches et tous les madriers de l'ancienne église qui se trouvèrent bons pour la nouvelle. Et c'est précisément ce qui explique la présence, dans son comble, de vieilles peintures à fresque. O reliques parfumées du petit oratoire de Pierre Boucher, je vous baise avec tout le respect et toute l'effusion de la piété ancestrale! Enchassées comme des diamants dans cette voûte deux fois séculaire, vous lui donnez un cachet de vénérabilité d'un prix inestimable!

Au point de vue architectural, l'église du Cap-de-la-Madeleine est du style le plus simple qui se puisse concevoir. S'il y a lieu de reprocher aux maçons d'alors d'avoir procédé plutôt lentement, sans préoccupation artistique, comme sans beaucoup de souci de l'usage du fil à plomb, encore faut-il leur reconnaître ce mérite d'avoir bâti solidement, un usant d'un mortier assez supérieur à notre ciment moderne pour défier l'usure du temps. De fait, au cours de ses deux siècles d'existence, en dépit de certaines réparations au clocher, dans la façade, à la couverture, dans la voûte, les boiseries ou le plancher, leur œuvre, dans ses grandes lignes, est demeurée parfaitement la même. Pour mettre

---

(1) Noms des principales familles qui habitaient le Cap-de-la-Madeleine au début du dix-huitième siècle, et qui ont dû contribuer à l'érection de leur église: Boivin, Guillet, Beaudry, Rivard dit Lavigne, Rocheleau, Le Boulanger, père du premier prêtre canadien, Crevier dit Bellerive dit Duvernay, Gastineau dit Duplessis, Gamelin, Jutras dit Lavallée, Desmarais, Lefebvre, Lemoine, Gélinas, Joliet, St-Pierre, Lacroix, Provencher, Bigot Dorval, Proulx, Lemay, Pelletier, Pinard, Cormier, Poisson, Barette, Baillargeon, Pépin, Gladu, Desrosiers, Moral, Lapierre, Beaudoin, Lachenaie, etc., etc.

le sanctuaire en communication avec la sacristie et une vaste annexe où près d'un millier de personnes peuvent trouver place, une porte a été pratiquée en arrière du maître-autel et l'on a élargi un châssis du côté sud, mais ces ouvertures n'affectent en rien la structure générale de l'édifice.

En 1904, lorsqu'il s'est agi d'en restaurer l'intérieur, les Pères Oblats s'efforcèrent d'y reproduire aussi fidèlement que possible le style en vogue à l'époque de sa construction. Ce qui, avec son rétable d'autel en bois sculpté, apporté de France par les Pères Jésuites, son vieux coffre de fabrique, son livre de comptes ouvert en 1690 et son registre paraphé en 1673, ses trois petites cloches dont l'une baptisée en 1713, les ferrures de sa porte d'entrée et son bénitier de plomb, ses vases sacrés et ses ornements précieux offerts par des dames de la cour de Louis XIV, et les restes de M. le curé Vachon qui reposent sous le maître-autel, lui donne une exceptionnelle valeur d'antiquité qui intéresse au plus haut degré les amateurs de nos monuments historiques et pique la curiosité des étrangers qui viennent en notre pays pour admirer avant tout les vestiges du régime français sur les bords du Saint-Laurent.

Ce bijou d'église, comme tant d'autres, hélas! faillit un jour tomber sous les coups du vandalisme. Pour obéir à un décret de Mgr Laflèche, les francs-tenanciers du Cap-de-la-Madeleine songeaient, en 1878, à la démolir pour en utiliser les matériaux dans les fondations d'une nouvelle église. Ce à quoi, M. l'abbé Luc Désilets, leur curé, ne pouvait se résoudre, et, pour la conserver intacte, il fit vœu à la Reine du Très Saint-Rosaire—dont la confrérie est en vigueur au Cap depuis l'année 1694—de la lui dédier en ex-voto de reconnaissance si elle lui obtenait, durant l'hiver de 1879, un pont de glace pour le transport de la pierre que ses paroissiens avaient préparée sur la rive sud du Saint-Laurent. La faveur désirée fut obtenue de façon pour le moins prodigieuse, sinon miraculeuse, et la petite église, sauvée de la destruction, fut consacrée tout entière au culte du Saint-Rosaire à la fin de juin 1888. Dès lors elle fut considérée comme un lieu de pèlerinage privé d'abord, puis public et diocésain. Transportée de sa chapelle latérale sur le maître-autel, la madone du T. S. Rosaire, reçut, en 1904, de la main de S. G. Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières, au nom de Sa Sainteté Pie X, l'insigne honneur du couronnement. Ce qui permit aux Pères du Concile

Plénier de Québec, en 1909, d'émettre le vœu tout spécial "que les fidèles visitent en pieux pèlerinages le sanctuaire du Cap-de-la Madeleine". Aussi, fort de cette reconnaissance officielle de toute l'Église du Canada, Mgr Cloutier pouvait-il à juste titre affirmer, à l'occasion de son deuxième centenaire, "que le sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap était devenu en droit, ce qu'il était déjà en fait, le pèlerinage national marial des Canadiens-français."

Grâce à de généreuses aumônes, les gardiens du Pèlerinage ont pu, en moins de vingt ans, aplanir le terrain qui entoure le sanctuaire, le couvrir d'arbres, de fleurs et de gazon, avant d'y ériger, sous la forme d'une immense couronne, les quinze mystères du Rosaire. De plus, par-delà un gentil ruisseau qui contourne le domaine de la future Reine du Canada, et au-dessus duquel a été jeté un pont artistique commémorant l'événement merveilleux du "Pont des Chapelets", ils ont dressé, sur le bord du grand fleuve, un splendide chemin de croix qui se termine par un calvaire des plus impressionnants.

Rien d'étonnant, alors, que ce coin de terre, l'un des plus pittoresques du Canada, situé à mi-chemin entre Québec et Montréal, en communication directe et facile, par terre et par mer, avec tous les principaux centres du Canada et des États-Unis, soit visité chaque année par plus de 100,000 pèlerins ou touristes, et que l'on se surprenne à lui prévoir les plus brillantes destinées.

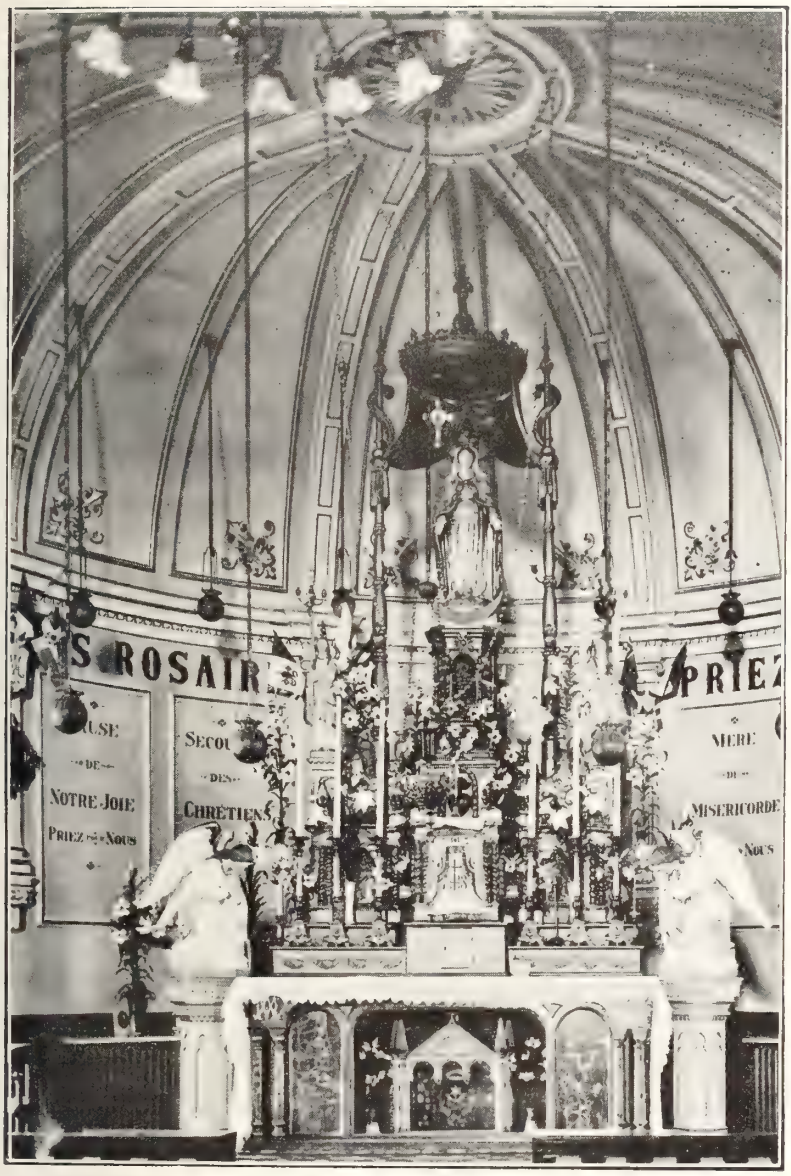
C'est que, selon les termes mêmes du vénérable évêque des Trois-Rivières, le sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine est le théâtre de mystérieuses opérations qui touchent très sensiblement à l'avenir de notre pays et à la mission providentielle de notre peuple "(1).

---

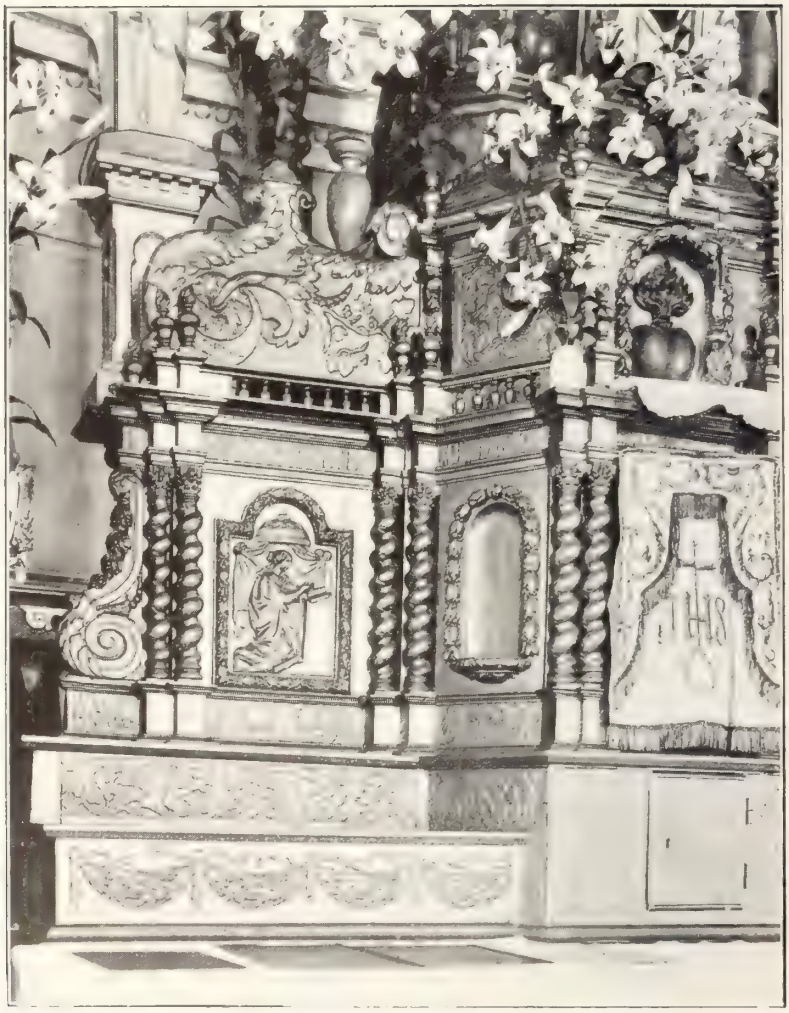
(1) Nous devons les notes qui précèdent au R. P. Arthur Joyal, supérieur des Oblats de Marie Immaculée, gardiens du sanctuaire du Rosaire au Cap-de-la-Madeleine.

VIEILLE ÉGLISE DU CAP-DE-LA-MADELEINE

VIEILLE ÉGLISE DU CAP-DE-LA-MADELEINE: VUE DE CÔTÉ



VIEILLE ÉGLISE DU CAP-DE-LA-MADELEINE: SANCTUAIRE



VIEILLE ÉGLISE DU CAP-DE-LA-MADELEINE: DÉTAILS DU MAÎTRE-AUTEL

L'ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES

C'EST le 15 décembre 1653 que Jean Bourdon reçut en seigneurie le territoire actuel de la paroisse de la Pointe-aux-Trembles ou de Saint-François-de-Sales-de-Neuville.

Bourdon nomma sa seigneurie Dombourg (anagramme de Bourdon). Plus tard, la seigneurie de Dombourg devint la propriété de Nicolas Dupont, sieur de Neuville, et le nom de Neuville supplanta dès lors celui de Dombourg.

Mgr de Laval, dit-on, donna la confirmation au lieu de Dombourg le 25 mai 1669 et aussi en 1678. Toutefois, le premier acte conservé aux registres de la Pointe-aux-Trembles est du 13 juillet 1679.

La première église de Dombourg ou Neuville, probablement construite en 1679, était en colombages, longue de trente pieds, large de vingt-deux, et couverte en chaume. Elle était dédiée à saint François de Sales. Les premiers missionnaires de Dombourg ou Neuville, ne résidaient pas dans la seigneurie. Une note d'un des premiers registres de la paroisse dit qu'ils étaient *ambulants et portaient leur chapelle avec eux.*

Neuville ou la Pointe-aux-Trembles fut érigée canoniquement en paroisse par Mgr de Laval, le 3 novembre 1684, sous le titre de Saint-François-de-Sales-de-Neuville. Le premier curé, l'abbé Jean Basset, nommé le même jour, ne se rendit dans sa paroisse qu'en août 1685.

C'est M. Basset qui surveilla la construction de la seconde église de la paroisse qui fut commencée en 1696. Ses dimensions étaient de soixante-quinze pieds de longueur sur quarante de largeur. Elle ne fut terminée qu'en 1715.

L'abbé Charles-François Bailly de Messein, qui devint coadjuteur de Québec, fut curé de la Pointe-aux-Trembles de 1777 à 1794. Mgr Bailly de Messein, qui était très actif, fit beaucoup de choses à la Pointe-aux-Trembles. Sous sa direction, des réparations considérables furent faites au presbytère et à l'église.

En 1846, M. l'abbé Louis-Édouard Parent était nommé curé

de la Pointe-aux-Trembles. Huit ans plus tard, en 1854, après beaucoup de difficultés, M. Parent réussissait à bâtir la grande nef de l'église actuelle, mais il conserva le chœur de l'église commencée en 1696. La nef de l'église de la Pointe-aux-Trembles date donc de 1854, et le chœur de 1696. Le baldaquin, au-dessus du maître-autel, que les connaisseurs admirent avec raison, date du temps de Mgr Bailly de Messein.

L'église de la Pointe-aux-Trembles contient bon nombre de peintures du célèbre peintre canadien Antoine Plamondon, qui fut un des élèves de Horace Vernet. M. Plamondon, qui était quelque peu excentrique, donna aussi un orgue à l'église de sa paroisse. Seulement, il s'était réservé le droit de jouer sur cet orgue un morceau de musique, chaque dimanche, pendant la grand'messe. Et, au désespoir des paroissiens de la Pointe-aux-Trembles qui avaient l'oreille musicale, le vieux peintre usa de ce droit jusqu'à la fin de sa vie.

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (PORTNEUF)

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (PORTNEUF): INTÉRIEUR

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (PORTNEUF) : MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (PORTNEUF): AUTEL LATÉRAL DE DROITE

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (PORTNEUF): TRÔNE ET ARMES DE MGR BAILLY DE MESSEIN

L'ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES, PRÈS MONTRÉAL

La Pointe-aux-Trembles est une des plus anciennes paroisses de l'île de Montréal. Elle doit son nom à une langue de terre, complantée de trembles, et que les eaux du fleuve ont fait disparaître depuis longtemps.

Une première chapelle fut érigée entre 1674 et 1678 et placée sous la protection de l'Enfant Jésus. Elle avait 36 pieds par 24.

La première pierre de l'église actuelle fut bénite le 24 juin 1705 par M. de Belmont, supérieur du séminaire de Montréal, et on y mit l'inscription suivante:

A DIEU TRÈS BON, TRÈS GRAND
L'AN DE SALUT 1705
LE X DES IDES DE JUIN
SÉANT EN LA CHAIRE DE ST-PIERRE, CLÉMENT PAPE XI
RÉGNANT LOUIS LE GRAND, 14e DU NOM
SOUS L'ÉPISCOPAT D'ILLUSTRISSIME ET
RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN DIEU,
MESSIRE JEAN BTE DE LA CROIX, ÉVÊQUE DE QUÉBEC
ÉTANT GOUVERNEUR, LIEUTENANT-GÉNÉRAL
POUR LE ROI EN LA NOUVELLE-FRANCE
HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR
MESSIRE PHILIPPE DE RIGAUT
MARQUIS DE VAUDREUIL, CHEVALIER
DE ST-LOUIS
INTENDANT DE JUSTICE, POLICE ET FINANCE
MESSIRE FRANÇOIS DE BEAUHARNOIS
CONSEILLER DU ROI EN TOUS SES CONSEILS
GOUVERNEUR DE MONTRÉAL
MESSIRE CLAUDE DE RAMESAIS
CHEVALIER DE ST-LOUIS
CETTE PREMIERE PIERRE SOLENNELLEMENT
BÉNITE, HEUREUX COMMENCEMENT
DE L'ÉGLISE PAROISSIALE DÉDIÉE AU
TRÈS ST-ENFANT JÉSUS
FUT MISE ET PLACÉE DANS LES FONDEMENTS
PAR OU AU NOM DE MONSIEUR LE
MARQUIS DE VAUDREUIL

On ne fit pour lors que la nef, les moyens ne permettant pas, sans doute, d'en faire davantage. Elle ne paraît avoir été terminée qu'en 1709.

Le 4 août 1817, un coup de vent rasa le clocher, et entraîna la vieille cloche, qui se brisa dans sa chute. Elle avait 133 ans, ayant été bénite et placée dans la première chapelle en 1684.

Le tabernacle du grand autel a été fait en 1725 par le sculpteur François Levasseur. Il est en bois doré d'ordre corinthien, et a coûté 100 minots de blé, et 400 francs en argent.

Entre 1739 et 1747, le curé Joseph Dargent, P.S.S., qui était " un excellent architecte, commença les ouvrages du rétable de l'église ", mais la mort le surprit avant qu'il pût terminer. M. Dargent n'avait que 34 ans.

Ce fut lui qui fit construire, en 1741, le chœur et les chapelles latérales. Les artisans qu'on employa furent J.-B. Deguire dit Larose, maçon, Joseph Dufaux, charpentier, J.-B. Couturier, menuisier, et Antoine Cirier, sculpteur.

L'église ainsi complétée avait 112 pieds de longueur par 37 et demi de largeur.

L'ancienne sacristie qui subsiste encore au chevet de l'église (rond-point) qui avait 22 pieds de longueur sur 29 de largeur, a été remplacée, en 1802, par la sacristie actuelle. Agrandie en 1863, elle a aujourd'hui 32 pieds par 29½.

Le rétable de l'église fut recommencé en 1749, mais il fut fait sur les dessins qu'avait laissés M. Dargent.

En 1806 et 1809, on orna la voûte, et on fit faire la chaire et le banc d'œuvre.

En 1822 le portail de l'église qui menaçait ruine fut refait ainsi qu'un clocher à deux lanternes. En 1823 on fit le jubé; on répara et orna la voûte.

Durant les années 1869 et 1870, il fut fait plusieurs réparations et changements dans l'intérieur de l'église; le chœur fut réduit à sa dimension actuelle, le jubé agrandi, la voûte et les bancs peints à neuf.

Enfin, en 1897, sous M. Auguste Provost, 25e curé, on construisit une nouvelle sacristie que l'on ajouta à la première et l'église fut encore décorée à neuf (1).

---

(1) Tous ces renseignements sont extraits de l'*Annuaire de Ville-Marie*, vol. II, pp. 211, 234.

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (MONTRÉAL): FAÇADE

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (MONTRÉAL): VUE DE CÔTÉ

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (MONTRÉAL) : MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (MONTRÉAL): CHAIRE ET AUTEL DE GAUCHE

L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ILE D'ORLÉANS

La première chapelle ou église à Saint-Pierre de l'île d'Orléans fut construite vers 1680. La voûte n'en était pas encore achevée en 1683. Le *Plan général des missions* fait en l'année 1683 dit que cette église était en colombage et mesurait cinquante pieds de longueur sur vingt-deux de largeur. La paroisse, en 1683, comprenait 34 familles et 183 âmes.

La construction de l'église actuelle de Saint-Pierre semble dater de 1718 (1). C'est en cette année qu'on paya aux Ursulines "le plomb de la plaque pour la première pierre", à Antoine Carpentier le prix convenu pour la pierre de taille et la maçonnerie, et à Pierre Langlois 35 livres pour les portes et cintres des fenêtres; en tout 6555 livres 10s en 1718. La charpente, le contre-rétable, les croisées, le chœur et la voûte furent bâtis en 1719; et le clocher le fut en 1720, aussi par Pierre Langlois. La belle croix de fer forgé qui se dresse maintenant dans le cimetière est peut-être celle que Pierre Vallières a façonnée pour le clocher, en cette même année.

L'ancienne chaire (celle qui fut remplacée vers 1872) fut faite par Louis Jacques en 1721.

Une partie des travaux de décoration intérieure—sculptures dans les rétables du sanctuaire et des chapelles de la Sainte-Vierge et de Sainte-Anne, des colonnes, du chandelier pascal, etc.,—fut exécutée par maître Vézina, sculpteur, de 1732 à 1740. A ces ornements on ajouta, en 1751, les trois statues qu'on obtint pour 250 francs des frères Levasseur, sculpteurs à Québec. Enfin, en 1756, 1757 et 1758, on déboursa, aux mains de Jean Bussières, près de 2000 livres pour la construction et la pose du rétable du sanctuaire.

L'église eut quelque dommage pendant le siège de 1759 et l'on dut payer à Jean Goulet, en 1763, une somme peu considérable pour son rétablissement.

On continua à la décorer après la conquête. François Chabot reçut, en 1762, 30 livres pour la "façon du chœur", et Basile Crépeau davantage, en 1762-63, pour "avoir tourné les colonnes" et fait les trois lampes tournées, huit grands chandeliers et cinq

(1) En 1717, une entrée aux livres de la fabrique dit que Guillaume Laberge reçut seize livres pour "les soins de l'église neuve". Elle aurait donc été commencée en 1717.

chapiteaux. Gabriel Gosselin contribua lui aussi, en 1764, cinq autres chapiteaux, et en 1765-1766, un tabernacle et le "sous-pied du soleil" (ostensoir). Deux nouvelles statues et autres sculptures des Levasseur furent achetées en 1766-1768. Laurent Gosselin refit, en 1778, la balustrade du chœur. Les travaux de décoration furent continués de 1781 à 1783, principalement par Antoine Jackson, sculpteur.

Le clocher et la croix le surmontant furent refaits à neuf, d'abord en 1788, puis en 1830, par l'architecte-sculpteur André Paquet. Il fut réparé en 1845 par Michel Lapointe.

En 1795, on obtint un tabernacle pour le maître-autel et deux autres pour les chapelles, ainsi que trois tombeaux bombés d'autel et plusieurs cadres sculptés, du maître Pierre Émond, un des sculpteurs les plus remarquables de l'école Laval. Ces pièces d'art conservent encore leur place, aujourd'hui, dans l'église bien que à peu près tout le reste de la boiserie ait été renouvelé dans la première partie du dix-neuvième siècle.

Les châssis et le plancher du sanctuaire furent refaits en neuf en 1808 et en 1818, la couverture en 1823 et la sacristie rebâtie en 1830.

Le sculpteur André Paquet construisit un nouveau rétable dans le sanctuaire de 1832 à 1834, pour la somme de 280 louis. Il refit aussi, en 1843, la voûte et la décoration des chapelles pour 225 louis et la corniche de la nef pour 12 louis 10. En 1847, il bâtit un marche-pied au grand autel, et une nouvelle balustrade au sanctuaire, le banc d'œuvre, et refit le jubé en l'agrandissant.

Les châssis, le plancher et les bancs furent renouvelés de 1855 à 1857 par Louis Ferland et Édouard Bouffard, et ils pratiquèrent dans l'église, en même temps, d'autres réparations assez considérables.

La sacristie, dont l'intérieur fut réparé en 1862, a été remplacée par une nouvelle, il y a peu d'années.

Notons, en terminant, que des vieillards nous ont affirmé que le chœur avait été agrandi, il y a à peu près quatre-vingts ans, c'est-à-dire au temps où André Paquet y posa le nouveau rétable. Ce changement, s'il eut lieu, ne fut pas d'importance suffisante pour y laisser sa marque dans les comptes ou délibérations de la fabrique (1).

---

(1) Nous devons ces notes sur l'église de Saint-Pierre de l'île d'Orléans à M. Marius Barbeau, de la section d'anthropologie, Musée national du Canada, à Ottawa.

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: SANCTUAIRE

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: SANCTUAIRE ET DÉTAILS DE LA VOÛTE

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: MAÎTRE-AUTEL

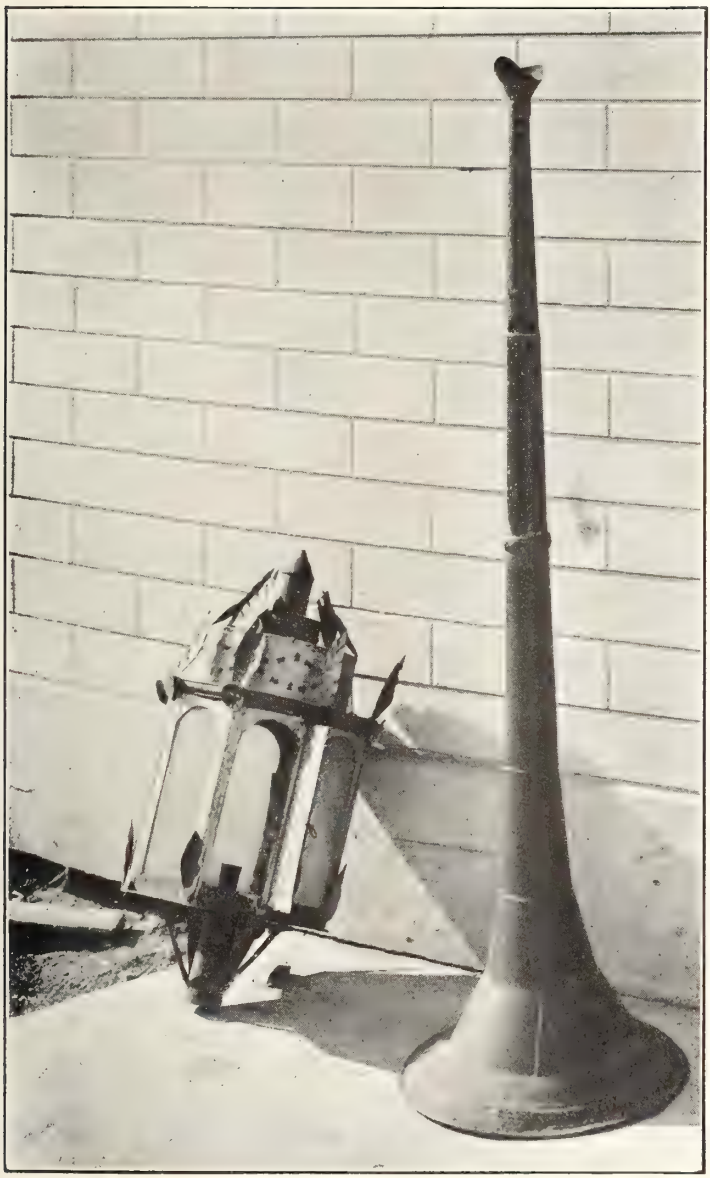
ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: MADONE EN PAPIER MÂCHÉ

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: BANC D'ŒUVRE

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: LAMPE DE SANCTUAIRE EN BOIS SCULPTÉ

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: TRANSEPT À MURS INCLINÉS. CROIX DE LA PREMIÈRE ÉGLISE EN FER FORGÉ

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: CHANDELIER PASCAL EN BOIS SCULPTÉ, PEINT BLANC ET OR



ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: PORTE-VOIX EN FER-BLANC. FALOT EN FER-BLANC, BORDURE EN OR ET FEUILLES DORÉES

L'ÉGLISE ANGLICANE DES TROIS-RIVIÈRES (ANCIENNE ÉGLISE DES RÉCOLLETS)

DÈS 1692, le syndic des Récollets, M. de Frontenac, gouverneur du Canada, avait acquis pour ces religieux le terrain sur lequel les années suivantes s'élevèrent leur couvent et leur église aux Trois-Rivières. Ces contructions, dirigées par le Père Luc Filiastre, étaient probablement en bois; on sait que le Frère Didace y travaillait à la charpente lorsqu'il mourut en 1699; elles ne furent terminées qu'au début du XVIIIe siècle. Voici ce que nous lisons dans l'histoire des *Ursulines des Trois-Rivières*, relativement à l'église et au couvent actuels des anciens Récollets:

"Nous ignorons la date précise de la construction du couvent des Récollets. Dans une requête des citoyens des Trois-Rivières au comte Dalhousie, gouverneur, 23 décembre 1821, nous lisons:

"Ce monastère a été autrefois érigé au moyen des souscriptions, aumônes et offrandes des anciens habitants de cette ville et paroisse, pour servir de logement aux religieux franciscains qui devaient être et qui ont été, en effet, les seuls curés et desservants de cette ville et paroisse jusqu'à l'époque où nous sommes devenus les heureux sujets de sa Majesté Britannique.

"Ces mêmes religieux ont constamment entretenu dans leur monastère une école gratuite pour les petits garçons.

"Parlant de l'église des Récollets, devenue chapelle protestante en 1762, la mère Baby de Thérèse de Jésus dit dans une lettre adressée à son frère: "Des débris furent apportés à notre maison par les citoyens de la ville. Ils ne valaient rien, le plus beau et le meilleur ayant été transporté à leur maison de Québec, à l'exception d'un tabernacle doré que M. le grand vicaire Saint-Onge nous a vendu six cents livres dont lui-même a remis le montant au Père Berrey.

"Ce monastère et une partie de leur chapelle servirent ensuite pendant cinquante ans de palais de justice et de prison. Les citoyens avaient vu avec peine la destination qu'en faisait le gou-

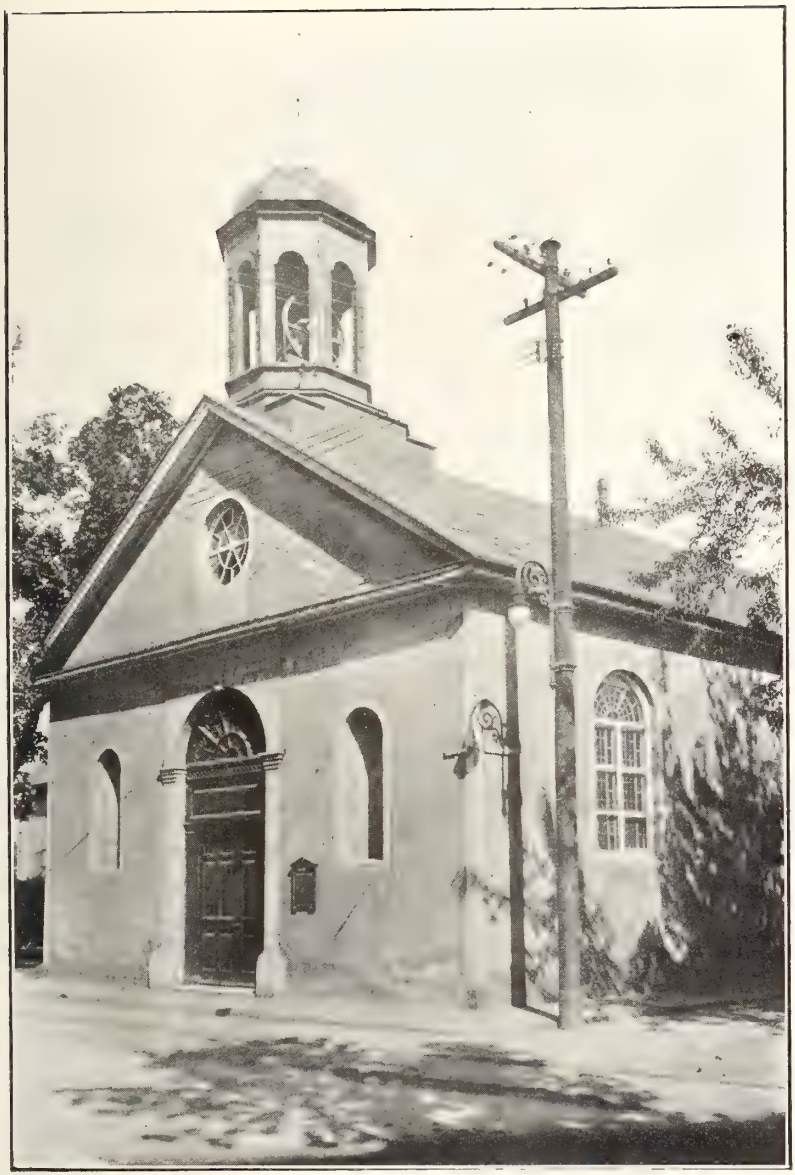
vernement, car ici comme ailleurs, l'ordre de Saint-François jouissait de la bénédiction, de la popularité qui fait que partout où il existe cet ordre est aimé du peuple.

"Ces bons Pères en s'éloignant des Trois-Rivières ne laissaient pas de richesse derrière eux, mais ils emportaient ce qu'on ne pouvait leur enlever: les mille bénédictions de la reconnaissance populaire et la gloire de la pauvreté religieuse.

"Leurs anciennes propriétés aux Trois-Rivières sont peut-être les seuls édifices qui restent de cet ordre religieux au Canada. C'est un bâtiment de pierre solide et de belle mine.

"Lors des dernières réparations, vers 1871, les ouvriers découvrirent, dans les mansardes, une pierre portant le millésime 1720. Elle avait sans doute été placée autrefois au-dessus de la porte principale. Monsieur le grand vicaire Caron, notre chapelain actuel, obtint qu'elle lui fût remise; il la donna au séminaire de cette ville dont il était alors supérieur."

L'église des Récollets est aujourd'hui affectée au culte anglican, et le ministre habite leur monastère. Le corps du bon Frère Didace repose dans la crypte. Des tentatives vaines furent faites par les Franciscains, il y a une quinzaine d'années, pour son exhumation.



ÉGLISE ANGLICANE DES TROIS-RIVIÈRES. ANCIENNE ÉGLISE DES RÉCOLLETS. LE FRÈRE DIDACE PELLETIFR EST ENTERRÉ DANS CETTE ÉGLISE

ÉGLISE ANGLICANE DES TROIS-RIVIÈRES: MAISON DU RECTEUR
(ANCIEN COUVENT DES RÉCOLLETS)

ÉGLISE ANGLICANE DES TROIS-RIVIÈRES: INTÉRIEUR. ANCIENNE ÉGLISE DES RÉCOLLETS

L'ÉGLISE DE REPENTIGNY

"Un peu plus bas que l'embouchure de la rivière des Prairies, lit-on dans le *Saint-Laurent* de Alphonse Leclaire, se dresse la paroisse de Repentigny, fondée en 1676, et dédiée à la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie ".

Repentigny doit son nom au seigneur Pierre Le Gardeur de Repentigny auquel ce fief fut concédé.

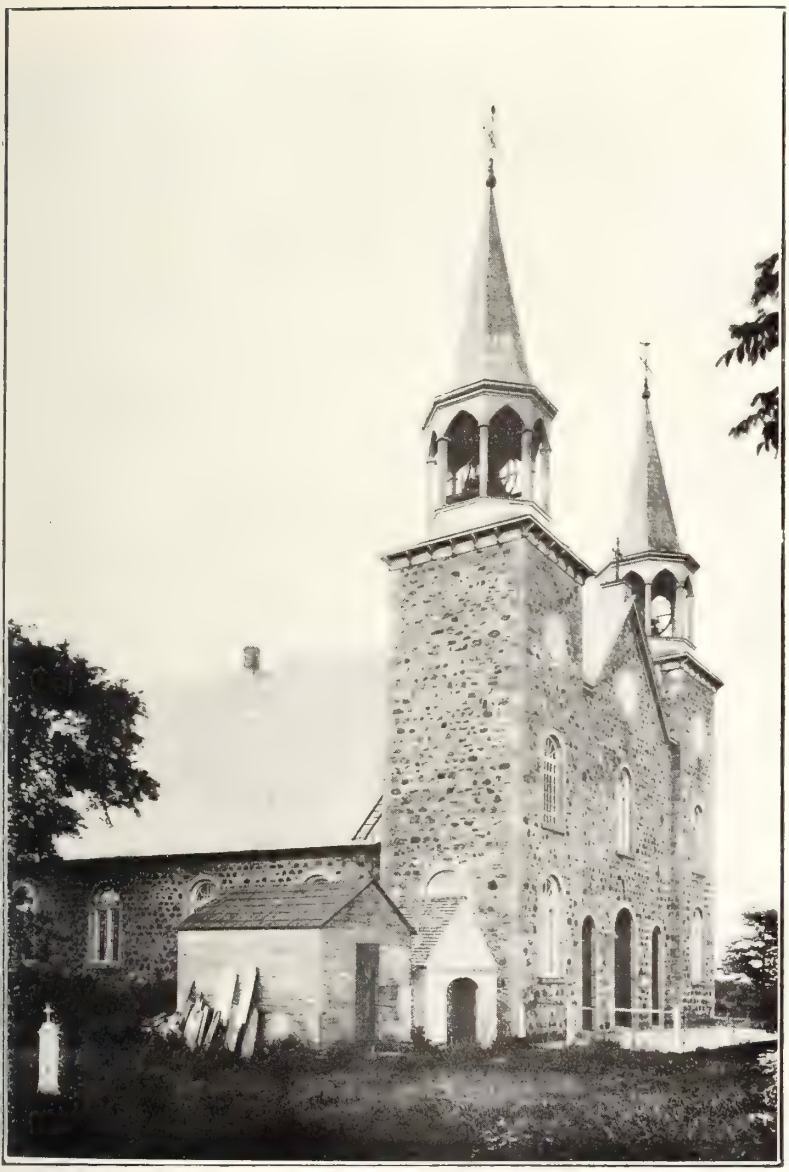
Les registres de la paroisse ayant été brûlés, on ne connaît que peu de faits se rapportant à ce village. Toutefois le souvenir s'est conservé d'une assez rude leçon donnée aux Iroquois. C'était en 1691. Une bande nombreuse de ces barbares s'était répandue entre Repentigny et les îles du lac Saint-Pierre, faisant des dégâts considérables, sans être inquiétés, parce que la disette empêchait les milices de se mettre en campagne.

"Cependant, après avoir cherché des provisions de maison en maison, M. de Vaudreuil se mit à leur poursuite avec une centaine d'hommes. Un certain nombre d'Iroquois s'étaient logés dans une maison de Repentigny, dont les habitants avaient pris la fuite. Le 7 juin, les Français s'approchèrent avec précaution et trouvèrent quinze de ces barbares paisiblement endormis sur l'herbe. Tous furent massacrés avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, puis on mit le feu à la bicoque. Trois ou quatre Iroquois blessés purent regagner le bois, où probablement ils périrent aussi. Les Français perdirent huit hommes, presque tous à cause de leur précipitation et de leur imprudence. La perte la plus sensible fut celle de François Le Moyne, sieur de Bienville, cinquième fils de Charles Le Moyne. Dans la chaleur du combat, il eut la témérité de s'approcher d'une fenêtre pour regarder à l'intérieur de la maison où étaient les ennemis; il fut renversé d'un coup de feu.

"La famille de Repentigny est un bel exemple de la fécondité de la nationalité française transportée sur les rives du Saint-Laurent. Pierre Le Gardeur, seigneur de Repentigny, inhumé à Montréal, le 19 novembre 1736, était l'aîné de vingt et un enfants: dix-huit garçons et trois filles, issus du mariage de Jean-Baptiste Le Gardeur de Repentigny avec Marguerite Nicolet..."

La paroisse de Repentigny eut pour premier curé l'abbé Thomas Morel, qui y résida en 1679 et 1680 et la première église date de 1679, mais on en ignore les dimensions.

L'église actuelle fut construite en 1725, et restaurée vers 1850. A cette époque on l'a allongée et élargie. De l'église d'il y a deux cents ans, il reste le chevet et la charpente du toit. Quant aux autels, d'après la tradition, ils dateraient du dix-huitième siècle.



ÉGLISE DE REPENTIGNY

ÉGLISE DE REPENTIGNY: AUTEL

ÉGLISE DE REPENTIGNY: TRIBUNE DE L'ORGUE

LA CHAPELLE DE LA FERME SAINT-GABRIEL, À MONTRÉAL

La maison ou ferme Saint-Gabriel, propriété des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, est sise sur le bord du Saint-Laurent, vis-à-vis l'île Saint-Paul (ou île des Sœurs), et au sud de la rue Wellington, quartier Saint-Gabriel. Cette ferme est en la possession des Sœurs depuis plus de deux siècles. Sœur Bourgeoys l'acheta en 1668 de François Le Ber qui lui-même l'avait acquise l'année précédente de Mathurin Jousset dit la Loire.

En 1668, sur cette terre, il n'y avait qu'une maison de bois qui fut rasée par un incendie en 1694. On la remplaça en 1698, par la maison de pierre qui existe encore et à laquelle on ajouta une aile en 1726, puis une autre en 1728.

Ce serait dans cette métairie que les filles, envoyées pour s'établir en la colonie, reçurent de Sœur Bourgeoys et de ses compagnes, les connaissances pratiques dont elles avaient besoin pour devenir femmes de cultivateurs. Aussi peut-on dire que la terre de Saint-Gabriel fut à la fois, au temps jadis, une école ménagère et une ferme modèle.

La maison qui se voit de nos jours, encore très solide et bien entretenue, est divisée comme suit, à l'intérieur. Dans la partie centrale se trouve au rez-de-chaussée une salle commune. L'étage supérieur est occupé par le dortoir des religieuses. Au-dessus, règne un spacieux grenier rempli de meubles, ustensiles et instruments dont l'utilité a cessé, mais qui sont intéressants à examiner. Dans une allonge est sise la chapelle où la messe est célébrée depuis que Mgr de Saint-Vallier le permit, c'est-à-dire depuis 1726. Si les vieux murs de cette maison pouvaient parler, ils pourraient nous raconter bien des anecdotes. En voici une, que la tradition nous a transmise.

En 1760, les Anglais, sous le commandement du général Amherst, se dirigeaient sur Montréal. De loin, le général aperçut la maison des Sœurs. A cause de sa forme massive, il pensa que ce devait être un magasin à munitions et voulut s'en emparer.

Mais, en voyant ces militaires, les deux religieuses de garde, surmontent leur frayeur et s'avancent au-devant du général et de son état-major. Gracieusement, elles leur offrent des rafraîchissements et les invitent à entrer dans leur demeure pour s'y reposer.

Reconnaissant son erreur et gagné par leur courtoisie, lord Amherst assura les religieuses qu'il plaçait leur maison sous sa protection, et que rien n'y serait touché (1).

---

(1) Les renseignements qui précèdent sont tirés d'une étude de l'historien bien connu, W.-H. Atherton.

FERME SAINT-GABRIEL DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME, PRÈS MONTRÉAL: EXTÉRIEUR

CHAPELLE DE LA FERME SAINT-GABRIEL DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME, PRÈS MONTRÉAL

LA CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE

QUELLE est la date précise de l'établissement des Hurons à la Jeune-Lorette et de l'érection de leur chapelle ?

M. l'abbé L. de St-G. Lindsay répond ainsi à la première de ces deux questions:

" Le Père de Rochemonteix dit qu'on trouve les Hurons à la Jeune-Lorette " vers le commencement du dix-huitième siècle ", et Ferland: " Le 29 décembre 1693 (les Hurons) durent s'éloigner de cette résidence (N.-D. de Foy) pour se placer à l'Ancienne-Lorette, d'où, *bien des années après*, ils allèrent former le village de la Jeune-Lorette ".

" D'un autre côté, un tableau des différentes migrations des Hurons, dressé en 1762 par le Père Etienne Girault de Villeneuve, alors missionnaire à la Jeune-Lorette, fixe à l'automne de 1697, la date de leur départ de l'Ancienne-Lorette pour le lieu de leur nouvelle et définitive résidence.

" Au reste, l'acte de donation par les Jésuites, en 1698, de l'emplacement de la chapelle de l'Ancienne-Lorette suppose, comme le manifeste sa teneur, un abandon préalable du site par les Sauvages que ces Pères avaient desservis. D'après le même acte, ce premier sanctuaire devait occuper le comble du logement des Pères, qui était construit de " pièces sur pièces ", comme les habitations actuelles de nos colons canadiens.

" Mais les zélés missionnaires, fidèles au vœu du Père Chaumonot, auraient voulu que la chapelle de la Jeune-Lorette ne le cédât en rien à sa devancière. Le Père de Couvert, surtout, qui avait suivi ses ouailles dans leur dernière migration aurait même voulu en conserver les matériaux. Il s'opposait respectueusement à l'aliénation de la chapelle de la vieille Lorette (non comprise dans l'acte de donation du terrain et du presbytère). Les débris de la chapelle serviront, écrivait-il le 18 octobre 1700, pour construire la nouvelle ".

" A cette première chapelle qui, d'après le Père Raffeix, avait coûté, avec la maison adjacente, plus de 6000 livres en argent, se rattachaient les plus touchants souvenirs. On comprend le

désir, excessif peut-être, du bon Père de Couvert, de les perpétuer dans le nouveau sanctuaire. Le Père Bouvart, resté à l'Ancienne-Lorette pour y desservir la nouvelle paroisse canadienne-française se plaint amicalement que "le Père de Couvert en quittant a tout emporté à la Nouvelle-Lorette, ornements, autels, serrures, vitres, gonds, etc."

" Mgr de Saint-Vallier, pour compenser cette perte, donna au nouveau curé de l'Ancienne-Lorette, une somme de 400 livres, et permit aux habitants de faire une collecte dans le diocèse " pour tâcher de rétablir leur église et leur donner les moyens d'avoir des ornements décents et convenables pour dire la sainte messe ".

" Le généreux prélat voulut aussi contribuer à la construction de la chapelle de la Jeune-Lorette, comme il appert par sa lettre du 13 février 1698 (il donne cent cinquante écus).

" La chapelle actuelle de Notre-Dame-de-la-Jeune-Lorette, sauf les boiseries, le toit et le clocher, qui ont été renouvelés après l'incendie du 10 juin 1862, est-elle la même que le Père Richer érigea, selon toute probabilité, en 1730 ? A-t-elle succédé à l'humble chapelle construite en partie par les habitants de l'Ancienne-Lorette, ou à une autre chapelle provisoire en bois ou en pierre ? Il est difficile de répondre exactement à ces deux questions, et d'établir d'une manière précise la date de l'érection de la chapelle; car, il y a, là-dessus, des données contradictoires assez embarrassantes.

" Deux écrivains sérieux, dont l'un était un enfant illustre de la paroisse de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette, adressant par la voie de la presse, un appel à la générosité du gouvernement et du public en faveur de la reconstruction de la chapelle de la mission, en faisaient remonter la fondation à 1730.

" D'autre part, le Père Martin écrit que "la chapelle de la Jeune-Lorette a été reconstruite plusieurs fois", et que "celle qu'on qu'on y voit aujourd'hui date de 1830." Serait-ce une erreur typographique pour 1730 ?

" Nous savons également, d'après l'affirmation d'un compagnon du Père Richer, que celui-ci "eut de M. de Saint-Vallier la permission de bénir sa chapelle." Or, Mgr de Saint-Vallier étant mort en 1727, la dite chapelle a dû nécessairement être antérieure à 1730.

" Voici maintenant la preuve de l'érection en 1722 du pres-

bytère jadis adjacent à la chapelle, et qui servit de résidence aux Pères jusqu'au départ du dernier missionnaire, le Père Girault. D'après un cahier contenant diverses notes historiques et autres sur le village de Lorette, et rédigé par feu F.-X. Picard (Taourhenché), un des principaux chefs de la tribu, une pierre placée au-dessus d'une fenêtre en arrière du vieux presbytère portait le millésime 1722. La plupart de ceux qui survivent à l'incendie se rappellent bien avoir vu cette pierre. Quand on reconstruisit, en 1865, la chapelle incendiée, on démolit l'antique résidence des Jésuites pour bâtir à la place une maison d'école d'allures plus modernes. On croit que la pierre commémorative a été placée quelque part dans le mur de la chapelle; mais, malgré les recherches les plus minutieuses, on n'a pu l'y retrouver.

"Mais est-ce bien en 1730 que la chapelle actuelle a été érigée? C'est plus que probable, sinon absolument certain. Cette quasi-certitude s'appuie sur les raisons suivantes. Les autorités précédemment citées, dans le même passage où elles donnent la date de 1730 pour la fondation de la chapelle, fixent à 1731 la date de la construction du vieux moulin à farine qui existe encore près de la chute de la rivière Saint-Charles. Or, on vient de découvrir, après bien des recherches, à l'intérieur du moulin, une inscription sur pierre qui atteste l'exactitude de ce dernier millésime. N'a-t-on pas le droit d'en conclure à l'exactitude du premier, surtout si l'on songe aux raisons d'économie et d'opportunité qui, à une époque où les entreprises de ce genre étaient fort coûteuses, ont dû engager les fondateurs à faire bâtir successivement les deux édifices? Ils pourvoyaient ainsi à toutes les nécessités de leurs ouailles, en dressant à côté de la maison du pain eucharistique et de la parole évangélique, celle du pain corporel, se faisant ainsi pleinement les ministres de Celui qui nous ordonna de répéter chaque jour: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien".

"Ainsi la chapelle bénite avec permission de Monseigneur de Saint-Vallier ne serait autre que la résidence des Pères Jésuites, construite en 1722, et qui dut, comme la chose se pratique encore aujourd'hui dans la plupart des paroisses nouvelles, servir au culte en attendant la construction d'un édifice plus vaste et plus digne.

"Cette antique chapelle, partiellement renouvelée en 1865, a donc été le théâtre du zèle apostolique des fils de Loyola qui,

durant les deux derniers tiers du dix-huitième siècle, y ont travaillé "à la plus grande gloire de Dieu" et au salut des âmes, depuis le Père Richer, qui y commença son ministère en 1715, jusqu'au Père Girault de Villeneuve, avant-dernier survivant de la Compagnie de Jésus au Canada.

" Ce vénérable sanctuaire est donc tout imprégné du souvenir de leur dévouement et des vertus de leurs ouailles naïves et dociles. Puisse-t-il subsister bien des siècles encore, comme témoin de la foi vive des enfants de la forêt et de leur tendre piété envers la Vierge de l'Annonciation " (1).

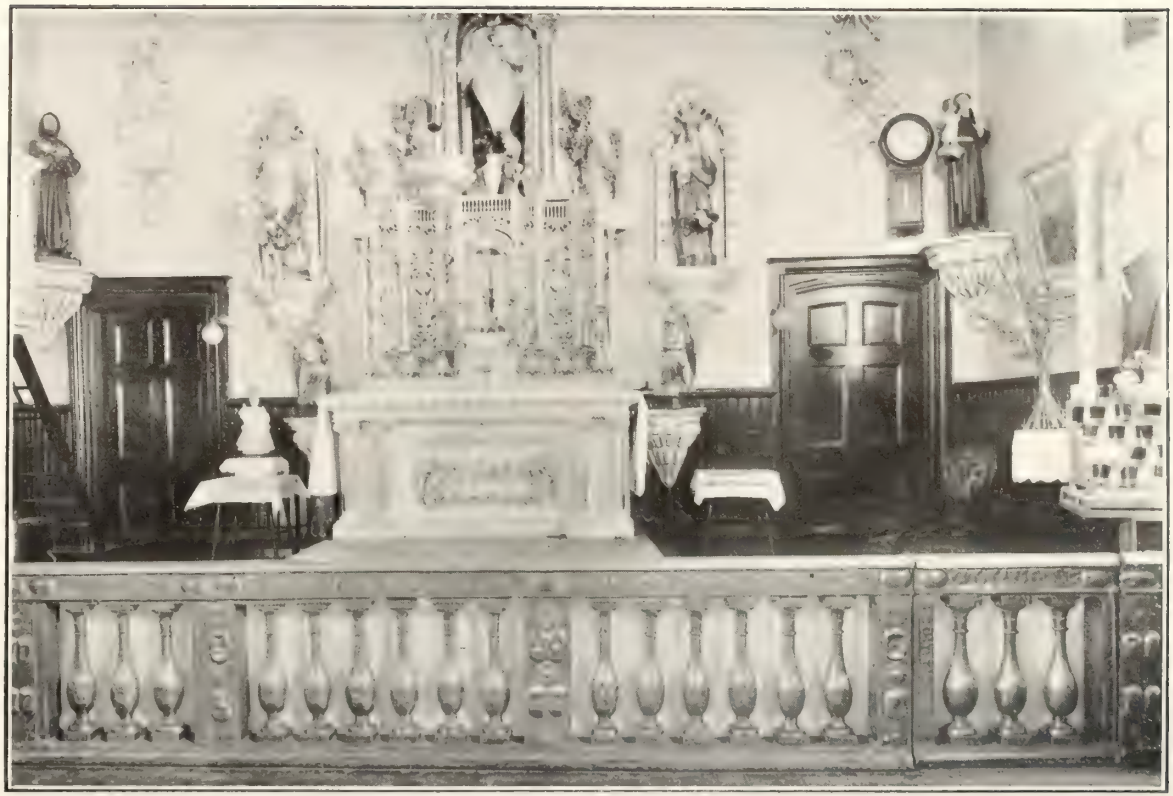
---

(1) *Notre-Dame-de-la-Jeune-Lorette en la Nouvelle-France*, p. 34.

CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE

CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE: VUE DE CÔTÉ

CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE: INTÉRIEUR

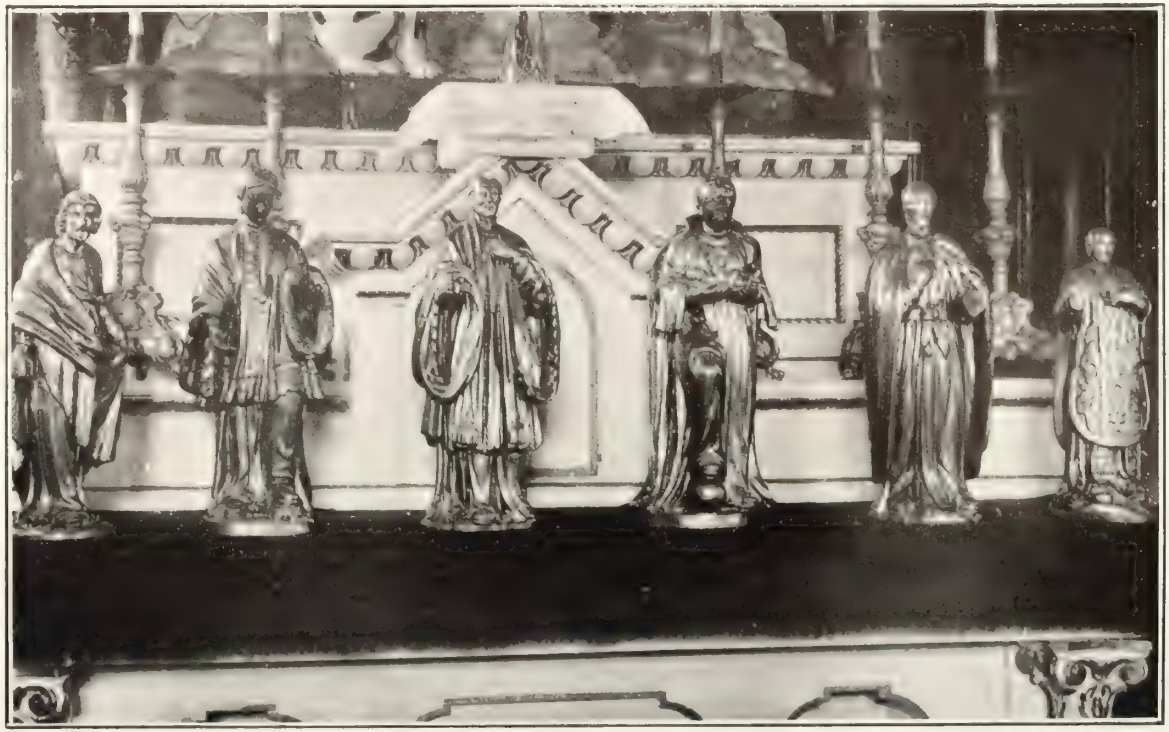


CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE: TABLE DE COMMUNION EN CUIVRE

CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE: MAÎTRE-AUTEL

CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE: PETIT JÉSUS SCULPTÉ

CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE: SCULPTURE EN BOIS AU-DESSUS DE L'AUTEL LATÉRAL DE GAUCHE



CHAPELLE DES HURONS À LA JEUNE-LORETTE: STATUETTES EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ

LA CHAPELLE DU CALVAIRE D'OKA

Le calvaire le plus élaboré que connut la Nouvelle-France, fut celui qui domine encore le village d'Oka, au nord du lac des Deux-Montagnes. On en trouve l'histoire dans une brochure qui circule depuis cinquante ans:

"En 1733, passa en Amérique, l'abbé François Picquet, né à Bourg, province de Bresse, et agrégé à la compagnie de Saint-Sulpice. Ne pouvant trouver en France matière suffisante à son activité et à son dévouement, il avait voulu devenir missionnaire.

"Son désir fut exaucé et pendant trente ans, il travailla comme un infatigable ouvrier de la religion et de la civilisation.

"Afin de faire fructifier dans les âmes de ses chers sauvages du lac des Deux-Montagnes les semences de salut qu'il y avait déposées, par ses instructions et par ses exemples, il fit élever un Calvaire qui était, disent les *Lettres édifiantes*, le plus beau monument de la religion en Canada. De grandes et belles croix furent plantées sur le sommet de l'une des deux montagnes, qui ont donné leur nom à cette mission sauvage et différentes chapelles, toutes également bâties en pierres voûtées et ornées de tableaux, furent distribuées par stations dans l'espace de trois quarts de lieues.

"Grâce aux soins dont elles ont été l'objet, ces chapelles ont été conservées dans leur forme première et avec toute leur naïve simplicité...Les tableaux que l'abbé Picquet avait fait placer dans les différentes chapelles au nombre de sept, étaient tous des œuvres de France, excellentes copies des chefs-d'œuvre des maîtres.

"Les principales circonstances de la passion du Sauveur y étaient décrites avec cette touche artistique et religieuse qui caractérise encore les peintures de ce temps. Mais l'humidité concentrée dans ces petits oratoires perdus au milieu des bois, et fermés pendant huit mois de l'année, devenait un vrai danger pour ces toiles précieuses. On dut après un certain nombre d'années se préoccuper de leur conservation; et par les soins d'un des

successeurs de l'abbé Picquet, les tableaux furent placés dans l'église d'Oka. Suivant un connaisseur anglais qui en fit l'examen il y a quarante ans, ces peintures pouvaient être rangées *parmi les plus belles que possédait le Canada*

" Toutefois, en sauvant ces tableaux d'une ruine certaine, on ne voulut pas laisser vides les sept oratoires des Stations et enlever aux fidèles en faisant disparaître les images, ces moyens puissants d'exciter la piété et d'animer la ferveur. On confia à un artiste peut-être un peu novice mais assurément de bonne volonté, et doué d'excellentes dispositions, le soin de remplacer les sujets peints sur toile par des bas-reliefs, calqués autant que possible sur les tableaux eux-mêmes. Ce sont ces bas-reliefs, sculptés en bois, que l'on voit aujourd'hui dans les chapelles du calvaire . . . Au sommet de la Montagne, une des trois dernières chapelles, celle du milieu a des proportions plus vastes que les autres. On y place un autel, et à certaines époques de l'année pour des pèlerinages peu nombreux, on chante la messe sur ces hauteurs . . .

" Le Calvaire du lac des Deux-Montagnes, d'abord fréquenté par les Sauvages pour qui il avait été fondé, le fut ensuite par les colons français et canadiens-français qui s'établirent dans la région.

Et c'est au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, que depuis un siècle, les foules de pèlerins se dirigent vers ce mémorable lieu de piété.

Entre autres pèlerinages fameux, on se rappelle surtout celui du 14 septembre 1872.

" Un appel avait été fait au prône de la messe, à Notre-Dame-de-Montréal, et cet appel entendu aux quatre coins de la cité mit sur pied un nombre considérable de pèlerins de tout âge et de toute condition. La route, dans les chars et sur le bateau, fut semée de prières et de cantiques et on arrivait au lac des Deux-Montagnes à 10 h. du matin. L'arrivée de ces pèlerins fut saluée par 5,000 autres voyageurs pieux venus dès la veille ou dans la nuit précédente des diverses paroisses voisines du Calvaire. Un bon nombre de ces fervents chrétiens avaient même fait dix et quinze lieues de chemin pour assister à cette fête et gravir avec leurs frères la rude pente de la montagne de la croix."

Les renseignements qui précèdent sont extraits du *Petit Manuel des pèlerins au calvaire du lac des Deux-Montagnes. Nouvelle édition. Montréal. E. Senécal et fils, 1887.*

Ce manuel qu'on ne rencontre plus guère maintenant parut pour la première fois en 1876.

Jusqu'ici, les faits qu'ils racontent semblaient bien accrédités, mais l'abbé Olivier Maurault, P. S. S., aussi distingué historien qu'heureux chercheur, vient nous rappeler qu'en histoire, il faut s'attendre à de continuelles surprises. Il paraît maintenant qu'il faut contester à l'abbé Picquet, la paternité du calvaire d'Oka. La nouvelle assertion qui anéantit l'autre est relevée dans un *Mémoire* encore inédit et dont l'auteur serait l'abbé Vincent Quiblier. Ce prêtre éminent qui fut supérieur du séminaire de Saint-Sulpice rédigea son mémoire avant 1846 et il a dû puiser son information au bon endroit.

Quoi qu'il en soit, voici le passage que nous fournit l'abbé Maurault et qu'il a annoté:

"Sur le versant de la montagne (Oka), M. Leguen, (Hamon Guen ou Amon de Guen), fervent missionnaire, avait érigé sept petits oratoires ou stations en pierre, le dernier sur un bouton de rocher, avec trois grandes croix. Le dernier oratoire est une chapelle, assez spacieuse, dans laquelle on dit souvent la Ste Messe, et dans laquelle on la chante quelquefois, Les autres, placées à des distances assez considérables, ne renferment que des tableaux sculptés en bois, et peints grossièrement, représentant quelques-unes des stations de la Voie de la Croix.

"Non seulement les Indiens, mais les paroisses en procession, et les pèlerins éloignés viennent avec grande dévotion, visiter le Calvaire. On fait les prières propres devant chaque tableau . . . mais dans l'intervalle on récite le chapelet. Il faut plus d'une heure pour parvenir jusqu'à la chapelle et les trois croix. Cette chapelle commande toute l'étendue du lac, et tout le pays au loin, c'est un des plus beaux coins du Canada.

"A quelque distance et au-dessous de ce point culminant, est une source d'eau limpide, à laquelle on attribue une vertu de guérison, et à laquelle la tradition donne une origine extraordinaire (1).

"Les ouvriers employés à la construction de ces oratoires n'avaient pas pu trouver de l'eau dans le voisinage; ils étaient contraints à transporter l'eau du lac à l'endroit où ils travaillaient, c'est-à-dire à une demi-lieue et plus, par de très mauvais

---

(1) Cette source est maintenant tarie (O. M.)

chemins. Ce travail leur coûtait beaucoup de temps et de fatigue, et à *M. Leguen beaucoup d'argent, car le tout a été fait à ses propres dépens.* Le pieux missionnaire eut compassion de ces bons ouvriers; il alla sur les lieux, fit sa prière, et à quelques pas, en se retournant, il montra une source de belle eau; ce qui consola et étonna d'autant plus les travailleurs, qu'ils avaient mis plus de zèle à chercher de l'eau, là et ailleurs, et sans aucun succès. Cette source a encore fourni, ces dernières années, l'eau nécessaire pour les grandes réparations qui ont été faites aux oratoires et à la grande chapelle.

"Il faut de temps en temps remplacer la grande croix; les pèlerins en coupent des fragments et les emportent par dévotion" (1).

Nous avons reproduit les deux versions sans les commenter, car nous croyons que ce soin appartient plutôt à ceux qui sont en état d'étudier le sujet à fond.

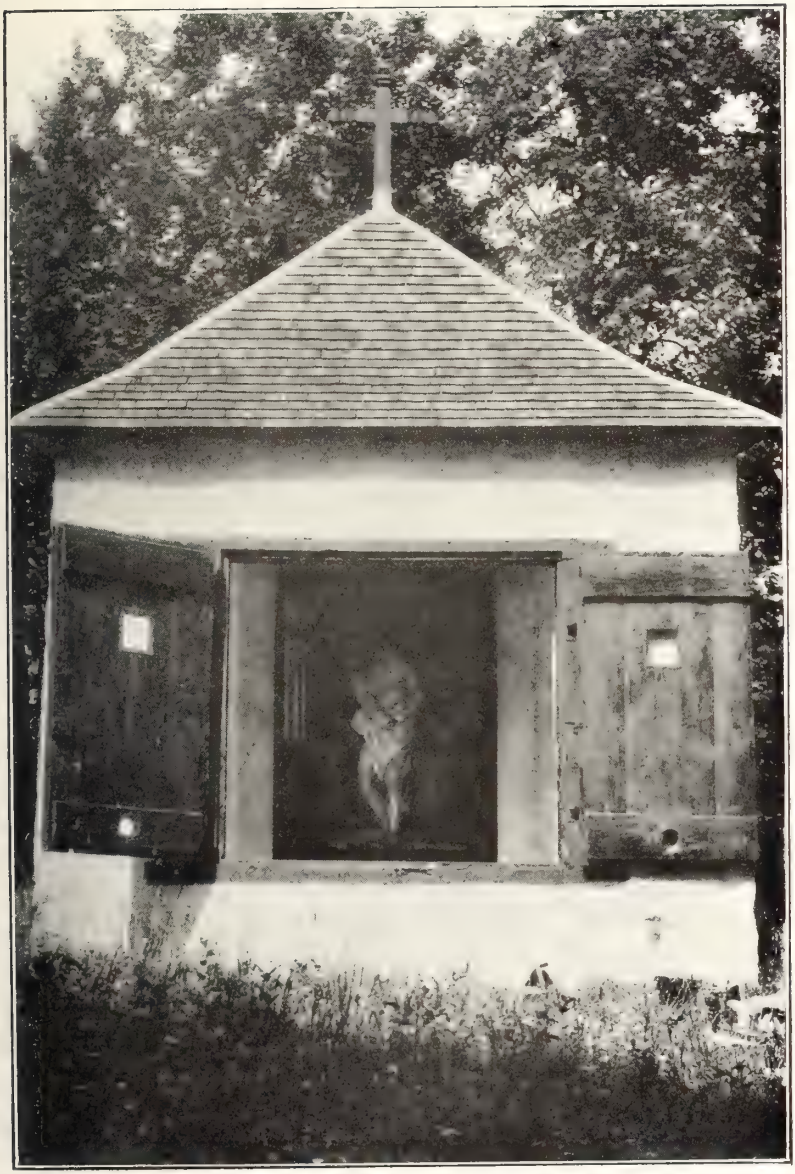
Notre tâche, plus modeste, se borne à signaler aux chercheurs une curiosité archéologique qui mérite d'exciter leur intérêt.

---

(1) Mémoire de M. Vincent Quiblier, supérieur du séminaire de Montréal, de 1830 à 1846, date de son retour en France.

OKA : LA CHAPELLE ET LES ORATOIRES DU CALVAIRE

OKA: INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU CALVAIRE



OKA : QUATRIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CRCIX

L'ÉGLISE DE BEAUMONT

Le seigneur Couillard de Beaumont, dans une lettre de 1681 ou 1682, citée par M. Lorin (1) se plaint que les PP. Jésuites, directeurs de la conscience de sa mère, l'ont pressée de vendre une de ses terres pour étendre l'enclos de l'évêché, que l'évêque refuse de payer quatre mille livres, quoique la vente ait été faite à vil prix, que, pour se venger des observations qu'on lui adresse, il a privé du service religieux la seigneurie de Beaumont, qui compte cinquante habitants.

" Sans vouloir mettre en doute l'authenticité de cette lettre, nous doutons fort que l'abus d'autorité dont se plaint le seigneur Couillard de Beaumont, soit vrai.

En 1681, il n'y avait pas encore de curé sur la rive droite du Saint-Laurent qui était desservie par voie de mission.

" Beaumont était alors compris dans le district qui commençait à la Pointe-de-Lévy et se terminait à la Rivière-du-Loup, et c'est l'abbé Morel qui en avait la charge. Cette seigneurie n'était pas plus maltraitée que les autres. On voit, au contraire, en compulsant les registres, que le missionnaire se faisait un devoir de parcourir régulièrement les côtes afin d'y exercer son ministère, baptiser les enfants, bénir les mariages, donner la sépulture chrétienne. On peut consulter à ce sujet les archives paroissiales de la Pointe-de-Lévy et de St-Michel-de-Bellechasse. Si Beaumont fut organisé au point de vue ecclésiastique une dizaine d'années après ses deux voisines, c'est tout simplement parce que la colonisation marcha plus vite dans la Durantaye et Lauzon.

" Le 2 décembre 1693, Louis Marchand, habitant de Québec, pour faciliter les moyens et aider autant qu'il est en lui à l'établissement d'une église paroissiale en la seigneurie de Beaumont et à la construction d'un presbytère capable de loger le prêtre qui sera préposé pour y faire à perpétuité les fonctions curiales" donnait à la fabrique de Beaumont, que l'évêque de Saint-

(1) *Le Comte de Frontenac*, p. 142.

Vallier venait d'ériger sous le titre de Saint-Étienne un arpent de terre de front sur le fleuve Saint-Laurent sur deux arpents de profondeur. Louis Marchand se réservait dans l'église une place où bon lui semblerait pour y poser et faire construire un banc, après celui du seigneur; il devait jouir de ce banc à titre gratuit et à perpétuité. Marchand permettait encore au curé de la future paroisse de prendre chaque année sur son habitation la quantité de vingt cordes de bois pour son chauffage, à la charge de dire et célébrer à perpétuité chaque an, au jour suivant l'octave de la fête des Rois, une basse messe de requiem pour le repos de l'âme de feu Geneviève Rocheron, sa femme.

" Afin que cette fondation fût en mémoire perpétuelle il en devait être fait notable mention dans les lieux où on inscrirait les bienfaiteurs de la paroisse. Cet acte, rédigé au palais épiscopal de Québec, fut accepté par l'évêque de Saint-Vallier et Zacharie Turgeon, l'un des marguilliers en charge de la fabrique de la nouvelle paroisse (Greffe Chambalon).

" La pièce de terre donnée par Louis Marchand en 1693 appartient encore à la fabrique de Beaumont. C'est là que fut érigée en 1694 la première église de cette paroisse; c'est là que s'élève encore l'église actuelle de Beaumont.

" Le premier acte que l'on trouve inscrit aux archives de Beaumont est daté du 20 novembre 1692. C'est le baptême de Marie-Thérèse Portelance, fille de Jean Roy dit Portelance et de Anne Forgues.

" L'église construite en 1694 devait subsister jusqu'en 1733.

" Le 19 mai 1721, l'intendant Michel Bégon rendait l'ordonnance qui suit:

" Sur la requeste à nous présentée par le sieur Chasle, prêtre, missionnaire, de la paroisse de Saint-Étienne, seigneurie de Beaumont, faisant en cette partie pour Jacques Guay, Mathurin Labrecque et Antoine La Casse, marguilliers en charge de l'œuvre et fabrique de la dite paroisse, contenant que leur église qui est bâtie en la dite seigneurie est en si mauvais état qu'elle menace ruine, les soles et poteaux étant entièrement pourris, que comme il est nécessaire d'en construire une nouvelle de pierre au lieu et place de l'ancienne qui est de bois, et auparavant de commencer cet édifice de faire un plan de la dite église, et un état estimatif pour parvenir à la répartition de ce que chacun devra contribuer pour la construction et perfection de cet édifice

par rapport aux terres que chaque habitant de la dite seigneurie y possède, il nous demande qu'il nous plaise ordonner qu'assemblée des habitants de la dite seigneurie sera faite au premier jour de dimanche ou de feste issue de vespres au presbytère de la dite paroisse pour en présence du suppliant, du seigneur et marguilliers choisir et nommer quatre des principaux habitants de la dite paroisse lesquels feront faire un plan et état estimatif pour la perfection et construction de la dite église pour ensuite faire un état de répartition de ce que le seigneur et chacun des dits habitants seront tenus de contribuer pour la dite bâtisse, à quoi ayant égard vu la dite requeste:

" Nous ordonnons qu'à la diligence des marguilliers en charge de la paroisse de St-Étienne en la seigneurie de Beaumont il sera fait assemblée au son de la cloche au premier jour de dimanche ou de feste issue de vespres, qui leur sera indiqué au prône, au presbitaire de la dite paroisse de tous les habitants d'icelle pour en présence du dit sieur Chasle et du seigneur de leur paroisse déliberer entre eux s'il leur est plus convenable de rétablir leur église que d'en construire une nouvelle et en cas qu'ils estiment que l'ancienne ne se puisse réparer et qu'il leur soit plus utile d'en construire une nouvelle ils délibéreront si elle sera construite de bois comme l'ancienne ou s'il leur est plus avantageux de la faire de pierre et de quelle grandeur elle sera pour n'être pas dans la nécessité d'en faire une nouvelle dans la suite, et en cas qu'ils estiment nécessaire de faire une nouvelle église plutôt que de rétablir l'ancienne et de la faire de pierre plutôt que de bois, ils choisiront quatre des principaux habitants de la dite paroisse qui feront faire le plan et l'état estimatif de toute la dépense à faire pour l'entière perfection du dit édifice, et ensuite l'état de répartition de ce que le seigneur et chacun des habitants seront tenus de donner pour la bâtisse de la nouvelle église et sera dressé par un notaire ou un greffier sur les lieux un procès-verbal contenant le consentement ou le refus des uns ou des autres habitants touchant chacune des dites délibérations pour le dit procès-verbal, ensemble le dit plan, l'état estimatif, et de repartition à nous rapporté et estre ordonné ce que de raison. Mandons, etc. Fait à Québec le 19 mai 1721."

" J'ignore ce qui empêcha cette ordonnance de 1721 d'être mise tout de suite à exécution. Toujours est-il que l'église de Beaumont, celle que l'on voit encore aujourd'hui perchée au haut

de la falaise, dans un site ravissant, ne fut construite qu'en 1733. C'est le millésime que l'on voit sur son portail. En revanche, un presbytère fut construit en 1722. Et l'on possède si bien à Beaumont l'amour des choses antiques que presbytère et église existent encore. Le presbytère de 1722 sert maintenant de salle publique et d'école. Il le mérite bien à son âge.

" On sait qu'en 1759, la proclamation que le général Wolfe adressait aux habitants canadiens-français fut pour la première fois placardée sur la porte de l'église de Beaumont.

" La tradition rapporte que les paysans déchirèrent ce placard et que pour les punir on mit le feu à l'église. Montgomery, le brûleur de la côte sud et de la côte nord du Saint-Laurent, promena lui aussi sa torche incendiaire sous le vieux temple. Mais, miracle, chaque fois, il n'y eut que la porte de brûlée et l'église demeura intacte.

" Le monument historique de Beaumont, avec ses vieilles sculptures, mérite d'être vu par les touristes et les lettrés. C'est une relique.

" L'église de Beaumont n'a guère été retouchée depuis 1733. En 1870 on lui donna un nouveau clocher, et, en 1886, on l'ornait d'une belle sacristie.

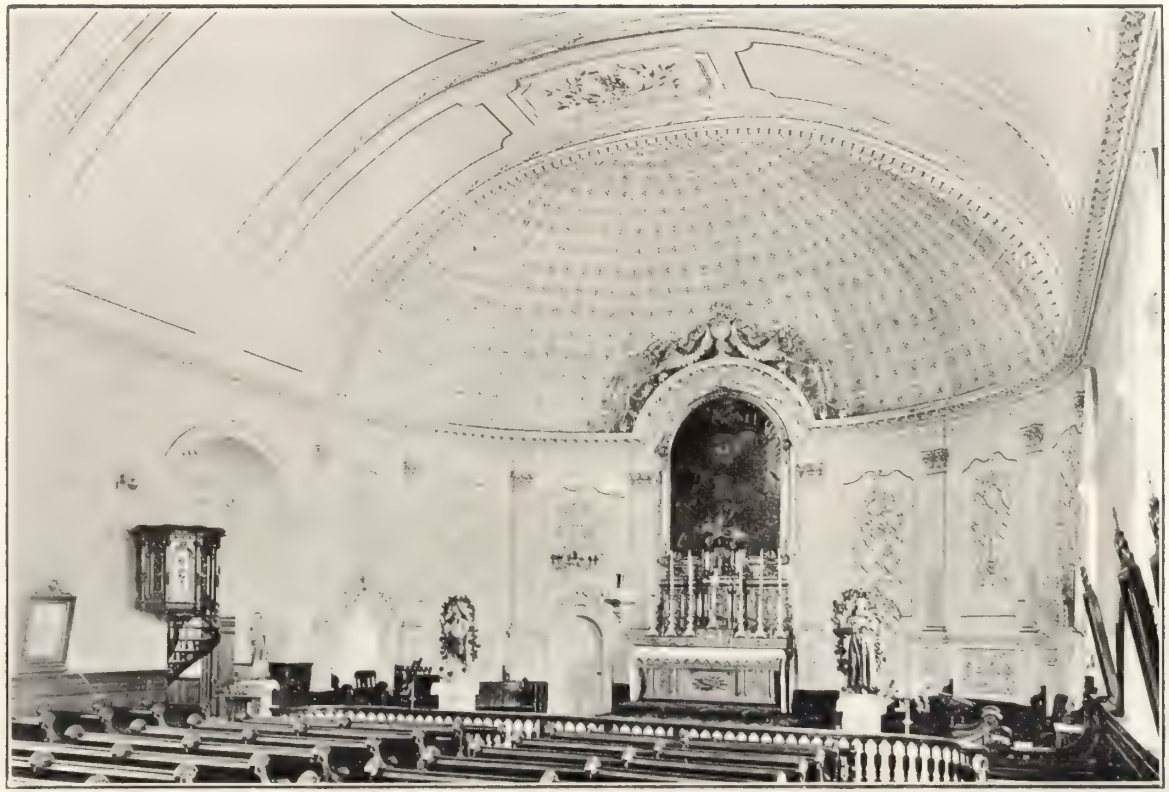
" La grande restauration de 1894 est venue la sauver de la pioche des démolisseurs.

" Je félicite les Beaumontois d'avoir le respect du passé et de vouloir garder leur vieille église" où tant de générations sont venues prier, espérer, offrir à Dieu leurs joies, leurs peines et leur vie " (1).

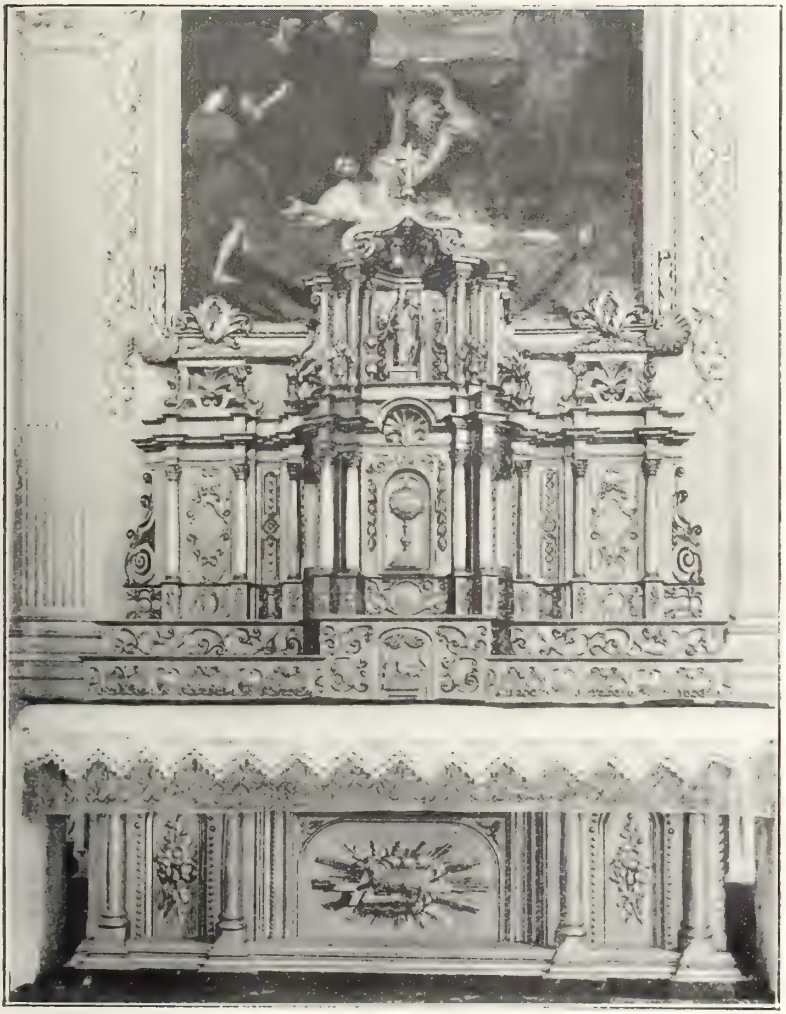
---

(1) Etude de feu J.-Edmond Roy, dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, vol. I, p. 129.

ÉGLISE DE BEAUMONT



ÉGLISE DE BEAUMONT : INTÉRIEUR



ÉGLISE DE BEAUMONT: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE BEAUMONT: BOISERIES DU SANCTUAIRE

AUTEL DE LA CHAPELLE SAINTE-ANNE, À BEAUMONT

L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE L'ILE D'ORLÉANS

La première église de Saint-Jean de l'île d'Orléans fut construite un peu avant 1683. Dans le *Plan général de l'état présent des missions du Canada, fait en l'année 1683*, nous lisons:

" Saint-Jean est distant de Québec environ de six lieues du côté du sud et a deux lieues d'étendue. Il a 32 familles et 175 âmes; il y a une église en colombage dédiée à saint Jean de 45 pieds de long sur 20 de large qui n'est pas achevée."

Nous empruntons nos données sur l'église actuelle de Saint-Jean aux notes de M. Marius Barbeau puisées aux archives de la paroisse ou des paroisses environnantes:

" On rapporte, dans les archives de Saint-Jean, que la construction de l'église actuelle fut commencée sous M. René-Philippe Robineau de Portneuf, curé, vers 1732, peut-être cette année-là même. Mais on se base, pour le dire, uniquement sur " la tradition des anciens", telle que rapportée en 1852. On dit aussi " que les habitants lui (à M. de Portneuf) ayant refusé de bâtir sur un plus grand plan et en forme de croix . . ., il en conçût un tel déplaisir qu'il quitta la paroisse. On se repent depuis longtemps de ne pas avoir suivi ses sages avis."

" Les renseignements d'ailleurs insuffisants que l'on trouve dans les archives assez mal conservées de Saint-Jean, ou qui proviennent des archives des paroisses environnantes, démontrent que l'église a depuis ses commencements subi des modifications très importantes.

" Au temps de M. Alexis Pinet, curé (1775-1777) on fit reconstruire "à la forme des Récollets" l'ancien clocher, qui avait été renversé par le vent.

" La boiserie de l'église semble avoir été renouvelée dans les premières années du dix-neuvième siècle. L'architecte-sculpteur Louis-Basile David y travaillait à la sculpture, avant son entreprise de la voûte de la Sainte-Famille, en 1812. David s'était formé à l'école Quevillon, de Saint-Vincent-de-Paul, dont le style était plutôt de la période Louis XV; ce qui explique le caractère de l'architecture à l'intérieur de l'église de Saint-Jean.

" On ne sait à quelle date précisément la voûte en bois y fut peinte à fresque, mais on peut présumer qu'elle le fut aussi suivant la tradition Quevillon, particulièrement à cause du style et des sujets choisis. Il est regrettable qu'on ait fait disparaître une partie de ces peintures, qui avaient un certain charme archaïque.

" En 1813, il n'y avait encore qu'un jubé, qui fut reconstruit en 1836. On dut le démolir en 1853, comme il avait " trop peu d'inclination ", et le remplacer par deux jubés nouveaux.

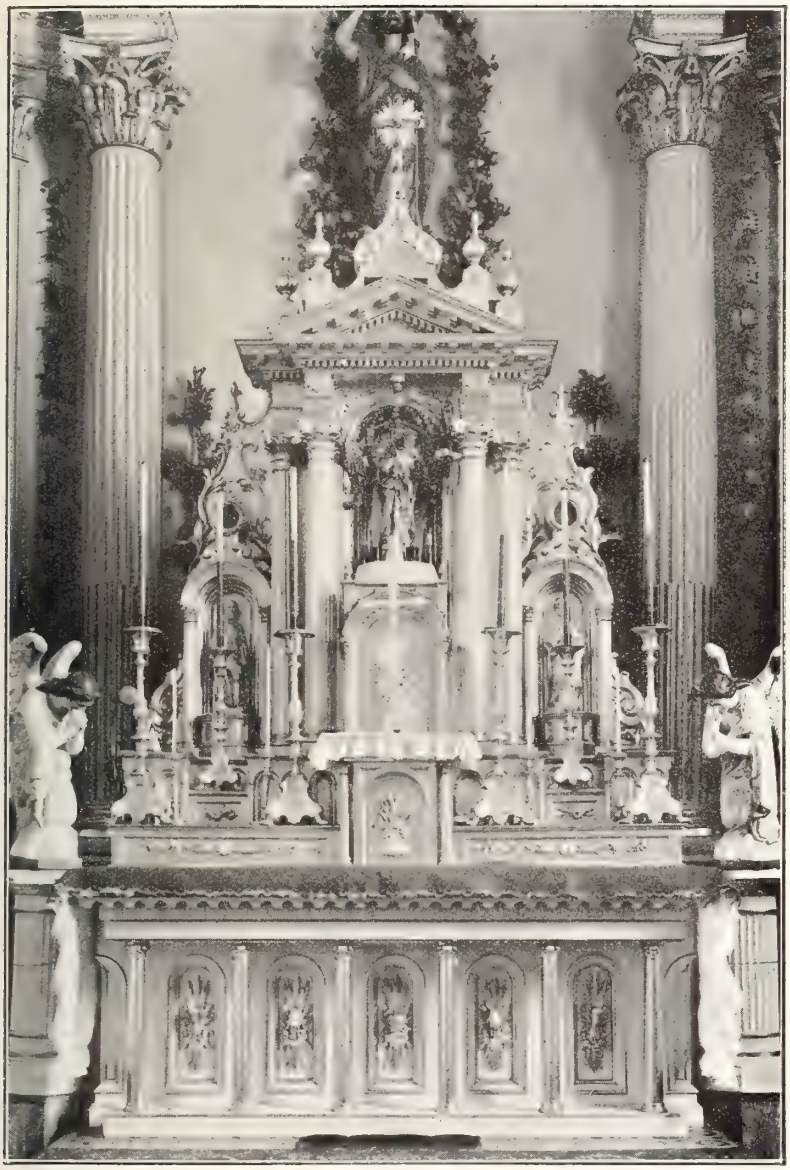
" On entreprit, en 1851, des remaniements considérables, lesquels ne se terminèrent que vers 1868. La population avait "presque doublé", depuis 1813; d'ailleurs, le clocher et le portail, à ce qu'on dit, "menaçaient ruine". On s'en remit donc à l'architecte Berlinguet, qui agrandit l'église en y pratiquant par la façade une allonge de 25 pieds de longueur. Cette partie excède l'ancien mur en largeur, de trois pieds de chaque côté.

" Berlinguet conçut le plan de la nouvelle façade et du clocher suivant le style qui avait cours de son temps, c'est-à-dire, au moment qui précède la déchéance de notre architecture nationale. L'église, telle qu'on la voit maintenant, est de 125 pieds de longueur, sur 44 de largeur et 23 de hauteur.

" On acheta en 1853, trois cloches nouvelles chez Le Royer, fondeur, à Paris. Joseph Dion, menuisier-sculpteur, fit les fonts baptismaux en 1855. Et c'est probablement lui qui érigea le banc d'œuvre, en 1865. On répara le sanctuaire en en refaisant le plancher, en 1864; et on mit, en 1865, un nouvel escalier à la chaire. Enfin, l'église fut recouverte en 1867-68 et, en 1870, François-Marc Turcotte en tira les joints et fit le peinturage à l'extérieur."

ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE L'ÎLE D'ORLÉANS

ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE L'ÎLE D'ORLÉANS: INTÉRIEUR



ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE L'ÎLE D'ORLÉANS: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE L'ÎLE D'ORLÉANS: TOMBEAU DE SAINTE CONCORDE

ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE L'ÎLE D'ORLÉANS: CHAIRE

ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE L'ÎLE D'ORLÉANS: FONTS BAPTISMAUX

LA CHAPELLE DU MONASTÈRE DES URSULINES A QUÉBEC

C'EST le 21 novembre 1642 que les Ursulines prirent possession de la première chapelle de leur monastère, à la haute ville de Québec. Cette chapelle, comprise dans la bâtisse du monastère, n'avait que 28 pieds de longueur sur 17 de largeur. Cette chapelle disparut dans l'incendie du monastère en 1651.

La construction de la deuxième chapelle du monastère des Ursulines fut commencée en 1656. La première pierre fut posée par le gouverneur de Lauzon en juin 1656.

" Le jour de l'Ascension, dit le vieux *Récit*, M. de Lauzon s'étant rendu à la chapelle avec sa suite, la procession ayant en tête le clergé, se rendit à l'issue des vêpres, à l'endroit où les fondements avaient été creusés, et le R. P. Lemercier, supérieur du collège, ayant béni la première pierre, elle fut posée par le gouverneur au nom de Jésus, Marie et Joseph ".

L'entrée de cette chapelle faisait face à la rue Saint-Louis; la chapelle extérieure ainsi que le sanctuaire s'étendaient dans la direction de la rue du Parloir.

C'est madame de la Peltrie qui s'était chargée des frais de construction de cette chapelle. Mais plusieurs pertes et autres accidents en retardèrent tellement la construction qu'elle ne fut achevée qu'en 1667, par le généreux concours de M. de Tracy.

Au mois d'avril 1667, M. de Tracy posa, sous la bénédiction de Mgr de Laval, la première pierre de la chapelle Sainte-Anne, attenante à la chapelle du monastère. Il avait voulu faire lui-même tous les frais de sa construction. Elle lui coûta plus de deux mille cinq cents livres.

La dédicace de la chapelle du monastère des Ursulines eut lieu le 17 août 1667.

" Mgr notre évêque, dit la Mère Marie de l'Incarnation, fit la dédicace de notre église à la prière de M. de Tracy, sous le nom du grand saint Joseph, avec une magnificence extraordinaire. Tout y fut ravissant, et les cérémonies y furent exactement à la Romaine."

La troisième chapelle du monastère des Ursulines fut commencée en 1720.

" La première pierre de l'autel, dit le vieux *Récit*, fut bénite le 7 juillet de cette année (1722), par le R.P. de la Chasse, supérieur du collège de Québec et des missions des Jésuites en Canada. Elle fut posée par un de nos amis, M. Crespin, conseiller au Conseil Souverain; il fit un riche présent à notre église et un autre à l'architecte.

" La veille de l'Assomption, Mgr de Saint-Vallier voulut faire lui-même la bénédiction de cette nouvelle église. Sa Grandeur vint ici en procession à la tête de son clergé, chantant les litanies des saints, au son des cloches de la cathédrale et des nôtres. Il y eut à cette fête un concours extraordinaire: toute la noblesse de la ville, les bourgeois et le peuple étant accourus pour rendre grâces à Dieu avec nous des bienfaits signalés dont nous étions l'objet.

" La bénédiction finie, la procession s'en retourna à la cathédrale dans le même ordre qu'elle était venue. Le lendemain, jour de l'Assomption, la procession vint encore, comme elle a coutume de faire chaque année ce saint jour. Une troisième solennité se fit dans la nouvelle église le jour suivant, 16 août, jour auquel Mgr avait eu la bonté de transférer la fête de nos saintes reliques. Sa Grandeur vint accompagnée de tout son clergé; il officia pontificalement à la messe, et présida aussi lui-même à vêpres et au salut du saint sacrement. A cette solennité, il y eut un concert de voix magnifique, avec accompagnement d'orgue et divers autres instruments de musique, touchés par les plus habiles maîtres qu'on eût alors à Québec. Le R. P. de la Chasse ravit son auditoire par un discours à l'éloge des saints martyrs. Le tout ne finit qu'à cinq heures du soir; alors Mgr et son clergé s'en retournèrent à la cathédrale en chantant le *Te Deum*.

" Après ce triduum solennel, il fallut reporter le saint sacrement à la petite chapelle "y ayant encore beaucoup à faire dans notre nouvelle église". Ce fut le 19 mars 1723, que l'on commença à y faire régulièrement le service divin " tel que prescrit par nos règles ".

" Cependant le maître-autel était encore sans ornement, et ce ne fut qu'en 1732, qu'on osa regarder en face la dépense du rétable. Le sieur Levasseur, sculpteur, travailla pendant quatre années à ce rétable, " payé à petites sommes ", et s'arrangeant en tout *à l'amiable*, comme le fait voir le détail du livre des comptes.

"Ce fut en 1736 que se termina enfin cette église, qui doit nous rappeler sans cesse tant de belles leçons de dévouement et de patience. Il y avait cinquante ans qu'on la désirait, et vingt-cinq ans qu'on en avait amassé les premières pierres (1).

Le 21 novembre 1902, Mgr Bégin, archevêque de Québec, faisait la bénédiction solennelle de la quatrième chapelle du monastère des Ursulines.

L'intérieur de cette chapelle est la reproduction aussi fidèle que possible de celle qui la précédait (commencée en 1720 et terminée en 1736) et qu'il avait fallu démolir à cause de sa vétusté. Les autels, la chaire, les tableaux, les sculptures, les marbres funéraires, etc., etc., furent remis dans la nouvelle chapelle aux places qu'ils occupaient dans l'ancienne.

Mgr Lindsay, qui donna le sermon à la fête du 21 novembre 1902, disait:

"Mais quels sacrifices les Ursulines elles-mêmes ne s'imposèrent-elles pas pour décorer leur troisième chapelle commencée en 1720! Le rétable merveilleux, la chaire en bois sculpté qui accusent, à une époque si primitive de la colonie, une perfection à peine croyable dans un pays qui commence, Dieu sait combien elles ont dû se priver et user de zèle pour en payer les frais! Les amis de l'histoire et de l'art leur sauront gré d'avoir si religieusement conservé ces reliques du passé et de les avoir si précieusement enchassées dans le temple nouveau. Quand les rayons du soleil, traversant la rosace du Sacré-Cœur ou celle du Saint-Rosaire, viennent enflammer les vieux ors de ces vénérables ornements, ils leur donnent des reflets magiques qui feraient le désespoir des coloristes".

Le mur extérieur de la chapelle actuelle du monastère des Ursulines de Québec porte l'inscription suivante:

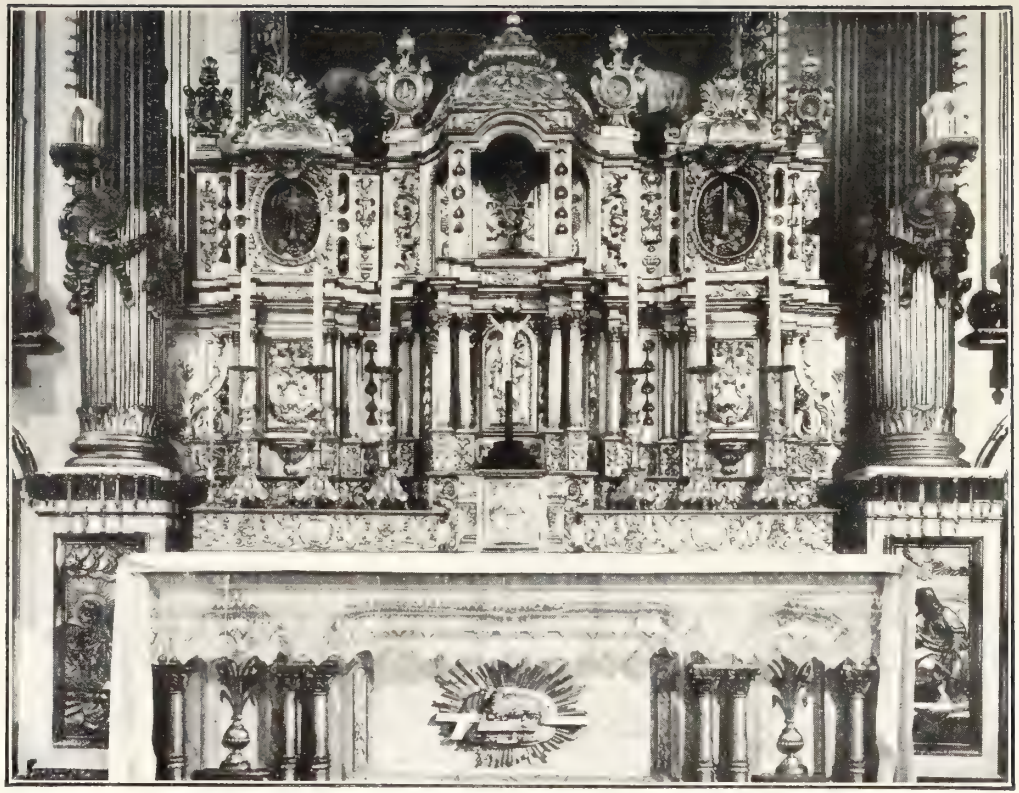
EODEM DIE—SOLEMNI MARIÆ IN TEMPLO SE DEO VOVENTIS—QUO OLIM PRIMO INCRUENTI SACRIFICII OBLATIO VETERIS CŒNOBII FUNDAMENTA CONSECRANDO FIRMAVIT—ITERUM PRIMO POST II SÆCULA LUSTRAQUE XII—SACELLIS III PRIORIBUS VETUSTATE UNO CÆTERIS IGNE DESTRUCTIS—IDEM SACRIFICIUM—IN GRATIAM TEMPLI RESTAURATI—D. URSULÆ CŒTUS—DECOREM DOMUS DEI—VERE DILIGENS—LÆTUS CELEBRATUM HABUIT—A. R. S. M C M 11.

---

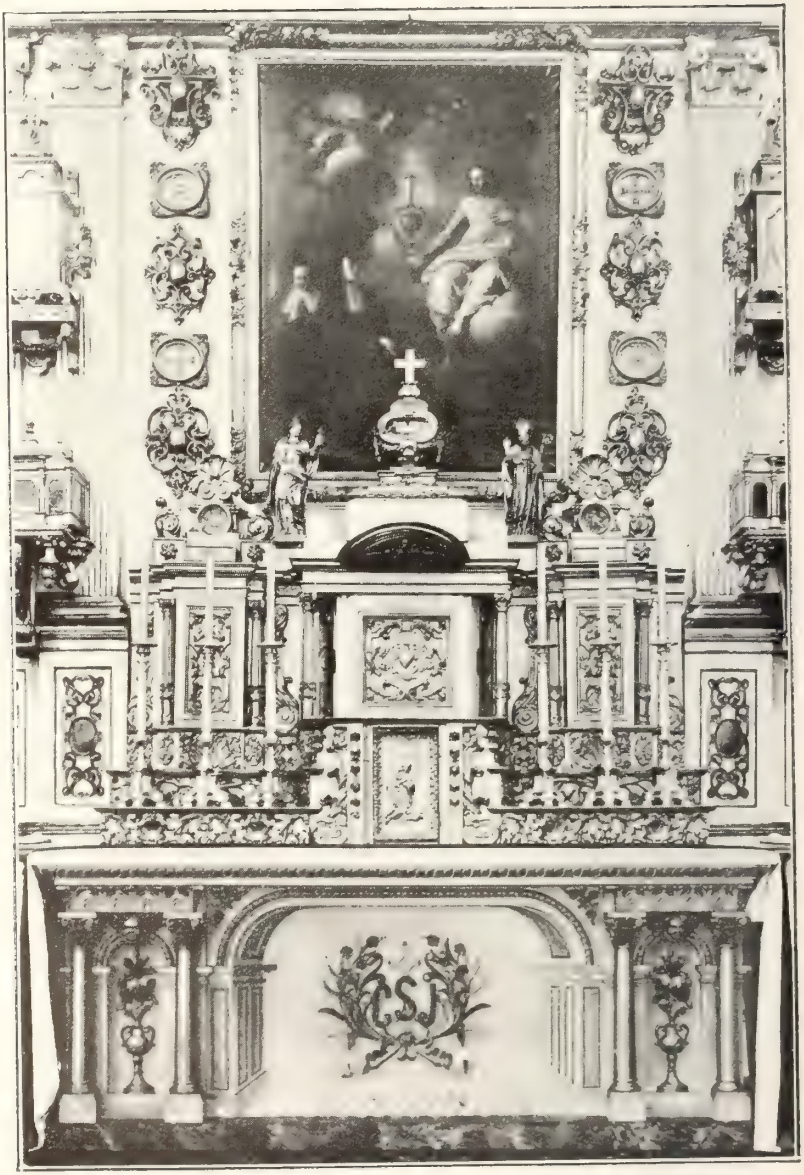
(1) *Les Ursulines de Québec*, tome second, p. 109.

CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: VUE GÉNÉRALE

CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: SANCTUAIRE

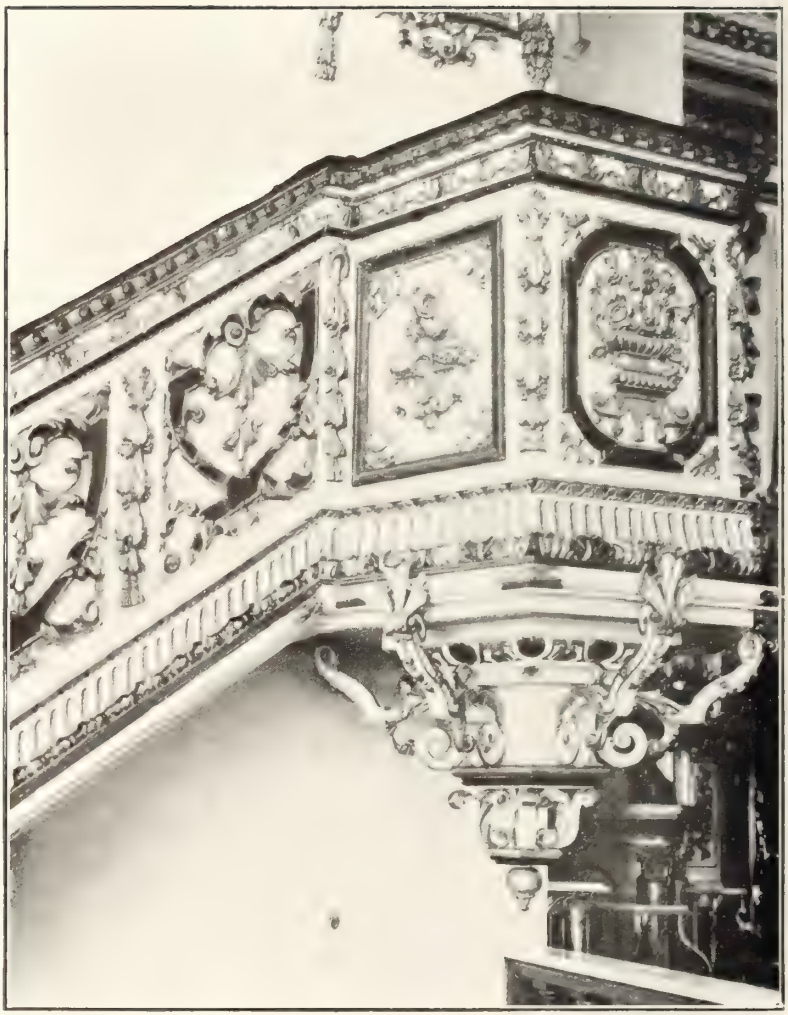


CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: MAÎTRE-AUTEL



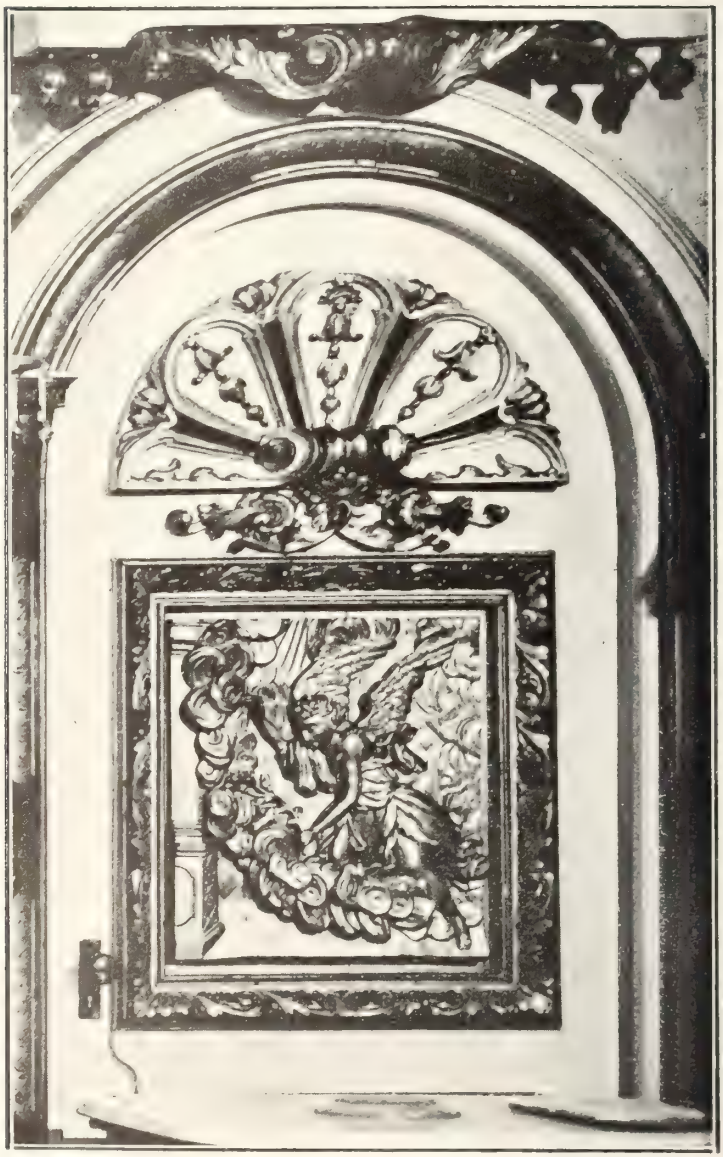
CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: AUTEL LATÉRAL

CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: CHAIRE



CHAPELLE DFS URSULINES À QUÉBEC: DÉTAILS DF LA CHAIRE

CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: DÉTAILS



CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: PORTE DU SANCTUAIRE, À LA DROITE. L'ANNONCIATION

CHAPELLE DES URSULINES À QUÉBEC: PORTE DU SANCTUAIRE, À LA GAUCHE. L'ANNONCIATION

L'ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS DE L'ILE D'ORLÉANS

Le *Plan général de l'état présent des missions du Canada, fait en l'année 1683*, dit:

"Saint-François est distant de Québec de 9 lieues et 3 de la Sainte-Famille, situé dans le bout de l'isle. Cette paroisse a une lieue et demie d'étendue d'un côté, et une lieue de l'autre. Il y a 30 familles et 165 âmes. Il y a une chapelle de bois de 30 pieds de long et 20 de large, sans presbytère; l'église est dédiée à saint François de Sales."

La deuxième église de Saint-François fut construite vers 1707. Elle était aussi en bois et faisait face au fleuve. Elle était sise là où est maintenant le cimetière, tout près de l'église actuelle. Au commencement de 1708, on y fit un vœu à l'occasion d'une épidémie.

La croix sur le clocher fut érigée en 1713; le banc des chantres fut construit en 1719. On acheta un tableau de saint François de Sales en 1721, et un reliquaire, en 1724.

L'archidiacre Chartier de Lotbinière, trouvant que cette église était "toute pourrie" et "menaçait ruine", en 1730, ordonna de ramasser la pierre pour la construction d'une nouvelle (la présente), et indiqua le lieu où elle devait s'élever.

De 1731 à 1732, on charroya la pierre pour la nouvelle église, et on paya Thomas Allard, de Québec, pour la préparation de la pierre de taille. Mais ce ne fut qu'en 1734, qu'on fit faire un plan, qu'on posa la première pierre, et qu'on fit construire la maçonnerie par le même entrepreneur-maçon, Allard. Ses dimensions étaient de 75 pieds sur 36. Gabriel Gosselin, de Saint-Laurent, en fit la charpente en 1735, et dressa le premier clocher en 1737. M. Miniac y dit la première messe dans l'automne de 1736. Mais elle n'était pas encore terminée en 1739, puisque l'archidiacre, voyant "un tas de bled dans le coin de l'église", en ordonna alors le parachèvement. Les troupes anglaises y tinrent hôpital ainsi qu'au presbytère en 1759 et, rapporte le curé Le Guerne, "ruinèrent l'un et l'autre." Sa restauration dura de 1760 à 1765.

On en fit, bientôt après, entreprendre la décoration intérieure. Celle-ci fut en partie renouvelée dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Il s'est d'ailleurs fait, depuis, bien d'autres changements, à l'intérieur et à l'extérieur, tels les suivants:

Les murs, construits par Thomas Allard et terminés par Gabriel Gosselin (1734-1735), furent crépis à l'intérieur en 1766, 1786, etc., et réparés en 1790 et en 1868. Le rond-point fut crépi en 1829, et l'intérieur de l'église le fut en 1871. On blanchit les murs à l'intérieur ou à l'extérieur, en 1768, 1821 et en 1852. On y appliqua aussi de la peinture, dans différentes parties, en 1815, 1885 et 1900. La voûte fut peinte peu de temps après 1867.

Les fenêtres et les châssis furent construits par Gabriel Gosselin en 1736, refaits après le siège, en 1763-64, puis réparés en 1791. En 1880, on les rallongea de 16 pouces par le bas et on refit les boiseries.

Le clocher actuel fut construit en 1863 par François Gosselin, de Saint-Laurent. Il est le troisième, le premier ayant été fait par Gabriel Gosselin, en 1737; et le second, en 1821, par Jean-Baptiste Caillouet, de Québec. La première cloche, confisquée pendant le siège, fut remplacée par une autre de 240 livres, en 1765, et enfin par un carillon de trois cloches en 1910. Le premier clocher, apparemment arrondi au sommet, n'avait qu'une lanterne; le second avait deux lanternes et une flèche; et celui qui surmonte maintenant la façade ressemble à celui de l'ancienne église de Saint-Laurent.

La façade ne fut boisée qu'en 1864. Elle était auparavant ornée de trois niches du genre de celles de l'église de la Sainte-Famille, lesquelles contenaient des statues, représentant le Sauveur, saint Jacques et saint François de Sales, qui provenaient de l'atelier des Levasseur. Ces statues, trop longtemps négligées, furent détruites en 1864; et les niches elles-mêmes disparurent sous le lambris qu'on y voit encore aujourd'hui. Rien de visible ne reste donc de la façade de l'église telle qu'elle se dressait avant 1800: le clocher et la surface du portail n'ayant guère plus de 60 ans. La grande porte, toutefois, est peut-être celle qui fut construite en 1802.

Les tabernacles du grand autel et des deux chapelles, celles de la Vierge et de sainte Anne, furent sculptés par les Levasseur, le grand autel, en 1743, et les autres le furent bientôt après. C'est de l'atelier des mêmes sculpteurs qu'on obtint le nouveau

grand autel qui fut sculpté de 1771 à 1773 et ne fut doré qu'en 1793. Cet autel fut placé au centre du sanctuaire. Il se reliait aux murs latéraux par une cloison, derrière laquelle se trouvait la petite sacristie (la première sacristie véritable fut construite de 1815 à 1820). Il était surmonté du tableau du patron, et plus haut, d'une statue de la Vierge. Deux autres statues, également des Levasseur, ornaient une niche dans la cloison de chaque côté. Les tabernacles des chapelles remontaient aux années 1794 et 1799, et étaient apparemment l'œuvre du menuisier Nadeau. Ces trois pièces d'architecture furent détruites en 1900 et remplacées par trois gros autels, achetés chez Villeneuve, qui déparent singulièrement la beauté classique de ce petit temple. L'ancien et très bel autel qu'on retrouve encore dans la chapelle des processions, à quelque distance de l'église, est peut-être le premier qu'en 1743 les Levasseur construisirent pour l'église.

Le sanctuaire fut d'abord lambrissé par Gabriel Gosselin en 1757-58, puis restauré par Gosselin et Louis Nadeau après le siège. Levasseur, de 1771 à 1775, en fit le rétable, dont formaient partie trois statues sculptées. Un nouveau rétable (le présent) fut construit en 1838, par André Paquet, sculpteur et architecte de Québec. La voûte, d'abord de bois uni, fut décorée par le même architecte, qui refit en même temps la corniche (1835-40).

La première chaire, construite par Gabriel Gosselin, en 1738, fut remplacée, en 1767, par celle de Jean Gosselin et de ses ouvriers. Et il y a lieu de croire que celle-ci n'a pas été changée depuis. Elle est une des plus remarquables au pays. Le confessionnal, que l'on a maladroitement placé au-dessous, fut bâti en 1844 par F.-X. Leprohon.

Il y eut dans l'église un premier banc d'œuvre en 1745, lequel fut réparé en 1760. Simon Nadeau en bâtit un deuxième vers 1791, et enfin, on s'en procura un troisième (peut-être une partie seulement, le prix n'en étant que 10 louis) à Québec, en 1845.

La plupart des anciennes peintures, des statues et des chandeliers sculptés, qui ornaient autrefois l'église, ont été détruits ou écartés. La seule peinture que l'on avait conservée dans le sanctuaire est celle qui est suspendue derrière le maître-autel. Elle fut peinte par François Baillairgé, en 1798, et représente le patron de la paroisse, saint François de Sales.

Il n'y eut pas de fonts baptismaux véritables avant 1854. C'est à cette date qu'on fit sculpter le rétable de la petite chapelle

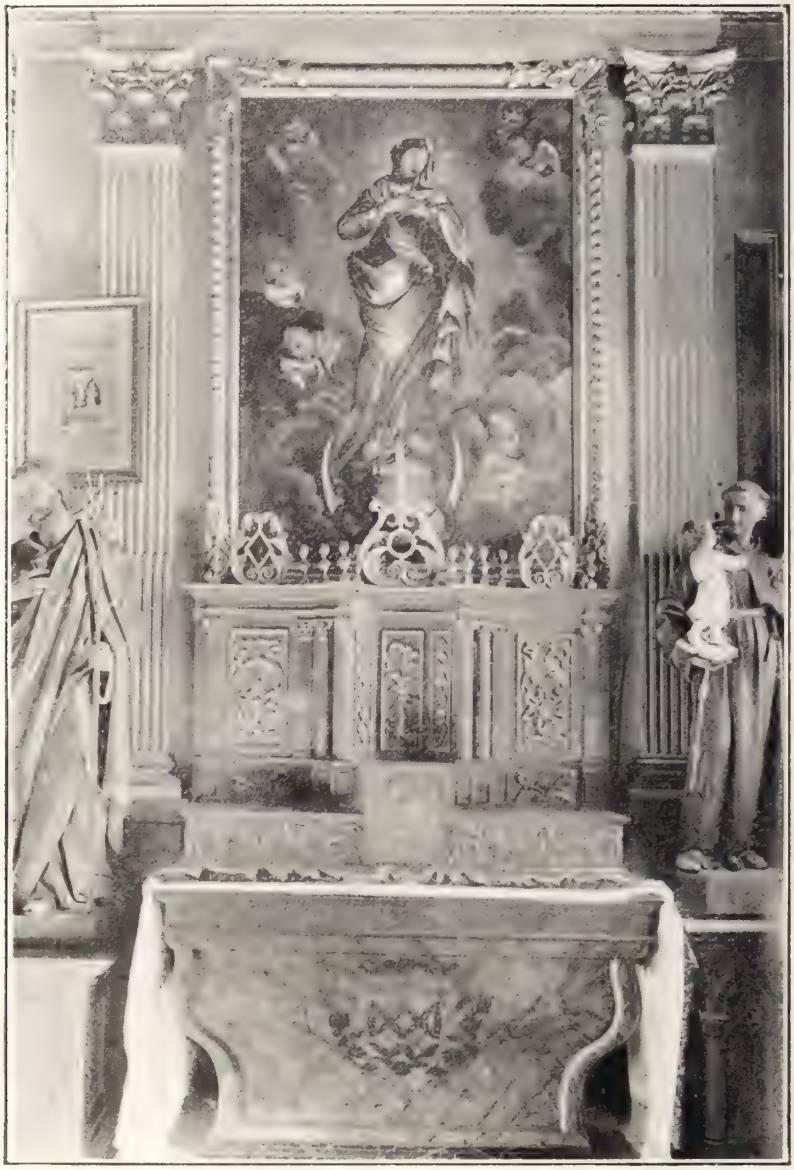
que l'on voit encore à l'arrière de l'église, par Olivier Samson, un sculpteur de Québec.

Il n'y eut pas, comme nous l'avons mentionné plus haut, de sacristie séparée de l'église avant 1815-1818. Cazeau en érigea alors une dont les dimensions étaient de 24 pieds par 25. On ne conserva qu'une partie des murs de celle-ci lorsque, de 1873 à 1880, on en construisit une plus grande, qui se rattache au sanctuaire par une porte dans le rond-point, et par un chemin couvert à la nef de l'église (1).

---

(1) Nous devons toutes les notes qui précèdent sur l'église de Saint-François à M. Marius Barbeau, de la section d'anthropologie, Musée national du Canada, à Ottawa.

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS DE L'ÎLE D'ORLÉANS: INTÉRIEUR



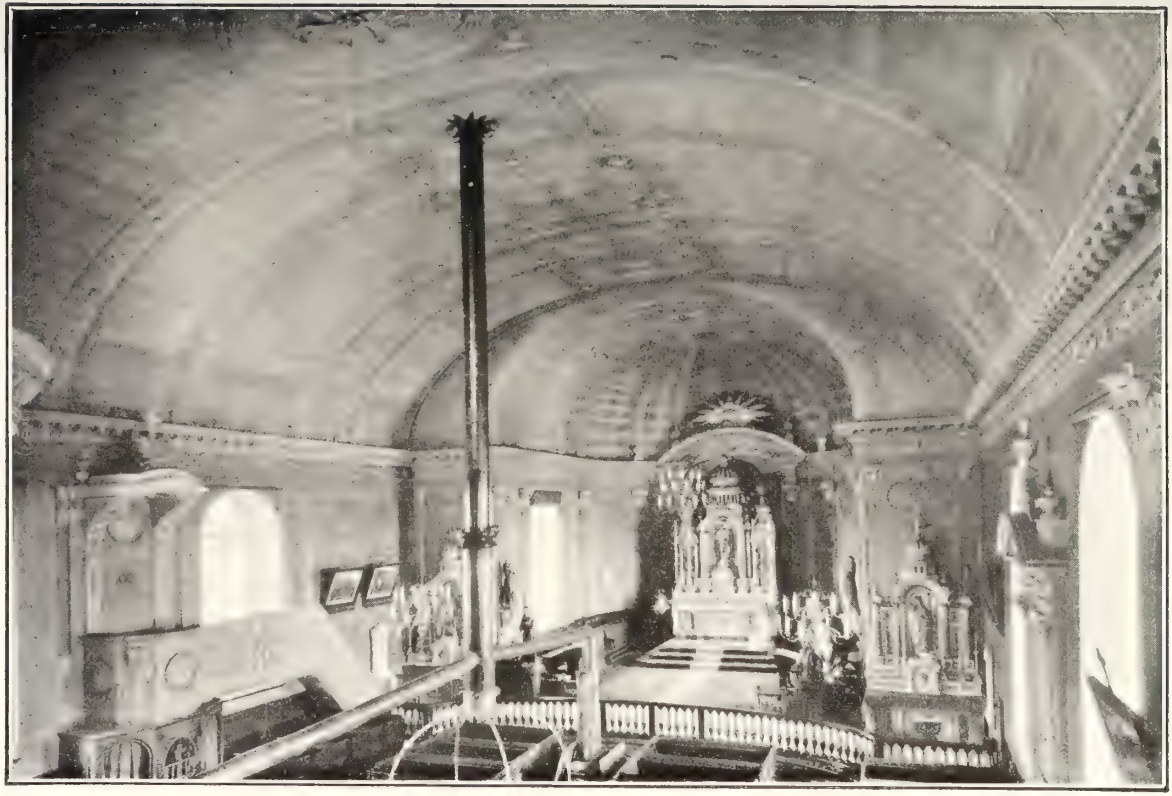
ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS DE L'ÎLE D'ORLÉANS: AUTEL DE LA VIERGE

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS DE L'ÎLE D'ORLÉANS: MUR INCLINÉ À L'INTÉRIEUR

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇCIS DE L'ÎLE D'ORLÉANS: CHAIRE

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇCIS DE L'ÎLE D'ORLÉANS: BOISERIES DU SANCTUAIRE

SAINT-FRANÇOIS DE L'ÎLE D'ORLÉANS: FONTS BAPTISMAUX



ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS DE L'ÎLE D'ORLÉANS: INTÉRIEUR, VUE DU JUBÉ

L'ÉGLISE DE LA SAINTE-FAMILLE DE L'ILE D'ORLÉANS

La paroisse de la Sainte-Famille est située du côté nord de l'île d'Orléans et vient après celle de Saint-Pierre. Elle a deux lieux d'étendue.

M. Marius Barbeau, de la section d'anthropologie, Musée National du Canada, à Ottawa, s'intéresse aussi à l'histoire de nos vieilles églises canadiennes. Il a bien voulu nous communiquer ses notes sur les églises successives de la Sainte-Famille. Elles ne s'accordent pas tout à fait avec les renseignements donnés par M. L.-P. Turcotte et M. l'abbé L.-E. Bois sur les églises de l'île d'Orléans, mais M. Barbeau a puisé ses données dans les archives de la fabrique de la Sainte-Famille et elles sont indiscutables.

"La construction de la première église de la Sainte-Famille, sur un terrain concédé par Mgr de Laval, était déjà commencée en 1669. Cette église était en pierre, et ses dimensions étaient de 80 pieds par 36 (mesure française). La paroisse de la Sainte-Famille, en 1683, comprenait 51 familles et 384 âmes; elle était une des plus considérables de la colonie, venant immédiatement après Québec et Charlesbourg, dont la population était respectivement de 1354 et 397 âmes.

"La sacristie, les balustrades et la chaire de cette église furent construites en 1682, et le clocher, en 1685. Un second clocher fut bâti en 1731.

"En dépit des réparations de 1702 et de 1734, il devint urgent de reconstruire ce temple, dont la maçonnerie et les fondations étaient défectueuses.

"Le marché pour la construction de l'église actuelle de la Sainte-Famille fut signé en 1742. Les travaux, commencés en 1743, étaient à peu près terminés en 1749. Elle est en pierre, en forme de croix, et fait face à l'ouest; elle a trois clochers, et ses dimensions sont de 96 pieds par 42.

"Depuis la date de son érection, cette église a subi d'importantes modifications, surtout en sa décoration à l'intérieur.

"La maçonnerie fut terminée en 1746. On en a depuis plu-

sieurs fois tiré les joints, à l'extérieur, ou recouvert la surface de mortier, de peinture ou de chaux; notamment, en 1768, 1780, 1795, 1818, 1866 et en 1910.

"La façade fut réparée en 1767, 1807, 1841, 1868 et 1910. Mais elle conserve son caractère ancien et compte parmi les plus remarquables au pays. Ses clochers latéraux furent ajoutés en 1807. Elle fut quelque peu remodelée en 1868, lors du remplacement par une fenêtre cintrée du grand cadran qui la surmontait, la transformation en œils-de-bœuf de deux petites fenêtres carrées à chaque côté de la niche supérieure, et la façon d'une corniche de bois au-dessus de la porte centrale. Au bois de cette corniche et aux cadres des fenêtres et des œils-de-bœufs on substitua, en 1910, de la pierre de taille piquée.

"Les cinq statues dans les niches de la façade (celles de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Joseph, de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus) furent sculptées par les frères Noël et François Levasseur, de Québec, en 1748 ou 1749. Elles ont été souvent réparées et peintes depuis, soit en 1767, 1818, 1833 et 1868.

"Un seul clocher surmontait l'église, avant 1807. Il était l'œuvre de Gabriel Gosselin, menuisier de Saint-Laurent. Les paroissiens s'opposèrent à son renouvellement projeté en 1809, deux ans après la construction des deux clochers moins grands, mais du même genre, au sud et au nord. Il fut totalement reconstruit en 1843, suivant le plan de l'architecte Thomas Baillairgé, de Québec, qui semble lui avoir conservé le style ancien des petits clochers. Ces derniers, réparés en 1845, le furent de nouveau, ainsi que le grand clocher, en 1868. Enfin, ils furent tous les trois presque complètement refaits en 1900.

"La boiserie et la sculpture à l'intérieur de l'église ont été entièrement reconstruites, de 1810 à 1834, à l'exception des autels et de quelques parties de l'ancienne chaire.

"Les autels (trois dans l'église, et un dans la sacristie) furent l'œuvre des sculpteurs suivants: le maître-autel, des frères Levasseur, en 1749 (le cadre de cet autel fut sculpté en 1795; la boiserie et les ornements de carton derrière la colonnade qui supporte le baldaquin ne furent que plus tard ajoutés); les autels des chapelles du Sacré-Cœur et de Sainte-Thècle, de Florent Baillairgé (frère de François), de Québec, de 1791 à 1798; l'autel de la sacristie, qui est probablement celui que sculpta le menuisier Gabriel Gosselin, en 1767, pour la chapelle du Sacré-Cœur.

" Le rétable du sanctuaire (y compris celui des chapelles) fut entrepris en 1821 par Thomas Baillairgé, et terminé en 1825.

" La voûte du chœur et de la nef était d'abord en bois uni qu'on avait peint ou blanchi. Celle qui existe aujourd'hui fut construite en 1812 dans le style Quevillon (Louis XV), par Louis-Basile David, que l'on dit être un élève de Quevillon, à Saint-Vincent-de-Paul; elle fut dorée par son apprenti Coulombe.

" La corniche de la nef date de 1833.

" L'ancienne chaire, faite par Gabriel Gosselin en 1749, fut remplacée par une neuve il y a moins de 75 ans. Il en reste cependant des parties intéressantes; la rosace et la boiserie dessous la chaire, les colonnes corinthiennes de chaque côté, le panneau qui relie la chaire à son baldaquin, et l'ange soufflant la trompette qui la surmonte.

" Le premier banc d'œuvre, également construit par Gabriel Gosselin, en 1768-1770, fut remplacé par un nouveau, vers 1860; et celui-ci fut détaché de sa boiserie murale, en 1910, et mis dans la chapelle du Sacré-Cœur. Les autres bancs furent terminés en 1749 et changés en 1861.

" Il n'y avait anciennement qu'un seul jubé, en bas de l'église. On y a depuis ajouté le jubé supérieur et, en 1910, les jubés dans les chapelles latérales.

" Les sept grands tableaux dans l'église méritent qu'on s'y arrête. Celui de la Sainte-Famille est ancien et doit venir de France. Les trois plus grands, dans la nef, furent peints par François Baillairgé et achetés en 1802. On en acquit deux autres en 1804-1805, dont l'un au moins semble être l'œuvre de Thomas Baillairgé. Le tableau du Sacré-Cœur, dans le jubé, est attribué à Wulf et remonte à 1766.

" Le mur intérieur de l'église (à l'exception de celui du chœur, de la chaire et du banc d'œuvre), ainsi que le tour des fenêtres, ne furent lambrissés qu'en 1910. Ils n'étaient jusqu'à cette date que crépis et blanchis de temps à autre.

" La première sacristie de l'église actuelle fut construite en 1750 et restaurée en 1812. On la relia à l'église vers 1813, par un chemin couvert. Une nouvelle sacristie, la présente, fut bâtie en 1852".

ÉGLISE DE LA SAINTE-FAMILLE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: CÔTÉ EST

ÉGLISE DE LA SAINTE-FAMILLE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: CÔTÉ OUEST

ÉGLISE DE LA SAINTE-FAMILLE DE L'ÎLE D'ORLÉANS: FAÇADE

LA CHAPELLE DE TADOUSSAC

La première chapelle ou église de Tadoussac fut la cabane d'écorce élevée par le Père Le Caron, Récollet, au commencement de l'été de 1617. Cette cabane servait à la fois de chapelle et d'habitation.

Plus tard, en 1640, lorsque les Jésuites remplacèrent les Récollets à Tadoussac, la messe fut célébrée aussi dans une cabane d'écorce.

Le Père De Quen écrit dans la *Relation* de 1641:

" Les Sauvages manifestèrent une joie générale à mon arrivée. Ils m'élevèrent une cabane séparée des leurs pour servir de chapelle et d'habitation."

En 1659, le gouverneur d'Argenson accordait aux Pères Jésuites un terrain à Tadoussac pour y élever une chapelle un peu plus décente. On conserve à la Bibliothèque Saint-Sulpice, à Montréal, l'original de la concession accordée aux Pères Jésuites. Elle est datée du fort Saint-Louis, le 10 mai 1659, et dit :

" A tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut, savoir faisons qu'il est permis au Révérend Père De Quen, supérieur des missions de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France, de choisir à Tadoussac et dans l'ance d'icelui un arpent de terre ou environ pour la commodité et emplacement d'une chapelle et d'un petit logement nécessaire tant pour retirer les missionnaires que pour l'instruction des Sauvages et pour leur administrer les sacrements, pourvu que ce soit en lieu non déjà occupé par les intéressés de la communauté, ce que nous lui accordons en vertu du pouvoir à nous donné par Messieurs de la Compagnie à charge de ratification."

C'est en 1661 qu'une église fut construite sur le terrain accordé deux ans plus tôt par M. d'Argenson. Cette petite église fut incendiée en 1664. Elle était en pierre puisque, cinquante-six ans plus tard, en 1720. le Père Laure, déplorant sa destruction, écrivait :

" Les fondations, la cave et le pignon qui subsistent encore attestent qu'il y eut ici une belle église en pierre."

Les Sauvages de Tadoussac devaient rester un bon nombre d'années sans avoir d'autre chapelle qu'une cabane d'écorce.

Enfin, en 1747, le Père Coquart réussissait à élever à Tadoussac une chapelle en bois pour ses chers Sauvages. C'est le vieux temple qu'on admire encore aujourd'hui.

Dans l'été de 1747, le Père Coquart écrivait à son provincial:

" Le 21 mars, Blanchard partit pour aller équarrir les pièces de la nouvelle église de Tadoussac, conformément à l'arrangement écrit que j'ai avec lui. Le 16 mai, j'ai béni le site de l'église, et j'ai enfoncé le 1er clou." (1).

" M. Hocquart, l'intendant de la Nouvelle-France, a donné les planches, madriers, bardeaux et clous, qui ont servi à la chapelle. En témoignage de reconnaissance, j'ai entrepris, pour moi et mes successeurs, de dire une messe pour lui en la fête de sainte Anne aussi longtemps que l'église subsistera."

" Le 21 mars, lisons-nous encore dans la *Relation* de 1748, j'allai à Québec où j'obtins de M. l'intendant une somme de 300 livres pour ma nouvelle église à Tadoussac."

Et plus loin :

" A l'automne de 1749, M. Bigot, l'intendant, me gratifia de la somme de 200 livres pour ma chapelle. En cette année, elle fut couverte et complétée."

Disons ici que la promesse du Père Coquart a été scrupuleusement tenue par lui-même et tous ses successeurs. " A chaque retour de la fête de sainte Anne, dit M. l'abbé Tremblay, dans sa *Monographie de Tadoussac*, la cloche de la vieille chapelle rappelle à la génération présente la généreuse gratitude du missionnaire, et lorsque le saint sacrifice commence la petite " maison de Dieu " se remplit de pieux fidèles et de curieux."

Nous empruntons à la *Monographie de Tadoussac* de M. l'abbé Tremblay la liste des *vieilles choses* conservées dans la chapelle de Tadoussac:

La pierre d'autel : Cette pierre sur laquelle on dit la messe, le 26 juillet de chaque année, fut apportée de France à Québec, par les premiers missoinnaires, voilà tout près de trois cents ans.

Chemin de croix : Ce chemin de croix fut aussi apporté

---

(1) Lors de la restauration de la chapelle de Tadoussac les ouvriers trouvèrent dans la pierre angulaire une plaque de plomb avec l'inscription suivante: " L'an 1747, le 16 mai, M. Cugnet, fermier des postes, Poré, commis, Michel Lavoye, construisant l'église, le P. Coquart, Jésuite, m'a placé. J. H. S."

de France par les premiers missionnaires. C'est le plus petit chemin de croix que l'on trouve attaché aux murs d'une église ou d'un oratoire dans toute l'Amérique.

Peintures à l'huile :—Un saint Charles Borromée très ancien; la Présentation au temple exécutée en 1754 par le peintre Bauvais; l'Ange Gardien portant la date de 1730, d'un auteur inconnu; la Vierge et l'Enfant, peintre inconnu; l'Assomption de la sainte Vierge; le Bambino; la tradition veut que cette peinture ait appartenu à l'église de Grand-Pré en Acadie.

Enfant Jésus : Cet Enfant Jésus, couché dans sa crèche, est en cire. Il fut donné aux Sauvages par Louis XIV et sa robe de satin fut faite, paraît-il, par Anne d'Autriche.

Bannière : Remonte à 1771.

Cloche : Apportée de France en 1647 par le Père Druillettes.

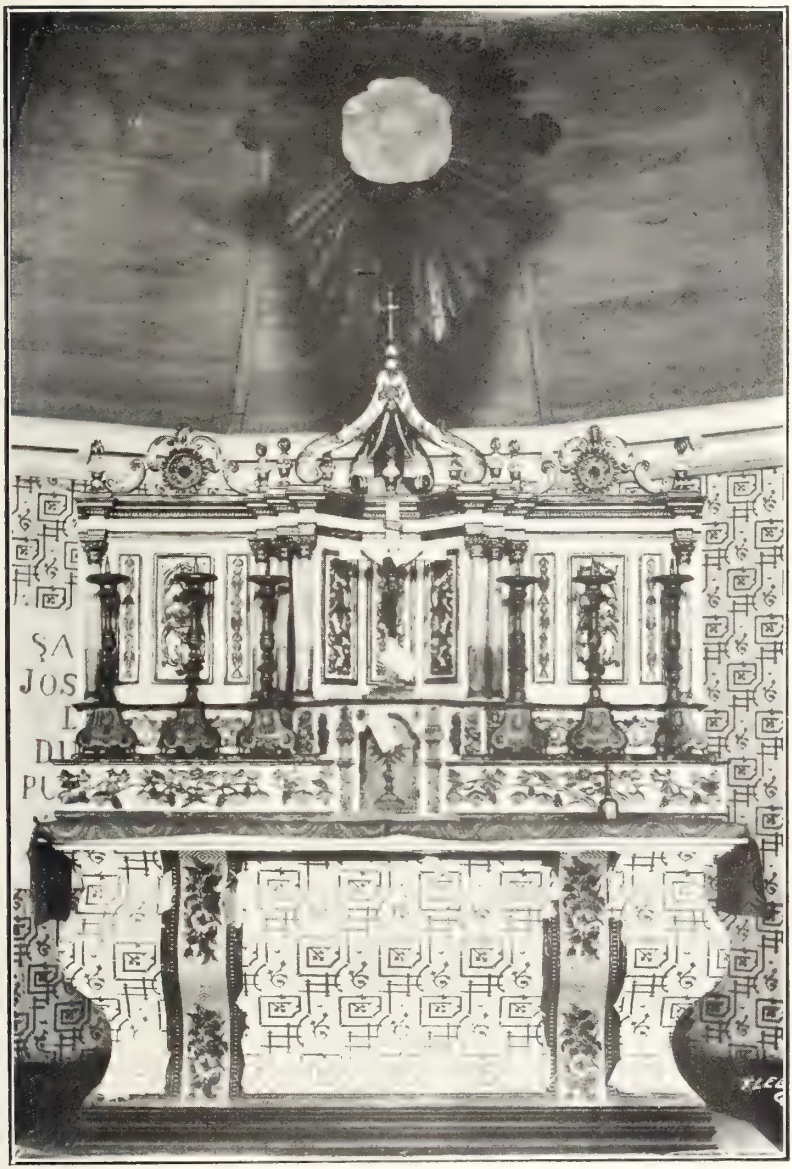
Tombeau du Père de La Brosse :—On conserve dans la chapelle de Tadoussac une partie de la tombe du Père de La Brosse et son crâne.

Chandeliers : -Plusieurs chandeliers sculptés au couteau.

Confessional :—Taillé par le Père de La Brosse.

CHAPELLE DE TADOUSSAC

CHAPELLE DE TADOUSSAC: INTÉRIEUR



CHAPELLE DE TADOUSSAC: MAÎTRE-AUTEL

CHAPELLE DE TADOUSSAC: ENFANT JÉSUS

CHAPELLE DE TADOUSSAC: CRUCIFIX EN BOIS

L'ÉGLISE DE L'ASSOMPTION

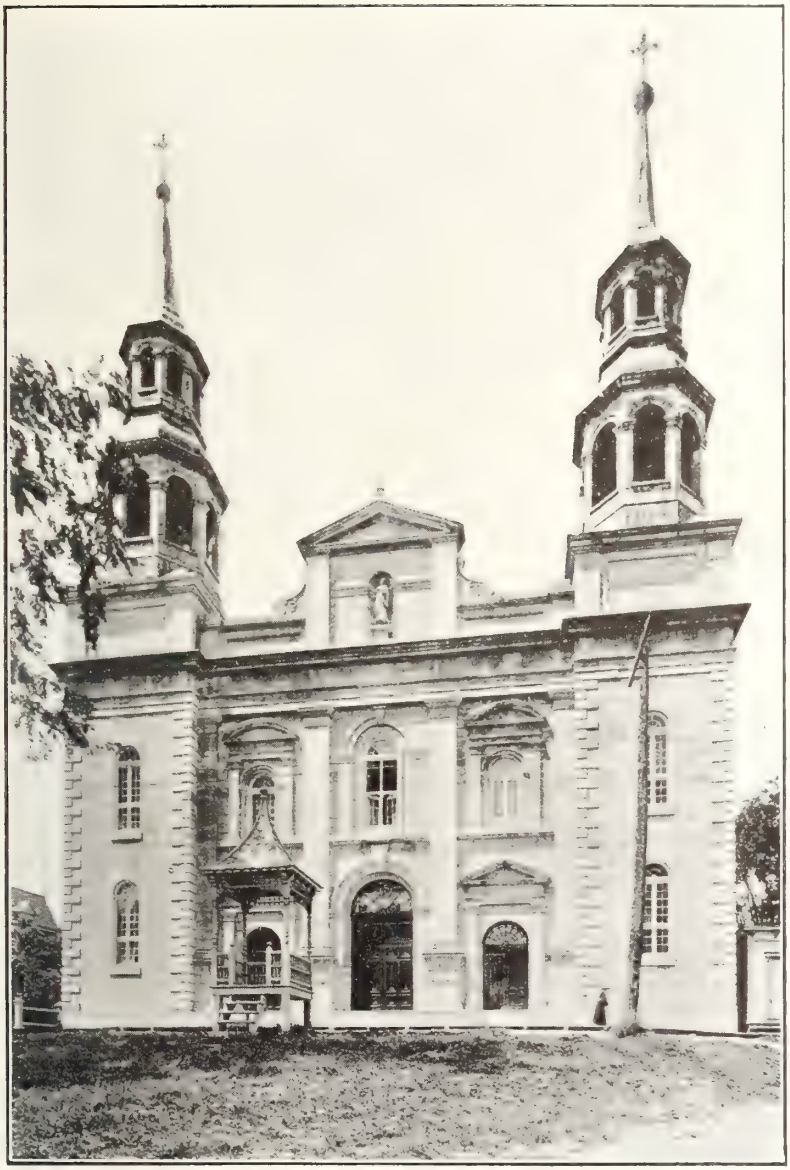
Cette paroisse s'appela d'abord Saint-Pierre-du-Portage. Elle doit probablement ce nom au fait que fondée en 1724, elle fut desservie par le curé de Repentigny, M. l'abbé Pierre Lesueur, P.S.S., et aussi parce qu'il y avait sur le site du village, un portage très connu des voyageurs.

A l'origine, L'Assomption n'était qu'une petite agglomération d'habitations qui devint par la suite une localité commerçante d'une certaine importance.

Dans les premiers temps on éleva une modeste chapelle en bois qui fut remplacée, en 1750, par une église en pierre.

Nous trouvons, raconte un auteur, dans les registres de la paroisse l'inscription que portait la première pierre de l'église. Elle mérite d'être citée en entier. "En l'an de grâce 1750, 23 juin, sous le pontificat de Benoit XIV, sous le règne de Louis XV, illustrissime et révérendissime Henri Du Breuil de Pontbriand, évêque de Québec, gouvernant l'Église canadienne, Ecclesiam canadensem regente, le marquis de La Jonquière étant gouverneur général de la Nouvelle France, François Bigot, intendant chargé de la police, Charles de Longueuil, gouverneur de Montréal, Jacques Degeay, curé de cette paroisse, cette première pierre de l'église dédiée à saint Pierre, Prince des apôtres, a été posée par M. Louis Normand, supérieur du séminaire de Montréal. Cette église servit jusqu'en 1820 époque à laquelle elle reçut des augmentations devenues nécessaires par l'accroissement de la population".

On y ajouta des chapelles latérales; puis, enfin, sous la direction de M. le curé Ferréol Dorval, on compléta cette même église, en élargissant la nef et en élevant le portail que l'on voit aujourd'hui. Ces travaux remontent à 1864. Tels sont les renseignements que l'on peut relever dans le volumineux ouvrage qui a pour titre: *Le diocèse de Montréal à la fin du XIXe siècle.*



ÉGLISE DE L'ASSOMPTION

ÉGLISE DE L'ASSOMPTION: CHAIRE

ÉGLISE DE L'ASSOMPTION: AUTEL DE LA VIERGE

L'ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET

L'ÉGLISE de la Visitation du Sault-au-Récollet est une des rares églises qui remontent à la domination française. Cependant, au cours de sa longue existence, son extérieur et son intérieur ont subi certaines modifications notables mais nécessaires.

L'extérieur: —Sa façade en pierre de taille à fronton classique, dominée par une croix commémorative du jubilé de 1875, ses deux tours aussi en pierre de taille surmontées chacune d'un clocher à double lanterne en bois tôlé, flanquées de deux alcôves, également en pierre de taille, constituent une allonge faite à l'église de 1850 à 1851 d'après les plans de l'architecte Ostelle et coûtant 41,434 livres environ. Le corps même de la bâtisse de l'église à toiture élancée et la sacristie en appentis, munie d'une cheminée à foyer, ont été construits de 1749 à 1751 en pierre des champs, sous la conduite de Charles Guilbault, entrepreneur maître-maçon, habitant, demeurant en la paroisse, par les artisans Joseph Valade, Asselin Valade, Boutin, Lécuyer, Langlois et autres au prix de 11,656 livres (ou francs) et 10 sols (ou sous).

La sacristie, à son tour, reçut une double allonge: la première en 1844 par la construction en pierre des champs de la sacristie à comble, et la seconde en 1852 par la construction en briques rouges de la sacristie destinée à confesser les sourds, qui devaient être nombreux, apparemment.

L'intérieur de l'église fut décoré en bois à deux reprises: une première fois, au moins partiellement, de 1764 à 1775, par un sculpteur nommé Hébert, pour la somme de 5,150 livres (ou francs) environ; une seconde fois, presque entièrement, de 1816 à 1827, par l'architecte et sculpteur David Fleury-David, " résidant en cette paroisse ", pour la somme de 46,000 livres. En apparence, le style de l'intérieur actuel est le style roman composite Louis XVI. La voûte, en hémicycle dans le chœur, en demi-ellipse dans le transept et dans la nef, est peinte en blanc et ornementée surtout d'arabesques végétales en bois doré et plaqué disposées en rosaces, en médaillons et en panneaux. L'abside ronde du maître-autel est décorée comme la voûte du

chœur. Les absides à fond plat des autels latéraux sont décorées chacune d'une corne d'abondance laissant s'échapper des grappes de raisin et d'un rinceau d'arabesques avec têtes humaines qui ceinture aussi la voûte du chœur et l'abside du maître-autel. Cette voûte ou plutôt ces deux voûtes et ces trois absides s'appuient sur un entablement, peint en blanc, dont la frise est ornée de rinceaux dorés et dont la corniche est sculptée et dorée. Cet entablement qui s'étend autour de l'église jusqu'au jubé repose sur de blanches colonnes, à chapiteaux d'ordre composite doré, de forme cylindrique près du maître-autel, et de forme polygonale partout ailleurs. Entre ces colonnes aplaties se dessinent des arcs plein-cintre dorés, tantôt sur la muraille en bois de couleur blanche, tantôt autour des fenêtres aux vitraux polychromes. Le couronnement placé sur l'entablement au-dessus du maître-autel est un hors-d'œuvre datant de la fin du XIXe siècle.

De la première décoration il ne reste plus que les deux couronnements de la stalle du curé et du banc des chantres dans le sanctuaire, les deux portes originales en bois sculpté et polychrome de chaque côté du maître-autel, et les cinq grands tableaux au-dessus des autels et des deux portes de la sacristie. La porte du côté de l'Évangile représente en haut Samson tuant le lion et en bas un prêtre récitant son bréviaire près de son église; la porte du côté de l'Épître représente en haut Samson portant les portes de Gaza et en bas un prêtre allant voir un malade dans son village. Le tableau de la Visitation, copie d'un des deux peintres Mignard, Nicolas ou Pierre, a été acheté à Paris et payé par M. Guillaume Chambon, P.S.S., deuxième curé du Sault-au-Récollet, de 1736 à 1756, ainsi que les toiles de sainte Catherine et de sainte Agnès, la première placée dû côté de l'Évangile et la seconde, du côté de l'Épître. Le tableau de saint Anne qui se trouve du côté de la chaire, et le tableau de saint Michel, copie du modèle de Guido Reni, qui se trouve au côté opposé, sont des dons des paroissiens d'avant 1760.

Entre la première et la seconde décoration, ont été construits, en 1763, le tabernacle du grand autel, très probablement par le sculpteur dénommé Hébert; en 1802, les tabernacles des autels Sainte-Anne et Saint-Michel par Louis Quevillon, fondateur de la maîtrise d'art des Ecorres.

C'est ce dernier qui en 1806 façonna et sculpta à la romaine, blanc et or, les trois autels au prix de 2,330 livres.

Les rétables de ces trois autels aux colonnettes de style composite comme celui de l'église furent sculptés vers 1820 par David Fleury-David.

La chaire actuelle en bois sculpté, blanc et or, avec son abat-voix dominé par un ange porte-lumière, est l'œuvre du sculpteur Vincent Chartrand, de Saint-Vincent-de-Paul, île Jésus, qui la fit en 1836 pour la somme de 2000 francs environ.

A l'exception des trois lustres du sanctuaire, souvenirs de la retraite paroissiale de 1846, la statuaire comprenant des anges et des saints et les vitraux peints sont de dates relativement récentes.

L'on voit, à la sacristie, l'ancienne statue du maître-autel datant de 1818 et coûtant 15 piastres d'Espagne, la Vierge et l'Enfant, style Louis XV, sculpture sur bois, ainsi qu'un magnifique chandelier pascal en bois sculpté blanc et or, payé 446 livres en 1798, œuvre attribuée à Hébert, sculpteur.

Cette vieille église canadienne offre donc tant d'intérêt au point de vue artistique et historique qu'elle mérite d'être conservée précieusement comme l'une de nos plus chères reliques religieuses et nationales (1).

---

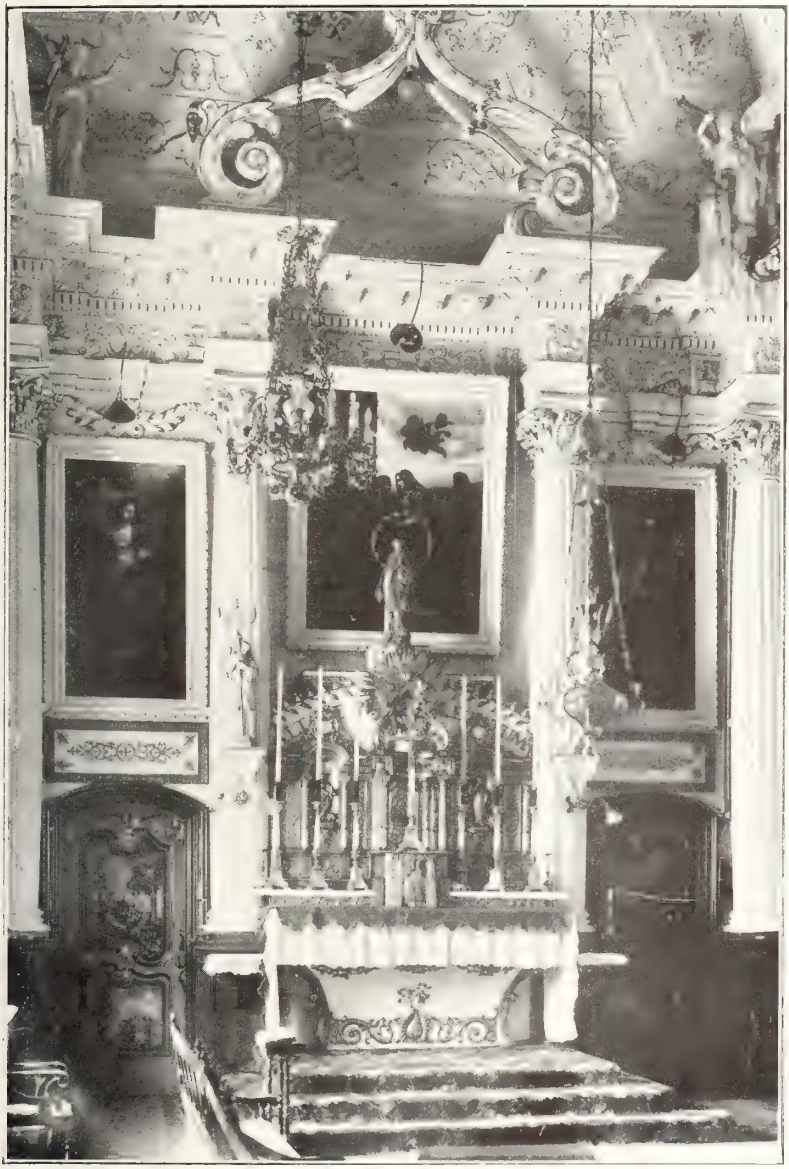
(1) Nous devons les notes qui précèdent à M. l'abbé Laurent Charron, vicaire au Sault-au-Récollet.

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET: INTÉRIEUR

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET: SANCTUAIRE

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET: MAÎTRE-AUTEL. LE RÉTABLE DATE DE 1775, LES STATUES EN BOIS DE SAINT JEAN ET DE SAINT ÉTIENNE DE LA MÊME ANNÉE, ET LE TOMBEAU D'AUTEL DE 1751



ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET: AUTRE VUE DU MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET: PORTE DE LA SACRISTIE, À LA DROITE. BOIS SCULPTÉ, PEINT ET DORÉ

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET: PORTE DE LA SACRISTIE, À LA GAUCHE. BOIS SCULPTÉ, PEINT ET DORÉ

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET : CHAIRE

ÉGLISE DU SAULT-AU-RÉCOLLET: STATUE EN BOIS SCULPTÉ ET DORÉ QUI SURMONTAIT AUTREFOIS LE MAÎTRE-AUTEL

LA CHAPELLE DES CUTHBERT, A BERTHIER-EN-HAUT

En 1765, le colonel, plus tard l'honorable James Cuthbert, achetait la seigneurie de Berthier-en-haut de Pierre-Noël Courthiau, qui était allé s'établir à Bayonne, en France.

Le seigneur Cuthbert était originaire de Castle Hill, près d'Aberdeen, en Écosse. Sa famille était très ancienne. Il faisait remonter son origine bien au delà de la conquête normande, jusqu'à l'introduction du christianisme dans ce pays.

Cuthbert avait fait venir d'Écosse un ministre qui lui servait de chapelain en même temps que de précepteur à ses enfants et, un jour, il fit construire une chapelle sur son domaine.

En quelle année et à quelle occasion cette chapelle fut-elle érigée ? La réponse à ces questions se trouve dans l'ouvrage que l'abbé S.-A. Moreau a consacré à la paroisse de Berthier. Nous la reproduisons en la modifiant légèrement.

" Cette chapelle est le premier temple protestant construit en Canada. Une inscription gravée sur le mur du côté du sud le dit, et M. Wm McLennan l'a prouvé dans une conférence lue à la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal, et reproduite dans le journal de cette société, au mois d'avril 1877. Nous allons citer de cette conférence des extraits traduits de l'anglais.

"A environ un quart de mille du manoir de Berthier-en-haut, s'élève, sans aucune autre prétention que celle de l'habileté ordinaire d'un maçon de campagne, une petite chapelle de pierre, dépourvue de toute aspiration à la beauté, soit en elle-même, soit dans son site, et que le visiteur vulgaire salue à peine d'un regard d'indifférence.....

" Son petit clocher couvert en fer-blanc surmonte encore son beffroi désert. Les fenêtres sont en partie closes par une maçonnerie, et une porte latérale d'un bois grossier forme aujourd'hui sa seule entrée.

" Une plaque de marbre placée en haut du mur occidental donne par une inscription grossièrement taillée, la plus grande partie de son histoire".

Cette plaque n'est plus sur le côté ouest du temple. On la trouve maintenant à l'extérieur et au sommet du mur faisant face à l'est.

On en a donné le texte plus ou moins tronqué à plusieurs reprises, mais nous l'avons relevé de nouveau cet été (1925) et le voici, ligne par ligne:

"THIS CHAPEL WAS ERECTED FOR DIVINE WORSHIP BY THE HONBLE JAMES CUTHBERT, ESQR., LORD OF THE MANOR OF BERTHIER, LANORAI, DAUTRY, NEW-YORK, MASKINONGÉ, ETC AND THE FIRST BUILT SINCE THE CONQUEST OF NEW
FRANCE. 1760
AND IN MEMORY
OF CATHERINE CUTHBERT HIS SPOUSE, WHO DIED MARCH THE 7TH, 1785, AGE 40 YEARS. MOTHER OF 3 SONS AND
7 DAUGHTERS: 19 YEARS MARRIED.
CAROLINE ONE OF HER DAUGHTER IS INTERED IN THE WEST END OF THIS CHAPEL NEAR HER MOTHER. SHE WAS A GOOD WIFE A TENDER MOTHER, HER DEATH WAS MUCH LAMENTED BY HER FAMILY AND ACQUAINTANCE.
ANNO DOMINI 1786."

La chapelle des Cuthbert est dans un état déplorable. Tous les ouvrages en bois de l'intérieur sont disparus.

Deux anciennes gravures nous font voir d'abord une chaire qui était appuyée sur le mur nord du temple et une plaque fixée sur le mur est. De la chaire il existe encore la trace sur le mur, quant à l'abat-voix il gît dans un coin. De la plaque on voit aussi la trace, mais il paraît qu'on l'a transportée dans une autre chapelle récemment élevée par les familles protestantes de la localité.

Le texte de cette plaque se lisait comme suit:

" JAMES CUTHBERT ESQ. ONLY SON OF THE HON. ROSS CUTHBERT, SEIGNEUR OF LANORAIE AND DAUTRIE, DIED 30th MARCH 1842
AGED 42 YEARS
BLESSED ARE THE MERCIFUL
FOR THEY SHALL OBTAIN MERCY
BLESSED ARE THE PURE IN HEART
FOR THEY SHALL SEE GOD."

Bref, de la chapelle Cuthbert restent les quatre murs, ainsi que le toit qui paraît être en assez bon état, et il serait possible de la restaurer sans trop de frais.

CHAPELLE DE LA FAMILLE CUTHBERT À BERTHIER-EN-HAUT: CÔTÉ SUD-EST

CHAPELLE DE LA FAMILLE CUTHBERT À BERTHIER-EN-HAUT: INTÉRIEUR, CÔTÉ SUD-EST

L'ÉGLISE DE L'ISLET

La paroisse actuelle de L'Islet est renfermée dans les limites de deux seigneuries. La première, de une lieue de front sur deux lieues de profondeur, touchant par son extrémité nord-est à la seigneurie de Port-Joli, fut concédée le 17 mai 1677 à Geneviève Couillard, veuve du sieur du Tertre. Dans certains actes de notaires, cette seigneurie est appelée L'Islet Saint-Jean; d'autres la nomment tout simplement Saint-Jean. L'autre seigneurie, bornée à son extrémité nord-ouest par la seigneurie de Vincelotte (Cap-Saint-Ignace), fut accordée par l'intendant Duchesneau, le 1er juillet 1677, à Jean-François Bélanger. Elle contenait environ une lieue et demie de front sur deux lieues de profondeur. On désigna la seigneurie de Bélanger sous le nom de Bonsecours.

La situation avantageuse et la fertilité du sol de ces deux seigneuries y attirèrent aussitôt des colons. En 1701, on trouve déjà sur les domaines de la veuve du Tertre et du sieur Bélanger une vingtaine de familles. On y voit des Bélanger, des Rouleau, des Cloutier, des Larouche, des Marchand, des Langelier, des Lavergne, des Fortin, des Lessard, des Caron, des Leclerc, etc., etc.

La première église de L'Islet fut construite en 1700, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle des morts, à l'entrée du cimetière. Ses dimensions étaient bien modestes: vingt-cinq pieds par vingt. Elle ne contenait que onze bancs. C'est M. Louis Mathieu, premier curé du Cap-Saint-Ignace et desservant de Bonsecours, qui fit bâtir cette église.

En 1721-1722, à l'endroit même qu'occupe l'église actuelle, la deuxième église de L'Islet fut construite. Elle mesurait soixante douze pieds de longueur par vingt-cinq pieds de largeur. On y mit quarante et un bancs.

C'est en 1768 que la deuxième église de L'Islet fut démolie pour faire place au temple actuel.

Cette église fut construite par le curé Hingan. Elle mesurait à l'origine cent vingt pieds de longueur par cinquante-six de largeur.

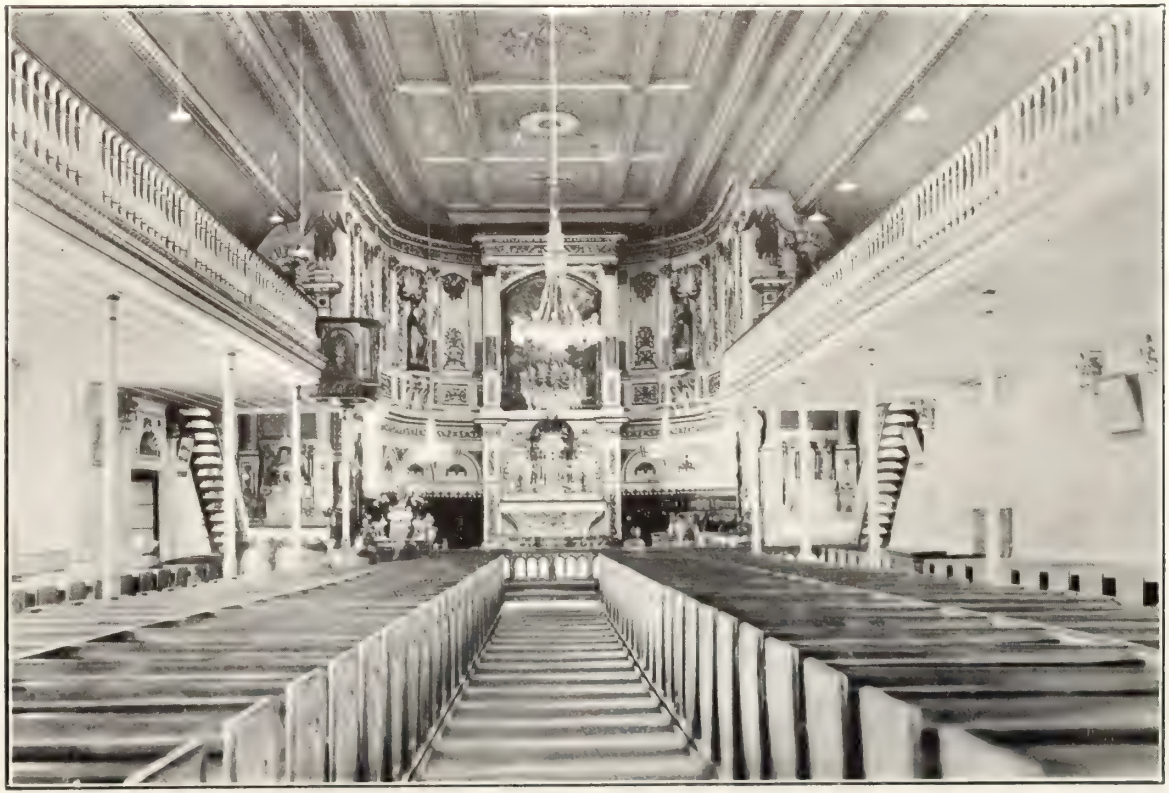
En 1836, M. le curé Bourget agrandit cette église de quarante pieds. Il éleva deux tours faisant saillie sur la façade et sur les côtés, chacune se terminant par des clochers assez jolis. C'est aussi à cette époque que fut construit le petit clocher qui est encore sur le rond-point.

La façade un peu mesquine de 1830 fut considérablement agrandie et embellie en 1884 et les clochers des tours furent entièrement refaits.

En 1898, on a construit des galeries latérales et on a fait toilette nouvelle à l'intérieur et à l'extérieur de l'église.

En résumé, l'église de L'Islet a subi plusieurs transformations mais les paroissiens ont le droit de proclamer qu'ils ont conservé le temple élevé en 1768. Peu de vieilles paroisses de la province de Québec, malheureusement, peuvent se rendre le même témoignage.

ÉGLISE DE L'ISLET



ÉGLISE DE L'ISLET: INTÉRIEUR

ÉGLISE DE L'ISLET: MAÎTRE-AUTEL

L'ÉGLISE DU CAP-SANTÉ

C'EST en 1752 que M. l'abbé Joseph Fillion fut nommé curé de la paroisse du Cap-Santé. Il s'occupa immédiatement de remplacer l'église trop petite pour la population et trop mal construite pour être réparée.

La construction de la nouvelle église fut commencée en 1755, Nous trouvons dans l'*Histoire du Cap-Santé* de l'abbé Gatien, le marché conclu entre M. Fillion et le nommé Renaud, maçon, pour la construction du nouveau temple.

"Par ce marché Renaud s'oblige à bâtir solidement l'église et répond de la solidité, moyennant la somme de douze livres, la livre de vingt sols, la toise courante, c'est-à-dire mise dans son épaisseur, devant toiser le vide comme le plein, compris dans cette somme de douze livres, les crépis et les enduits. Le dit Renaud s'oblige de parachever ce bâtiment le plus tôt qu'il sera possible, suivant que les circonstances le requerront.

"M. Fillion, de son côté, s'oblige à lui fournir sur les lieux tous les matériaux nécessaires, les manœuvres dont il aura besoin pour ne point perdre de temps; s'oblige à faire tous ses efforts pour que la bâtisse ne traîne pas en longueur, ce qui nuirait à la solidité des murs; enfin M. Fillion promet de faire achever la dite bâtisse dans l'année 1758, à moins d'en être empêché par quelques causes majeures; de payer l'ouvrier au fur et à mesure que l'ouvrage avancera, et de faire le parfait paiement de tout l'ouvrage, l'année qui suivra son achèvement.

Puis, l'auteur explique comment cette église qu'on s'engageait à terminer en 1758 ne fut parachevée que cinq ans plus tard, en 1763:

"M. Fillion espérait achever son église dans l'espace de trois ou quatre ans; et cependant ce n'est qu'en 1763 que ce qui concernait le reste de la maçonnerie fut achevé, c'est-à-dire, huit ans après qu'on eût commencé à jeter les fondements de l'église.

"C'est ce que l'on connaît principalement par un nouvel écrit du nommé Renaud, maçon, entrepreneur de l'église, et signé de sa main, en date du 17 mai 1763, dans lequel, vu les circonstances qui ont retardé la bâtisse de l'église il consent que M.

Fillion fasse continuer son église par qui bon lui semblera, à condition que lorsque l'ouvrage sera terminé, le toisage de la partie faite par lui étant fait, cette partie lui sera payée selon son marché, déduction faite du prix des crépis et enduits.

" Ces circonstances qui retardèrent ainsi la bâtisse de l'église furent d'abord et principalement, sans doute, le peu de moyens que M. Fillion trouvait dans la paroisse, malgré la bonne volonté des habitants qui, à l'exception de trois ou quatre, montraient le plus grand zèle à le seconder dans ses desseins. Ces trois ou quatre même, qui, d'abord, avaient paru opposés à la bonne volonté des autres, eurent bientôt honte de leur conduite, et on les vit avec plaisir se réunir aux autres dans les travaux communs et dans les corvées pour l'avancement de l'ouvrage; mais il fallait surtout de l'argent, et la fabrique était pauvre, et les particuliers n'étaient par riches. Ce fut là, la première cause du retardement de l'ouvrage, mais ce ne fut pas la seule. La guerre qui suivit, les commandements qui se firent pour appeler aux armes et à la défense du pays les habitants des campagnes, le siège et la prise de Québec en 1759, l'invasion du pays par l'ennemi, les craintes, les incertitudes sur l'état futur des choses jusqu'à la paix, et la cession du pays en 1763; toutes ces choses furent, comme on le conçoit sans peine, des raisons plus que suffisantes pour retarder l'achèvement de la bâtisse.

" Cependant, malgré tous ces obstacles, l'ouvrage de la bâtisse ne fut interrompu que pendant l'année du siège et la suivante. Dès l'année 1762, M. Fillion fit reprendre le travail. L'année du siège, déjà, les longs pans, le rond-point et la sacristie étaient faits; quant aux murs, il ne restait à faire que le portail et les tours qui, au moment où il fallut interrompre l'ouvrage, étaient à la hauteur de la grande porte. Dans le moment où l'on interrompit la bâtisse, le comble était posé sur les murs, mais non couvert; le rond-point seul était couvert en planches et en bardeaux, et supportait déjà le clocher que l'on avait résolu d'y mettre.

" L'ouvrage de maçonnerie qui restait à faire fut repris en 1762, comme nous venons de le dire. On fit alors les enduits et les crépis de la partie finie des murs de l'église et de la sacrisite. En 1763, les tours et le portail furent achevés. Ce fut un nommé Décarreau, maître-maçon, de la Pointe-aux-Trembles, qui acheva ces ouvrages."

Cependant, l'intérieur de l'église du Cap-Santé ne fut pas terminé tout de suite. En 1773, on travaillait à la voûte mais le reste n'était pas fait et on devait attendre plusieurs années encore, faute de moyens pour le compléter.

" Aussitôt, dit encore M. Gatien, que la nouvelle église fut dans un état où l'on pouvait y faire le service divin, elle fut bénite. On démolit ensuite l'ancienne ou vieille église, dont les décombres servirent à exhausser le terrain au-devant de la nouvelle.

" Enfin les plus grandes dépenses pour la nouvelle église paraissent avoir été terminées en 1779, temps où l'on plaça la chaire peinturée et dorée; elle coûta 350 livres. Le premier jubé qu'il y ait eu dans l'église, et dont la construction coûta 1,023 livres, fut fait en 1783.

C'est M. le curé Dubord qui s'occupa de terminer l'intérieur de l'église du Cap-Santé.

" Cependant, dès l'année 1803 et les suivantes jusqu'à 1807, M. Dubord fit travailler à l'ornementation intérieure de l'église. Dans le cours de ces années, on fit les rétables du maitre-autel et des deux chapelles. On fit en neuf la voûte entière en soliveau, elle fut peinturée en même temps; on fit le tabernacle du maitre-autel, les petits autels furent marbrés, les petits tabernacles des chapelles furent mis dans l'état où on les voit actuellement, le grand autel carré qu'avait fait faire M. Fillion fut remplacé par un autel dit à la romane. On divisa aussi alors la partie de l'église au-delà des balustres, en chœur et en sanctuaire... L'intérieur de l'église, quant aux ornements, fut disposé alors tel qu'il est encore en 1830, à l'exception des tableaux du grand autel et des chapelles. Au reste, tous ces ouvrages, très médiocres en eux-mêmes, furent payés très chers. En 1809, on renouvela les châssis de l'église, et ils furent faits alors de la manière commode que l'on peut remarquer dans leur construction. Quant aux œils-de-bœuf, ils ne furent renouvelés que plusieurs années après. Les premiers étaient trop chargés de bois et les divisions des vitres trop multipliées.

" Ce fut aussi dans le cours de ces années qu'on ôta les trois clochers qui étaient sur l'église. Celui qui était sur le rond-point fut ôté pour toujours comme fatiguant le comble de l'église. Quant aux clochers des tours, on leur substitua ceux que l'on voit actuellement, comme d'un meilleur goût, à ce que l'on prétendait, et aussi comme fatiguant moins les murs".

ÉGLISE DU CAP-SANTÉ

ÉGLISE DU CAP-SANTÉ: INTÉRIEUR

ÉGLISE DU CAP-SANTÉ: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DU CAP-SANTÉ: CHAIRE

L'ÉGLISE DE SAINT-JOACHIM-DE-CHATEAUGUAY

SAINT-JOACHIM est la plus ancienne paroisse de la seigneurie de Châteauguay. Elle est à six milles de Caughnawaga d'où elle était d'abord desservie.

En 1735, le sieur Hilaire Girardi (1) fit don à la fabrique d'un terrain sur lequel une église devait être érigée et il est probable que les travaux de l'édifice commencèrent incessamment, car, c'est à partir de 1735 que la paroisse Saint-Joachim possède ses registres de l'état civil, lesquels sont signés depuis 1736 jusqu'à 1740 par le missionnaire Luc-François Nau.

Le premier curé fut Jean-Baptiste Bruquier-Bélair et sa nomination remonte à 1789.

Sur la façade de l'église qui existe de nos jours à Saint-Joachim-de-Châteauguay sont inscrites plusieurs dates, que M. le curé J.-N. Bourbonnais explique comme suit:

1683, rappelle une chapelle qui a été construite au bassin, un peu en deçà de la station actuelle du chemin de fer.

1735, est en mémoire de la fondation de la paroisse parce que les registres commencent en cette année.

1775, est la date de la construction de l'église actuelle. Elle ne fut terminée qu'en 1779.

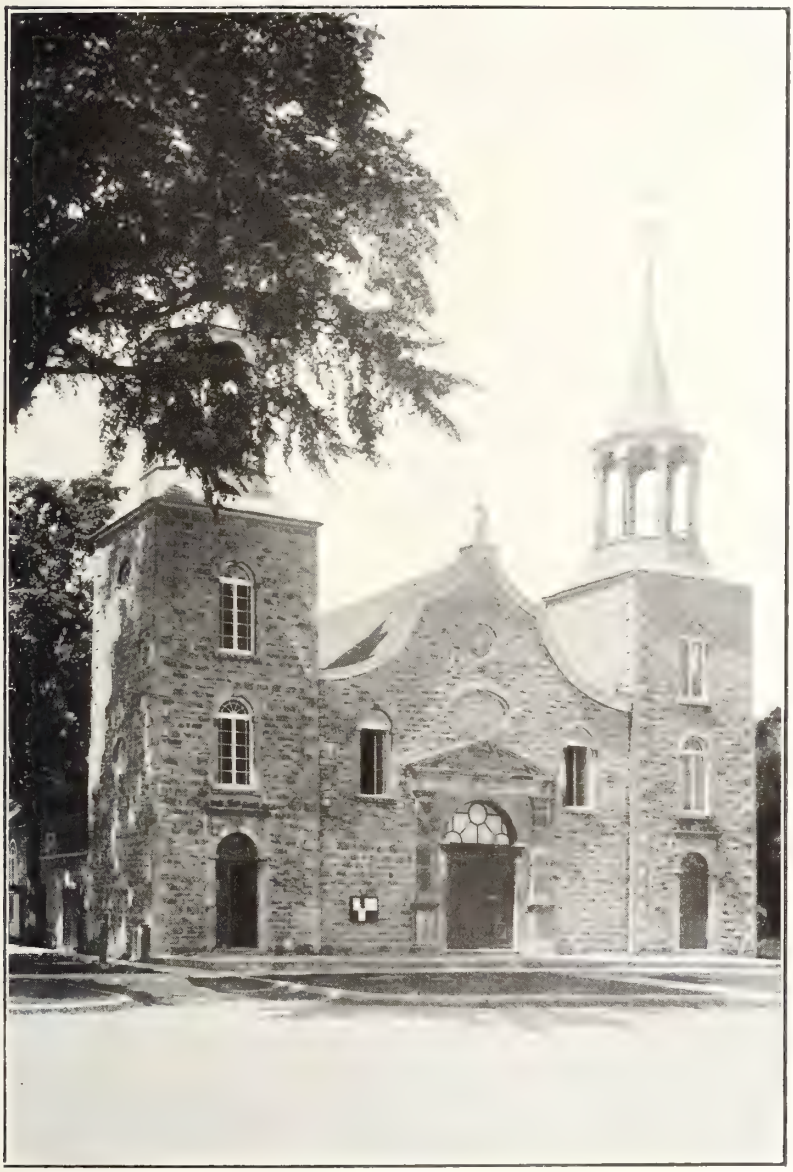
1840. On allonge l'édifice.

1894. Réparations faites à l'intérieur.

1914. Autres réparations à l'intérieur.

---

(1) Etude G. Barette, 6 février 1735.



ÉGLISE DE CHATEAUGUAY: FAÇADE

ÉGLISE DE CHATEAUGUAY: PORTE PRINCIPALE

L'ÉGLISE DE SAINT-JOACHIM DE MONTMORENCY

La première église de Saint-Joachim, commencée dans l'été de 1685, fut bénite le 7 juillet 1686. Elle fut brûlée par les Anglais et complètement détruite dans l'été de 1759.

D'après les notes manuscrites de Mgr Amédée Gosselin, la construction de l'église actuelle fut commencée après 1770. Ce nouveau temple fut bénit le 8 juillet 1779. Voici l'acte de la bénédiction:

" Le 8 juillet 1779, par M. Gravé, prêtre supérieur du Séminaire de Québec, a été bénite l'église de cette paroisse sous le nom de Saint-Joachim. La bénédiction en a été faite solennellement en présence de l'Illustre. et Reverend. évêque de Québec, de M. Hubert, curé du Château-Richer, de M. Derôme, curé de Sainte-Anne, et de nous, soussigné, curé de la dite paroisse, et d'un grand concours de peuple assemblé pour la dite cérémonie".

J.-B. Corbin, curé."

L'extérieur seul était terminé; on manquait de ressources pour finir l'intérieur. Mgr Gosselin dit que la chaire fut faite en 1780. L'autel date de 1782 ou 1783, et serait l'œuvre des Baillairgé.

L'abbé Corbin, décédé en 1811, avait laissé une somme importante qui, d'après les volontés exprimées dans son testament, devait être employée à payer les frais de décoration de l'intérieur de l'église.

Le 12 décembre 1815, MM. Robert, prêtre, grand vicaire, procureur du Séminaire, Ranvoysé, curé, desservant de Saint-Joachim, et les trois marguilliers du banc d'œuvre, réunis au presbytère du même lieu, passaient avec François Baillairgé, le marché suivant:

" Moi, François Baillairgé, de cette ville, architecte, pour moi et mon fils Thomas Baillairgé, mon associé:

" Propose de faire bien et duement sous l'inspection des dits Messire Robert et Ranvoysé, prêtres, et selon les plans, modèles et devis présentés démontrant les dit ouvrages, en bon bois et de bonne manière, les posant en place, etc., etc., les lambris d'architecture et tous leurs divers ornements, moyennant et

pour les sommes posées à chacun d'eux comme ci-dessous est par la Fabrique du dit St-Joachim, faisant les frais de transport, tant des ouvrages que des ouvriers, nourrissant les dits ouvriers pendant les dits transports et les posages des dits ouvrages; fournissant quelques hommes de corvées et quelques matériaux, pour échafauder les dits poseurs, les cordages, ou palangs requis, les ferrures pour les retenir aux murs, et les murs de fondation autour et au milieu sous l'autel pour la plus grande solidité et durée du tout.

"SAVOIR :	£.	s.	d.
" Un autel bombé dit à la romaine, mais à un seul parment, et ses deux extrémitées apparent.....	30	"	"
" Un soubassement circulaire à chaque bout de ditto, les bois et la menuiserie.....	20		
" Douze panaux d'ornement.....	18		
" Douze chutes d'ornement.....	6		
Au-dessus,			
" Quatre piédestaux, d'ordre composite. Bois et menuiserie.....	20		
" Huit panaux de sculpture...à ditto.....	16		
" La sculpture de leurs bases et corniches.....	6		
" Quatre statues des évangélistes assis entre les dits piédestaux, avec leurs attributs et de 6 pds....	60		
" Quatre colonnes triomphales, sur les dits piédestaux, bois et menuiserie.....	16		
" Vingt-quatre bandes en forme de couronne, à leur fûts.....	25		
" Quatre bases à moulures ciselées à ditto	9		
" Quatre amortissements sur les chapiteaux..	12		
" Quatre chapiteaux.....	12		
" Quatre festons de fleur, les lians les uns aux autres et avec la croix au milieu.....	12		

" Un grand couronnement au-dessus du tableau composé d'une moyenne gloire avec un St-Esprit et une agratte de sculpture au milieu du haut du cadre du dit tableau, d'une grande croix soutenant le dit cadre, ayant au centre de la croisée une couronne d'épine, les cloux du crucifiement, le roseau, etc., etc. derrière la dite croix d'une grande gloire à rayons divergens et

étendus au loin, couronne de tête de chérubins autour de son centre, et seulement deux des angles du triangle mystérieux apparents, et d'une grande draperie manequinée en toile, trempée de colle et colorée, façon de bois, etc.	12		
Pour les projets et desseins, ditto	12		
Pour le posage du tout	4		
	£ 290		
" D'une chapelle à l'autre sur le mur des Fenêtres et du Rond point	"		
" Quatre vingt trois pieds de soubassement, avec socles sur les pilastres, pleinthes au bâs, apuis aux dites fenêtres . . . Les bois	10		
" La menuiserie droite et courbée, l'une dans l'autre chaque pied à $1^3/_4$.	55	6	8
" Les paneaux de sculpture dans les socles des pilastres, sous les fenêtres, aux moulures	30		
" Quatre vingt trois pieds courant sur quatorze pieds de hauteur, de lambris des socles à l'entablement, formant des piedroits derrière les pilastres, des élettes auprès ou en arrière-corps et des fonds de grandes niches—bois de la menuiserie	30		
" Façon de la menuiserie, droite et courbée l'une dans l'autre, le pied à 36	14	9	8
" Deux lambris courbés aux voussures des fenêtres, tenu de niveau avec le dormant au haut de l'éventail ditto, pour donner plus de hauteur à l'entablement, etc., et les lambris des jouées ditto	12		
" La porte de la sacristie, ses chambranles et couronnement, etc.	5		
" Dix pilastres composites, canelés avec rudentures et leurs bases ciselées	25		
" Dix chapiteaux sur ditto	20		
" Quatorze impostes à moulures ciselées, jointes aux alètes des grandes niches carées	11	10	
" Sept archivolets à moulures ciselées posant sur les impostes en ditto	10		

" Sept pour tour de moulures taillées aux angles saillants des alettes des grandes niches carées..	10	10	
" Cinq cadres circulaires à moulures taillées de sculpture, concentriquement placés sous les ceintres des archivolets.....	10		
" Quatorze têtes de chérubins aux angles des archivolets, sous l'entablement.....	9		
" Cinq ceintres et dix piedroits de moyennes niches plates, sous les cadres circulaires.....	15		
" Cinq bas-reliefs représentant autant de tableau de l'enfance du Sauveur, dans les cadres circulaires.....	30		
" Cinq trophées, ou figue en pied bas-relief aux moyennes niches ditto.....	25		
" Cinq festons de sculpture ou chutes de feuillages du haut des cadres circulaires, et descendant sur les impostes.....	10		
" Quatorze pots de fleurs sur les piedroits des moyennes niches ci-dessus décrites.....	21		
" Quatre vingt trois pieds courant d'entablement composé, à mutule modillonées sous le larmier, à denticules au-dessous et trois moulures ciselées en sa corniche.—Frise de rinceaux de feuillages antique, et pièce de milieu au-dessus de chaque pilastre, en sa frise,—Deux moulures ciselées en son architrave, à par pied courant, Bois, menuiserie et sculpture compris à 35.....	145	5	
Desseins.....	5		
Posage.....	6		
Argent du cours actuel.....	£934	19	8

" Égal à 22,216 francs, ancien cours français."

Le marché fut conclu le 22 mars 1816, avec les deux Baillairgé, père et fils, MM. Robert, Ranvoysé et les trois marguilliers Guillaume Gosselin, Zacharie Bolduc, Jean-Marie Poulin et plusieurs citoyens de Saint-Joachim, signant le contrat ci-dessus décrit.

" Il suffit, dit Mgr Gosselin, de voir la jolie église de Saint-Joachim pour se convaincre que le plan fut suivi à la lettre. Tout y est: les quatre colonnes triomphales; les quatre évangé-

listes assis entre les piédestaux de ces colonnes; les bas-reliefs représentant les tableaux de l'enfance du Sauveur, etc., etc."

Les deux Baillairgé continuèrent une entreprise qui leur rapporta probablement de bons profits. Dans l'été de 1823 ils placèrent des rétables aux deux chapelles de l'église. En 1824, ils posèrent les ornements de la voûte, firent les corniches de la nef et des chapelles et dorèrent le rétable du sanctuaire.

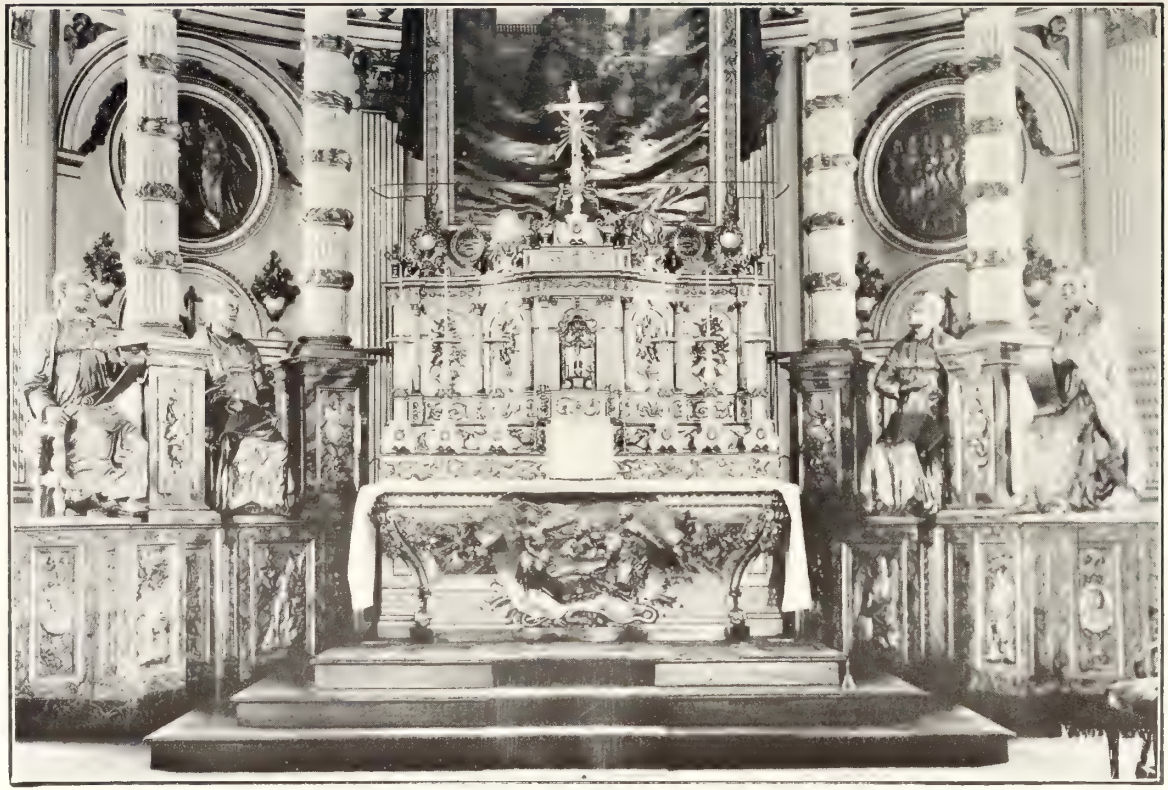
On voit, par une requête conservée à l'archevêché de Québec, que les paroissiens de Saint-Joachim demandèrent, en 1857, la permission de faire certaines réparations à l'église. On y mentionnait la construction d'un nouveau clocher, la nécessité de refaire les murs extérieurs en certains endroits, d'allonger l'église de 15 à 20 pieds. De grandes difficultés éclatèrent à ce propos, et ce ne fut qu'après de longues discussions que les réparations au clocher et aux murs purent être faites. L'église qui mesurait 130 x 39 pieds ne fut pas allongée.

Une nouvelle sacristie fut bâtie en 1876, elle mesurait 40x36 pieds; l'ancienne n'avait que 20x20 pieds.

Enfin le sanctuaire et les deux chapelles furent redorés à neuf en 1873 et en 1880.

ÉGLISE DE SAINT-JOACHIM (MONTMORENCY)

ÉGLISE DE SAINT-JOACHIM (MONTMORENCY): INTÉRIEUR



ÉGLISE DE SAINT-JOACHIM (MONTMORENCY): MAÎTRE-AUTEL

L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN-PORT-JOLI

Le 25 mai 1677, le gouverneur Frontenac accordait à Noël Langlois, en titre de fief et seigneurie, deux lieues de terre de front le long du fleuve Saint-Laurent, du côté du sud, "à commencer depuis les terres qui appartiennent à la demoiselle La Combe, en remontant le dit fleuve jusqu'à la concession de la Delle Geneviève Couillard, avec deux lieues de profondeur." D'après l'acte de concession signé par M. de Frontenac, Noël Langlois faisait travailler depuis trois ans sur sa concession. Il l'avait même fait borner par Jean Lerouge, juré arpenteur.

En 1686, Noël Langlois vendait la seigneurie qu'il avait reçue en 1677 à Charles Aubert de la Chesnaye, l'homme réputé le plus riche de la Nouvelle-France. Le prix de vente fut de 1160 livres, plus un justaucorps de 40 livres comme "vin de marché."

Mais Charles Aubert de la Chesnaye était intéressé dans tant d'affaires qu'il ne s'occupa jamais de sa seigneurie de Port-Joli. Il en fut de même de son fils, Pierre Aubert de Gaspé, qui habita plutôt la seigneurie de Tilly.

Par l'enquête tenue en 1721 par le procureur général Collet pour l'organisation des paroisses, on constate qu'à cette époque la seigneurie de Port-Joli ne comptait que huit chefs de famille résidants. Pas une seule terre n'avait encore été prise dans les concessions.

Le premier seigneur de Port-Joli qui s'occupa de peupler et de développer sa seigneurie fut Ignace-Philippe Aubert de Gaspé. En 1756, il donnait un terrain pour y élever une église. M. Dolbec, missionnaire, fit construire une petite chapelle en bois qui fut mise sous le patronage de saint Jean-Baptiste. Cette chapelle fut remplacée en 1779 par l'église actuelle, qui a donc tout près d'un siècle et demi d'existence.

C'est dans l'église de Saint-Jean-Port-Joli que repose Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, le célèbre auteur des *Anciens Canadiens* et des *Mémoires*.

ÉGLISE DE SAINT-JEAN-PORT-JOLI

ÉGLISE DE SAINT-JEAN-PORT-JOLI: INTÉRIEUR

ÉGLISE DE SAINT-JEAN-PORT-JOLI: MAÎTRE-AUTEL

LA CHAPELLE DU PETIT-CAP, À SAINT-JOACHIM

D'APRÈS les notes manuscrites de Mgr Amédée Gosselin, la maison des prêtres du Séminaire de Québec, au Petit-Cap de Saint-Joachim, fut terminée en 1780. La porte principale était du côté du fleuve. On grava, en 1781, au-dessus de cette porte l'inscription qu'on y lit encore :

" Eia age, nunc salte non ita musa diu.

" Alumnorum Sem. Queb. induciarum domus 1779."

Afin de permettre aux prêtres et aux écoliers en vacances de remplir plus facilement leurs exercices de piété, on songea immédiatement à la construction d'une chapelle. C'est au printemps de 1780 qu'on en commença la construction, mais elle ne fut terminée qu'en 1785 ou 1786.

Le corps de l'édifice n'a pas changé, c'est celui que nous voyons encore aujourd'hui. A l'intérieur il n'y avait que le maître-autel, surmonté probablement du tableau de saint Louis de Gonzague, titulaire de la chapelle. Vers 1850, comme un seul autel ne suffisait plus aux besoins du culte, on en érigea deux autres, l'un dédié à la sainte Vierge, l'autre à saint Augustin, et on construisit une petite sacristie extérieure.

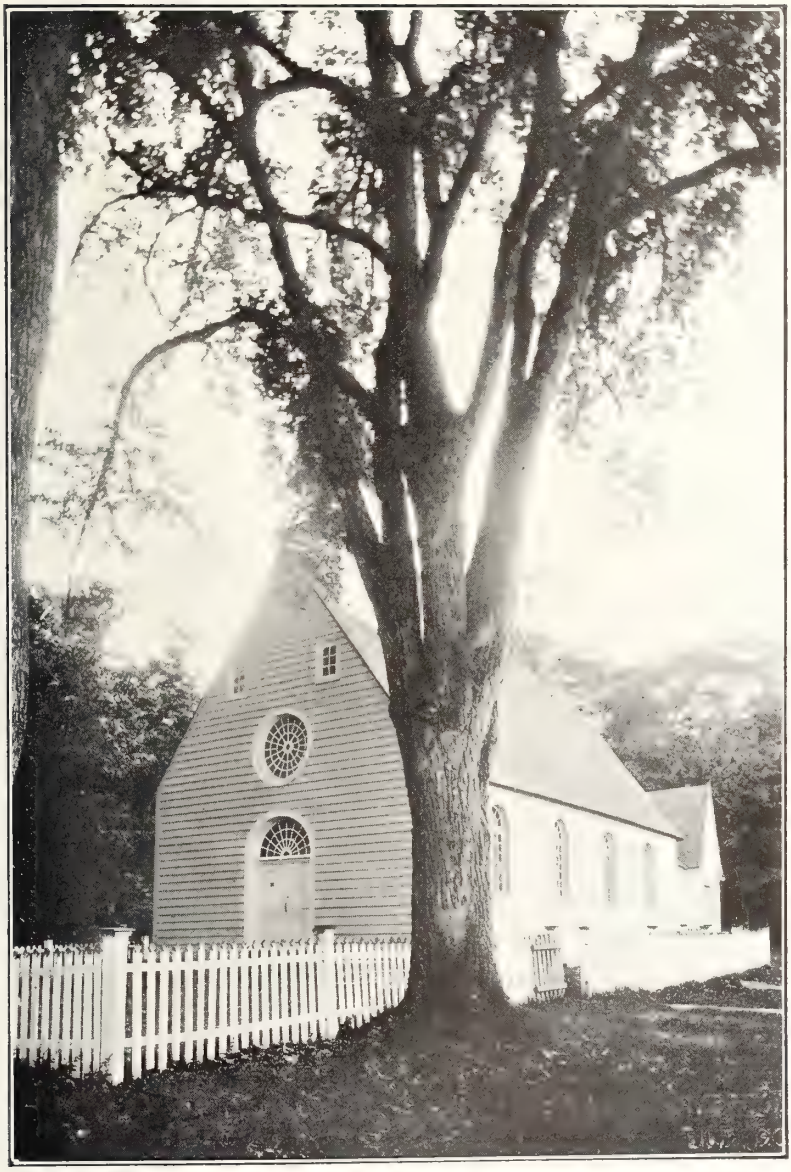
En 1870, on bâtit une nouvelle sacristie, on ajouta les deux autels de Saint-Joseph et de Saint-Vincent-de-Paul.

Les tableaux au-dessus des autels de la Sainte-Vierge et de Saint-Augustin, ont été faits par le peintre Plamondon.

Quant à celui qui surmonte le maître-autel il a sa légende consignée dans l'*Abeille* (1). En 1759, ce tableau était dans la chapelle de la Grande-Ferme, qui était alors l'église paroissiale de Saint-Joachim. " Un jour, lit-on dans l'*Abeille*, des larmes coulèrent des yeux du saint. On y vit le présage d'un grand malheur et effectivement peu de temps après les Anglais mirent tout à feu et à sang dans la paroisse et brisaient l'avenir du collège, dont les commencements semblaient promettre une si longue durée."

(1) Vol. XIII, p. 104.

Mgr Gosselin qui cite ce passage dans ses notes ajoute en fin: "Est-il nécessaire de faire remarquer que les Anglais n'eurent rien à voir dans la destruction du collège de Saint-Joachim qui n'existait plus depuis 45 ans!"



CHAPELLE DE PETIT-CAP À SAINT-JOACHIM (MONTMORENCY)

CHAPELLE DU PETIT-CAP À SAINT-JOACHIM (MONTMORENCY)

CHAPELLE DU PETIT-CAP À SAINT-JOACHIM (MONTMORENCY): INTÉRIEUR

LA CHAPELLE INTÉRIEURE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC

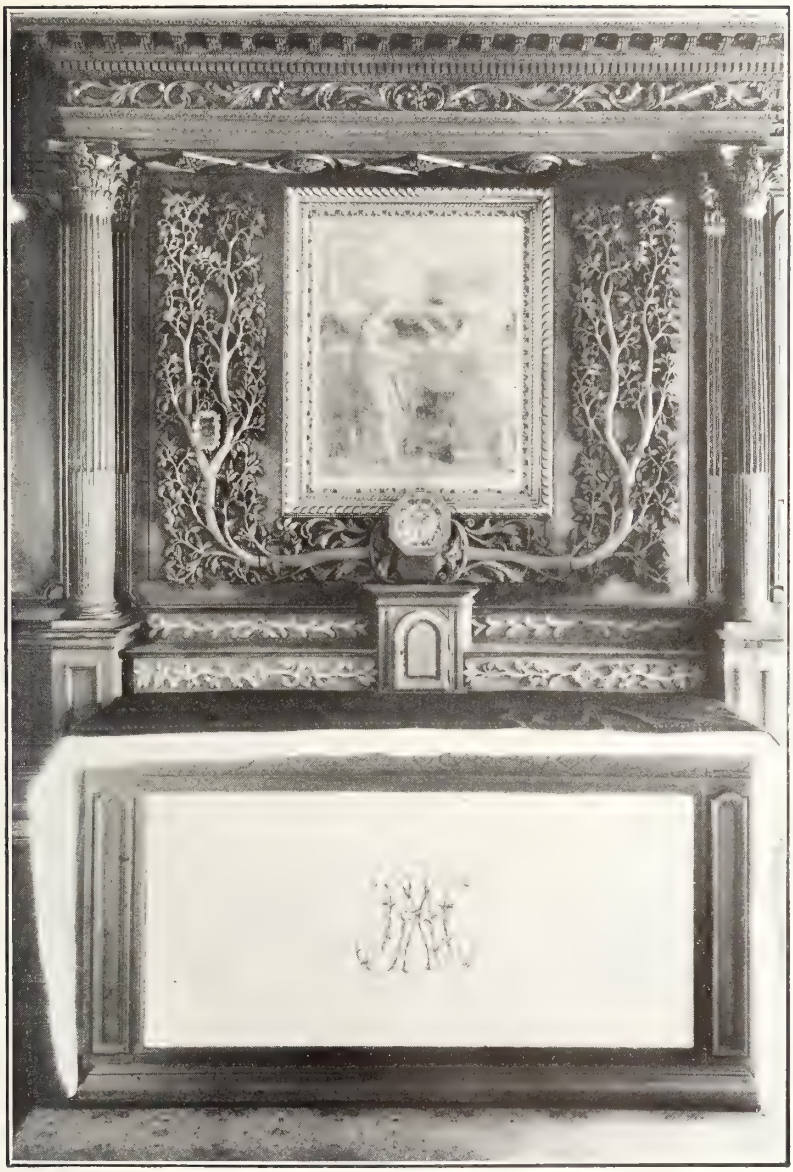
Lorsque Mgr Briand démissionna comme évêque de Québec, en 1784, il fit installer, à ses frais, une petite chapelle dans la chambre voisine de celle qu'il occupait au Séminaire.

Cette chapelle existe encore et a été conservée dans l'état où elle se trouvait à la mort de Mgr Briand, en 1794.

Un inventaire fait par M. Gravé, supérieur du Séminaire, nous donne la liste des objets qui s'y trouvaient alors et qu'on y voit encore: un autel et son rétable, un tableau représentant le mariage de la sainte Vierge, six chandeliers en cuivre argenté, un bras de cuivre à chacun des côtés de l'autel, des bouquets artificiels, une statue de la sainte Vierge, une autre de saint Joseph, une troisième de l'Enfant Jésus, (celle-ci est mentionnée comme très ancienne), un petit reliquaire contenant une croix faite du bois du cercueil de sainte Jeanne de Chantal, un autre contenant du sang de saint François de Sales, un petit cadre doré contenant une image ayant touché à la châsse du même saint, une image de saint Jean-Baptiste, un petit cadre dont l'intérieur est de papier doré, plusieurs armoires et un poêle.

L'ouvrage de menuiserie fut fait par François Létourneau, dans l'hiver de 1784 et 1785. Il fit un nouveau plafond, les armoires et perça une porte qui faisait communiquer la chapelle avec l'appartement de l'évêque.

Le rétable de l'autel fait au printemps de 1786, par Pierre Emond, un sculpteur remarquable du temps, est ornementé de sculptures en bois dépeignant des branches d'olivier avec feuilles et fruits. Il semble que l'artiste a voulu, en exécutant ce travail, marquer d'une manière indéniable le souvenir de Mgr Briand, dont le prénom était Olivier.



SÉMINAIRE DE QUÉBEC: CHAPELLE INTÉRIEURE

L'ÉGLISE DE SAINTE-JEANNE DE L'ILE PERROT

La paroisse de l'île Perrot, pendant près d'un siècle, fut desservie par les prêtres des paroisses voisines qui venaient de temps à autre faire des missions dans la maison des capitaines de milices (1).

En 1740, on construisit sur l'île une chapelle et un presbytère sur un terrain donné par Françoise Cuillerier, veuve de Jean Quenet et seigneuresse de l'île.

En 1753, le seigneur J.-B. Leduc reprit le site de la chapelle et lui substitua celui de l'église actuelle. Celle-ci fut commencée cette même année, avec la permission de Mgr de Pontbriand, mais par suite des guerres et du changement de régime on mit trente-trois ans à la terminer.

L'église fut vouée au culte en 1786 et placée sous le patronage de sainte Jeanne-Françoise de Chantal canonisée quelques années auparavant, mais la paroisse n'eut un curé résidant qu'en 1789 parce que jusqu'alors il n'y avait point de "presbytère logeable".

En 1789, sous M. le curé F.-J. Cazeneuve, la fabrique acheta de l'abbé Desjardins, le tableau de *S. Jeanne* et probablement aussi, deux autres tableaux: *La fuite en Egypte* et *S. Antoine de Padoue.*

Entre 1812 et 1814, on pourvut l'église de bancs neufs et l'on fit faire divers travaux de sculptures par un M. Turcaut.

En 1843, l'abbé Huot fit faire des réparations à l'intérieur du temple par le sieur F.-X. Poitras ainsi qu'une allonge à la sacristie. Ces travaux coûtèrent 15,700 francs.

Au mois de juin 1849 eut lieu la translation solennelle de la statue de Notre-Dame de la Garde donnée à la paroisse de l'île Perrot par l'église Notre-Dame de Bon-Secours de Montréal. A cette solennité assistaient Mgr Bourget, Mgr Prince, Mgr Guigues et plus de vingt-cinq prêtres.

Cette statue fameuse est encore vénérée à l'île Perrot; elle

---

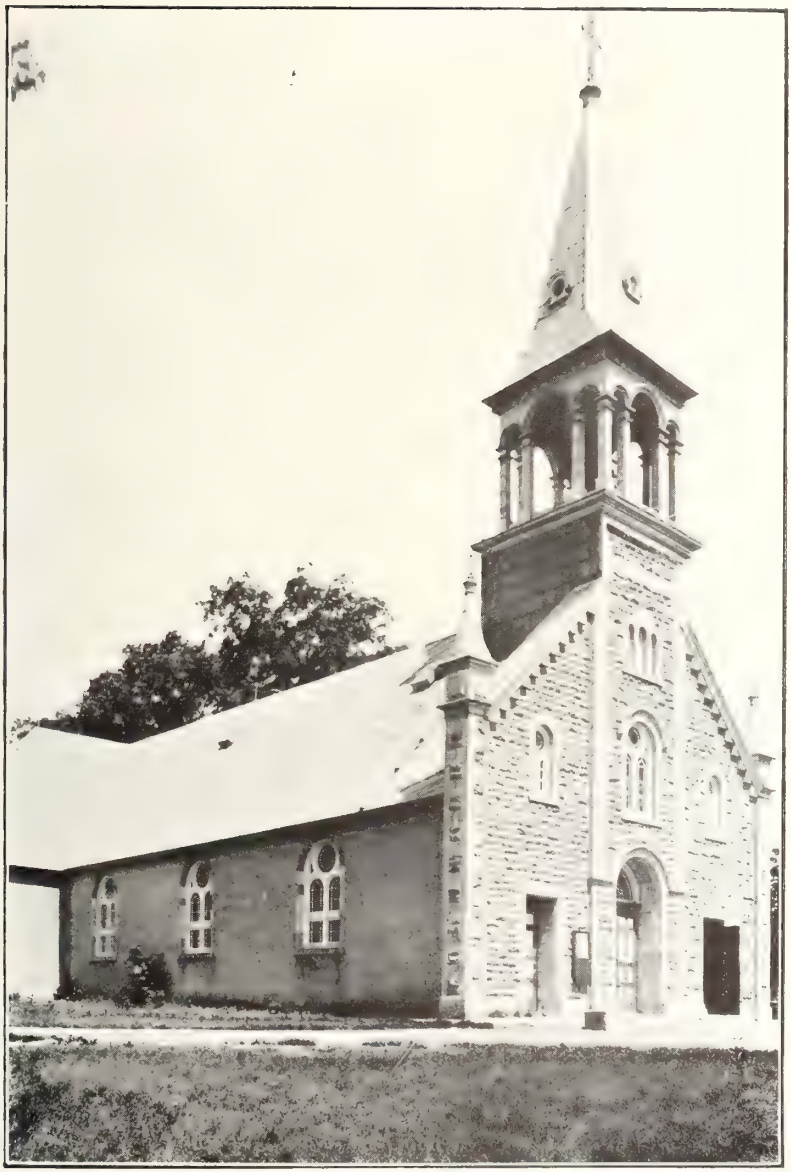
(1) Ces renseignements, comme ceux qui suivent, sont extraits d'une étude publiée en 1882, et intitulée *L'île Perrot et ses environs*, par l'abbé T.-N. Le Moyne.

est placée sur l'autel latéral de gauche. On ignore quel en est l'auteur.

Trois ans plus tard, au mois de janvier 1852, un incendie détruisit une partie de la sacristie et le 8 mars suivant, les flammes consumèrent le presbytère et ce qui restait de la sacristie.

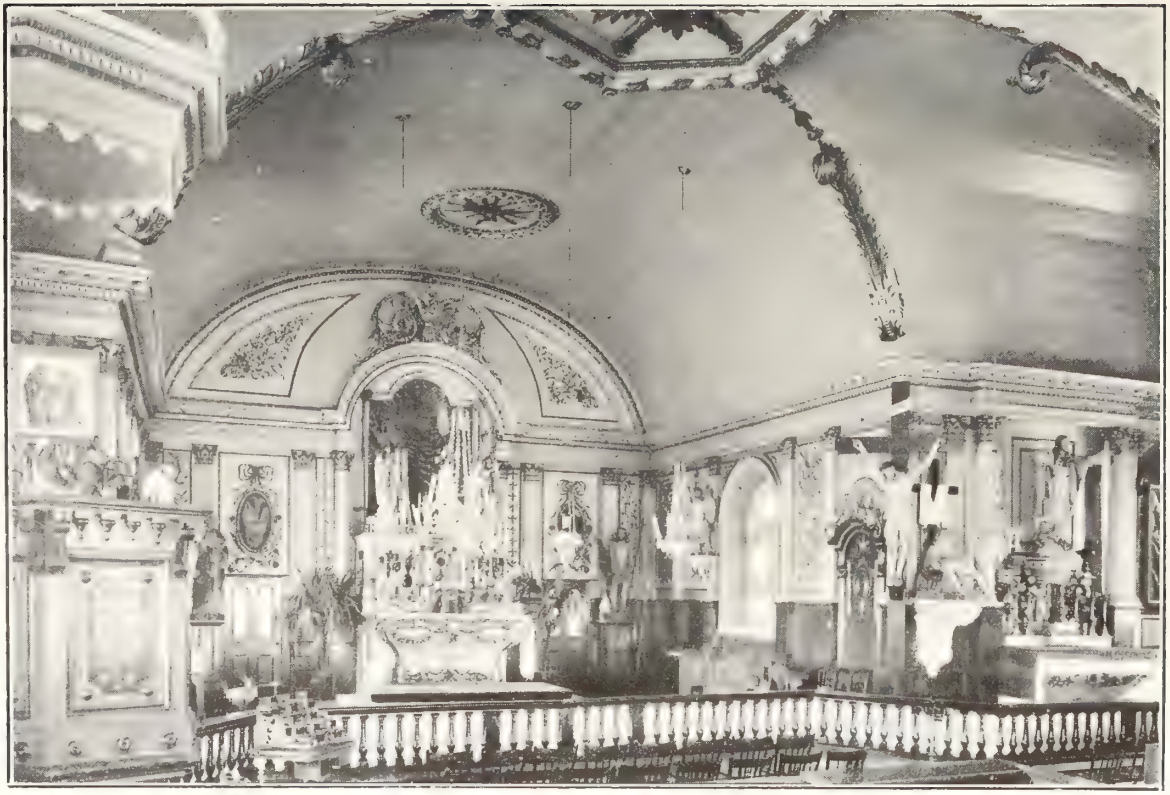
L'année 1864, la paroisse décida de remplacer le clocher de l'église, qui avait été brûlé et renversé par la foudre le 6 novembre 1863.

Ajoutons qu'en 1900, le curé actuel, M. l'abbé Duhamel, a fait faire une nouvelle façade avec trois portes. Jusqu'alors, la vieille église n'en avait eu qu'une.



ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT

ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT: VUE DE CÔTÉ



ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT: SANCTUAIRE

ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT: AUTEL DU SACRÉ-CŒUR

ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT: FONTS BAPTISMAUX EN BOIS SCULPTÉ

ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT: STATUE EN PAPIER MACHÉ DE NOTRE-DAME DE LA GARDE

ÉGLISE DE L'ÎLE PERROT: ANCIEN AUTEL

L'ÉGLISE DE BERTHIER-EN-HAUT

De 1672 à 1704, les fidèles domiciliés à Berthier étaient desservis de Sorel; de 1704 à 1727, par les curés de l'île Dupas; enfin de 1727 à 1745, par les curés de Lanoraie, localité qu'on appelait alors Dautray.

C'est au Père Michel Levasseur, récollet, que revient l'honneur d'avoir été le premier curé résidant. Il demeura à Berthier de 1745 à 1751.

Entre 1722 et 1724, le seigneur Pierre de l'Estage fit construire une première petite église en pierre, dit l'abbé S.-A. Moreau, dans son *Précis de l'histoire de la seigneurie de la paroisse et du comté de Berthier*. Et cet auteur nous fournit les renseignements qui suivent: " Elle n'était qu'à 134 pieds du fleuve et ne contenait que 44 bancs outre celui du capitaine (de milice)... A cette époque...le site de l'église et du cimetière n'était pas à l'abri des inondations et Mgr de Québec consentit à la reculer de quatre arpents de son site le plus naturel".....

" Quant à l'église actuelle, l'abbé J.-B.-Noël Pouget, qui fut curé de Berthier depuis 1777 jusqu'en 1818, commença à en agiter la question dès son arrivée dans la paroisse. Aussi voit-on figurer aux comptes des achats de bois de service, de pierre, etc., dès 1781.

" Cette église n'eut d'abord que 54 pieds de largeur sur 90 pieds de nef, et environ 36 pieds de profondeur à l'abside avec deux chapelles latérales de 18 pieds de profondeur chacune, et formant une croix avec le corps de l'église. Elle avait aussi un clocher sur le milieu du portail.

" Il serait difficile de dire avec précision combien elle a coûté, y ayant eu quelques dons faits par les paroissiens et les comestibles donnés à la quête de l'Enfant-Jésus ayant été en grande partie employés à la nourriture des ouvriers...

" Elle fut bénite en 1787 et le premier baptême y fut fait le 23 août de cette même année.

" En 1812, M. le curé Pouget fit défaire le clocher du milieu et construire les tours au haut de chacune desquelles on voit une croix et un coq.

" Dans le fronton, au-dessus du portail, et à la place de la souche de l'ancien clocher, M. Pouget fit placer la statue de sainte Geneviève, titulaire de la paroisse.

" Enfin la sculpture et la dorure de l'intérieur de l'église furent en grande partie exécutées du temps de l'abbé Louis Lamotte, curé de Berthier, entre 1819 et 1835.

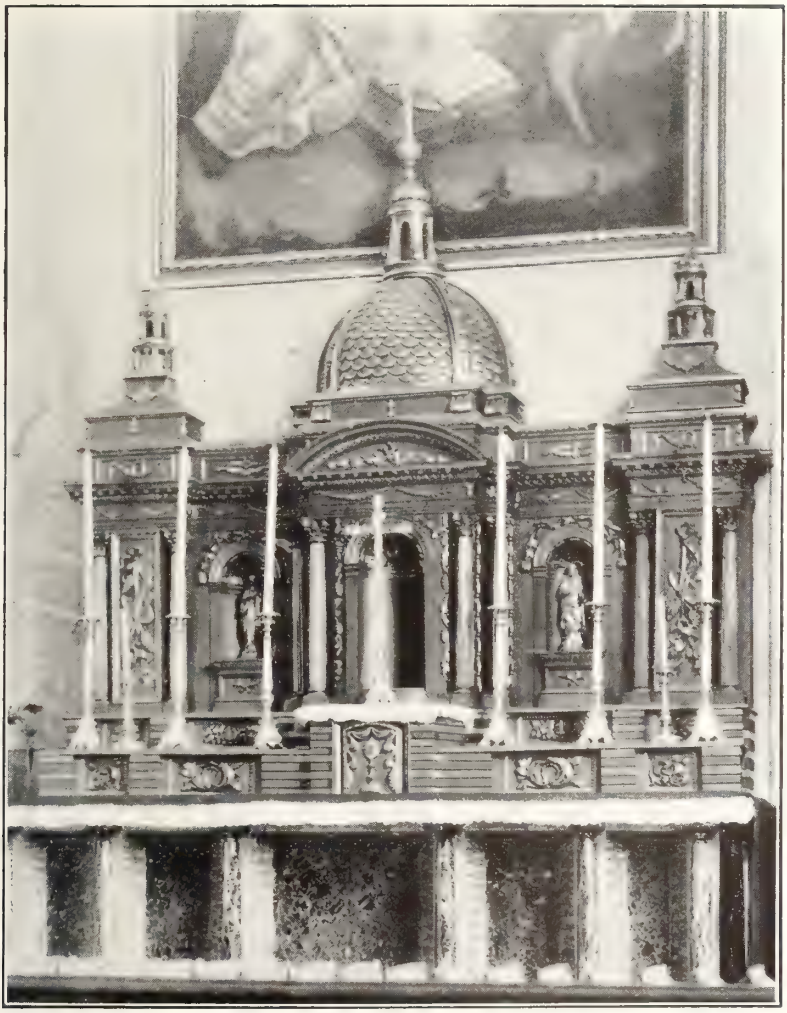
" En 1844, son successeur, M. le curé J.-F.-R. Gagnon fit élargir l'église de 18 pieds, chaque côté, de manière à rejoindre l'extérieur des chapelles latérales et des tours et faire des jubés latéraux.

" Enfin, M. Gagnon fit encore allonger la sacristie de 30 pieds, ce qui la porta à 50 et donna à l'église et à la sacristie leurs dimensions actuelles.

" L'extérieur de l'église n'a aucune prétention à un genre d'architecture quelconque; mais l'intérieur se rattache au corinthien, les colonnes y étant bien proportionnées et les chapiteaux qui les surmontent étant tous ornés de feuilles d'acanthe. Quatre colonnes corinthiennes supportent encore un baldaquin au-dessus du maître-autel, et contiennent au fond, le tableau de sainte Geneviève, patronne de Paris et de cette paroisse . . . Ce tableau est, croyons-nous, fort ancien. Il n'est pas improbable qu'il ait servi même à la première église car les comptes n'en font aucune mention depuis le 1er avril 1750."

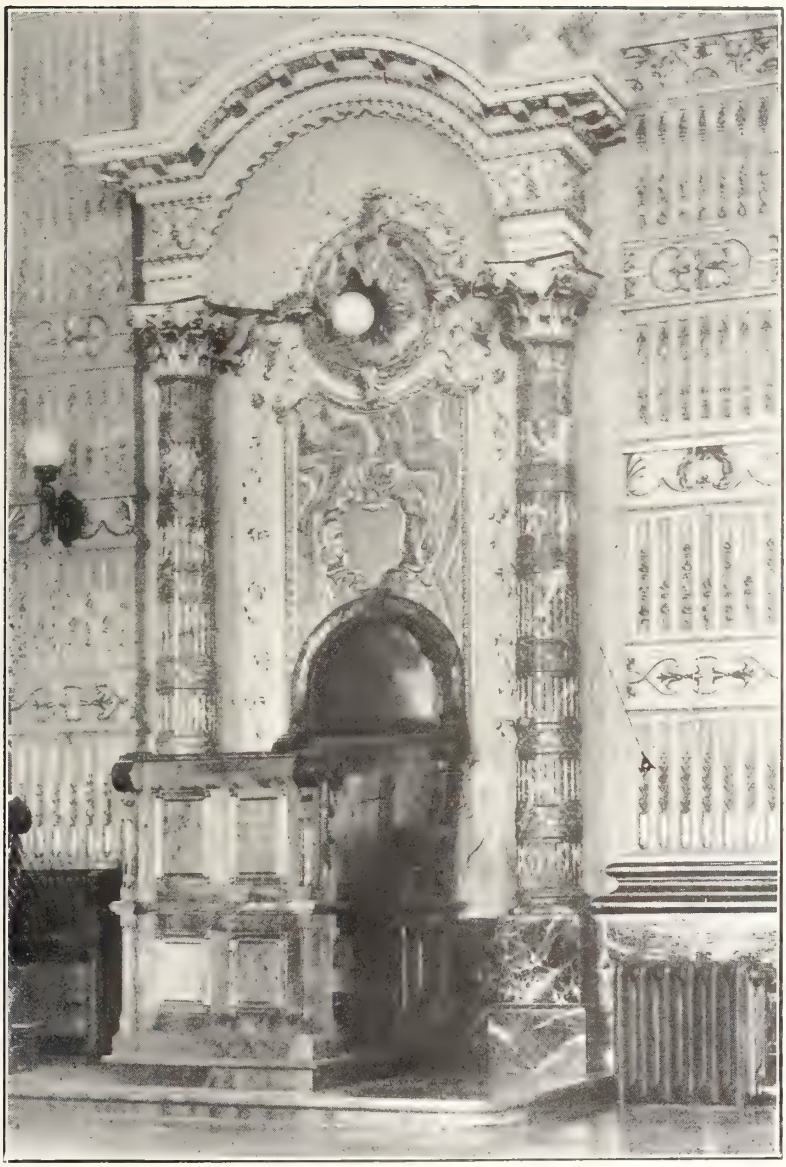
ÉGLISE DE BERTHIER-EN-HAUT: INTÉRIEUR

ÉGLISE DE BERTHIER-EN-HAUT: MAÎTRE-AUTEL



ÉGLISE DE BERTHIER-EN-HAUT: AUTEL LATÉRAL, CÔTÉ DROIT

ÉGLISE DE BERTHIER-EN-HAUT: AUTEL LATÉRAL, CÔTÉ GAUCHE



ÉGLISE DE BERTHIER-EN-HAUT: TRÔNE DE L'ÉVÊQUE, CÔTÉ DE L'ÉPÎTRE

L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL-DE-VAUDREUIL

La paroisse de Saint-Michel-de-Vaudreuil date de 1773 et elle eut pour premier desservant, en 1775, l'abbé Pierre Denaut qui, vingt ans plus tard, devenait évêque de Québec.

Le premier curé, l'abbé Jean-Baptiste Deguire dit Larose, administra la paroisse de 1780 à 1815. Ce fut sous ce curé que l'on construisit l'église qui existe encore puisqu'elle remonte à 1787.

La façade cependant en a été modifiée. Ayant été démolie par la foudre en 1859, on la refit sur un plan différent de l'ancien.

L'intérieur du temple a également été changé, car on a ajouté trois jubés: un à l'arrière de l'édifice pour y placer l'orgue et le chœur de chant et deux autres dans les chapelles latérales.

La chapelle de droite est dédiée à saint Louis, roi de France, et on y voit un grand tableau représentant le pieux roi en prière. Sur le mur opposé à l'autel, sont fixées quatre plaques recouvertes des inscriptions suivantes:

Cy git
Dame Marie Joseph Godefroy de Tonnancour
Épouse de l'honorable M. E. G. A. Chartier de Lotbinière
écuier M.C.L. & Seigr de Lotbinière, Vaudreuil & Rigaut
née aux Trois-Rivières le 3 9bre 1742
décédée à Vaudreuil le 28 juillet 1799.
Cette mère des pauvres sut réunir
et faire aimer toutes les vertus
Pleurez sur sa tombe
Honorez sa mémoire
Priez Dieu pour elle.

In Memoriam
Michel Eustache
Gaspard Chartier de Lotbinière
Chevalier de St-Louis, Marquis de Lotbinière
Né en 1723, Mort à New-York 1799,
Eustache Gaspard
Michel Alain Chartier de Lotbinière
Marquis de Lotbinière
Seigneur de Vaudreuil, Rigaud et Lotbinière
Orateur de la Chambre d'Assemblée à
Québec en 1793, Mort en 1821,
Dame Cornélie Munro
son épouse, Morte en 1834.
Dame Marie Louise
Josephte de Lotbinière

Seigneuresse de Vaudreuil, veuve de
L'Hon. Robert Unwin Harwood,
Conseiller Législatif &c, Née le 14 Décembre 1803
Morte à Vaudreuil, 6 Oct. 1869
Vivement regrettée des pauvres et des siens
Requiescant in pace

Ci Git
Dame Louise Madeleine
Chausse-Gros de Léry
Épouse de Michel Chartier Chev'r
Seigneur de Lotbinière
Lieut. Colonel des Ingénieurs Royaux
Chevalier de St-Louis
et Sgr de Beauharnois, Hocquart, Allainville,
Née à Québec le 7 juin 1726
décédée à Vaudreuil, le 1er d'avril 1807
Priez Dieu pour elle.

La femme sage relève la maison: Prov, 14.
Elle ouvre sa main à l'indigent
et tend les bras au Pauvre. Prov. 31
La Force et la Dignité font sa Parure

On amasse des bénédictions quand on
honore ainsi sa mère. Ecclé. c.3.v.5.

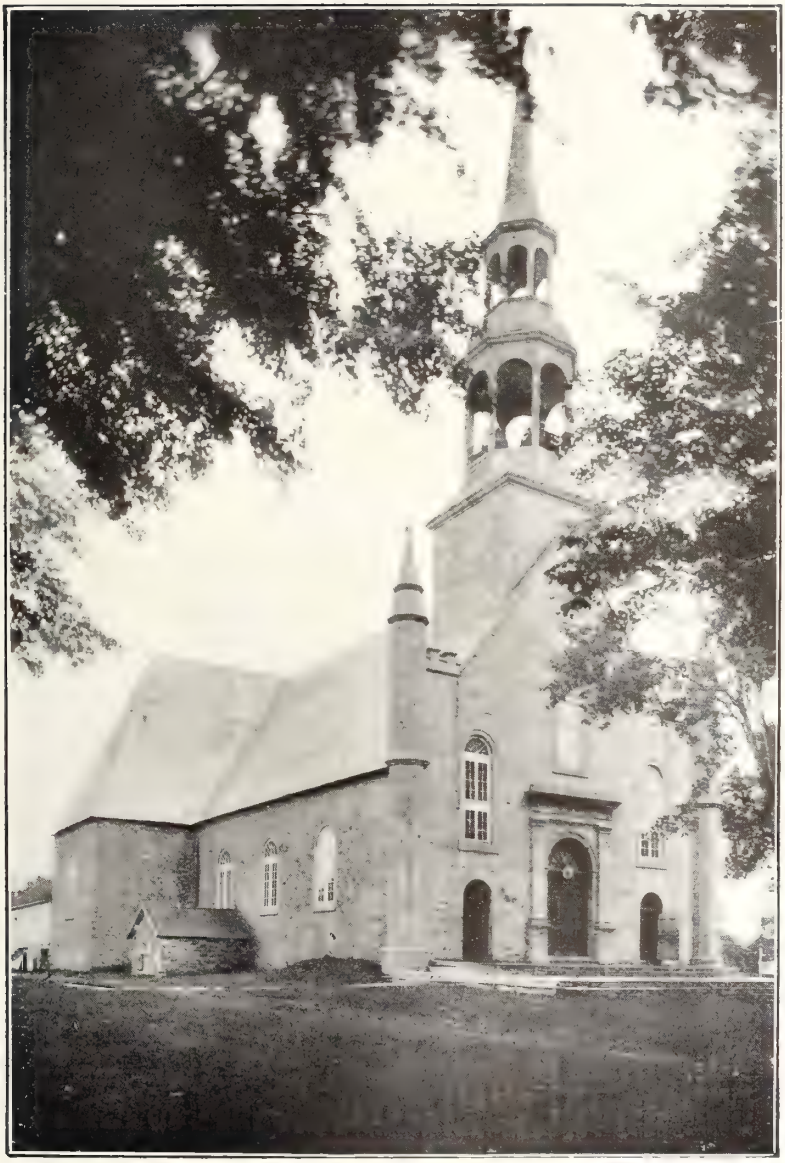
Ici reposent
Antoine Chartier
de Lotbinière Harwood
Seigneur de Vaudreuil & Cavagnal
Lt. Col. de Milice
député-adjudant-général
du 6ème district militaire
Ancien représentant de Vaudreuil
né le 23 avril 1825
décédé le 26 aout 1891
son épouse
Joséphine Marguerite Angélique
Le Fevre de Bellefeuille
Seigneuresse des Mille Isles
et de l'Augmentation
née le 26 octobre 1824
Décédée le 17 septembre 1916
R.I.P.
Dominus Mihi adjutor

Près de la chapelle Saint-Louis, se trouve le banc du seigneur, orné des armoiries de la famille Chartier de Lotbinière.

Près de la chapelle de gauche, on remarque une plaque consacrée à la mémoire de dame Henri-Elzéar Taschereau, née Marie-

Antoinette de Lotbinière Harwood. Le texte de l'inscription est comme suit:

A MA MÈRE
MARIE-ANTOINETTE HARWOOD
DÉCÉDÉE 2 JUIN 1896
ELZÉAR-R.-A. TASCHEREAU



ÉGLISE DE VAUDREUIL: FAÇADE ET CÔTÉ EST

ÉGLISE DE VAUDREUIL: CÔTÉ OUEST

ÉGLISE DE VAUDREUIL: INTÉRIEUR

ÉGLISE DE VAUDREUIL : MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE VAUDREUIL: AUTEL LATÉRAL, CÔTÉ DE L'ÉVANGILE

ÉGLISE DE VAUDREUIL: AUTEL LATÉRAL DÉDIÉ À SAINT LOUIS, CÔTÉ DE L'ÉPÎTRE

L'ÉGLISE DE SAINT-ANTOINE-DE-TILLY

Le 29 octobre 1672, l'intendant Talon concédait au sieur de Villieu, lieutenant de la compagnie de Berthier au régiment de Carignan, "l'étendue des terres qui se trouvent sur le fleuve Saint-Laurent depuis les bornes de la seigneurie de Lauzon jusqu'à la petite rivière Talley dite de Villieu, icelle comprise, sur une lieue et demie de profondeur."

M. de Villieu s'occupa peu de sa seigneurie puisque huit années après sa concession cinq colons seulement, Adrien Hayot, Nicolas Delahaye, Pierre Lambert, Pierre Bourgoin et Benoît Boucher, y avaient pris des terres.

En 1683, la population de Villieu loin d'augmenter avait diminué de cinq âmes. C'est ce que nous apprend Mgr de Saint-Vallier dans son *Plan général de l'état présent des missions du Canada fait en l'année 1683.*

M. de Villieu laissa sa seigneurie à ses deux fils, Claude-Sébastien de Villieu et Pierre de Villieu.

Le 31 août 1700, Claude-Sébastien de Villieu, qui avait acquis les droits de son frère, vendait la seigneurie de Villieu à Pierre-Noël Le Gardeur de Tilly, lieutenant dans les troupes du détachement de la marine, pour le prix de trois mille livres.

La seigneurie de Villieu prit dès lors le nom de Tilly, et le nouveau seigneur se mit résolument à l'œuvre pour coloniser son beau domaine. Il commença par construire une chapelle. Dès 1702, on y faisait les offices. On n'est pas absolument fixé sur le site de cette chapelle. Les uns veulent qu'elle ait été bâtie au pied de la falaise, à quelques arpents de l'église actuelle; les autres soutiennent qu'elle s'élevait à la pointe Aubin.

Sous la vigoureuse impulsion du seigneur Le Gardeur de Tilly la population de Tilly ne tarda pas à augmenter. On constata bientôt que la petite église en bois ne répondait pas aux besoins de la paroisse. Il fallut donc songer à rebâtir ailleurs.

Le 30 juin 1712, le seigneur Le Gardeur de Tilly et son épouse Madeleine Boucher donnaient à la fabrique de Saint-Antoine-de-

Tilly un arpent de terre de front "sur la profondeur que la seigneurie peut avoir", pour y bâtir une église et un presbytère.

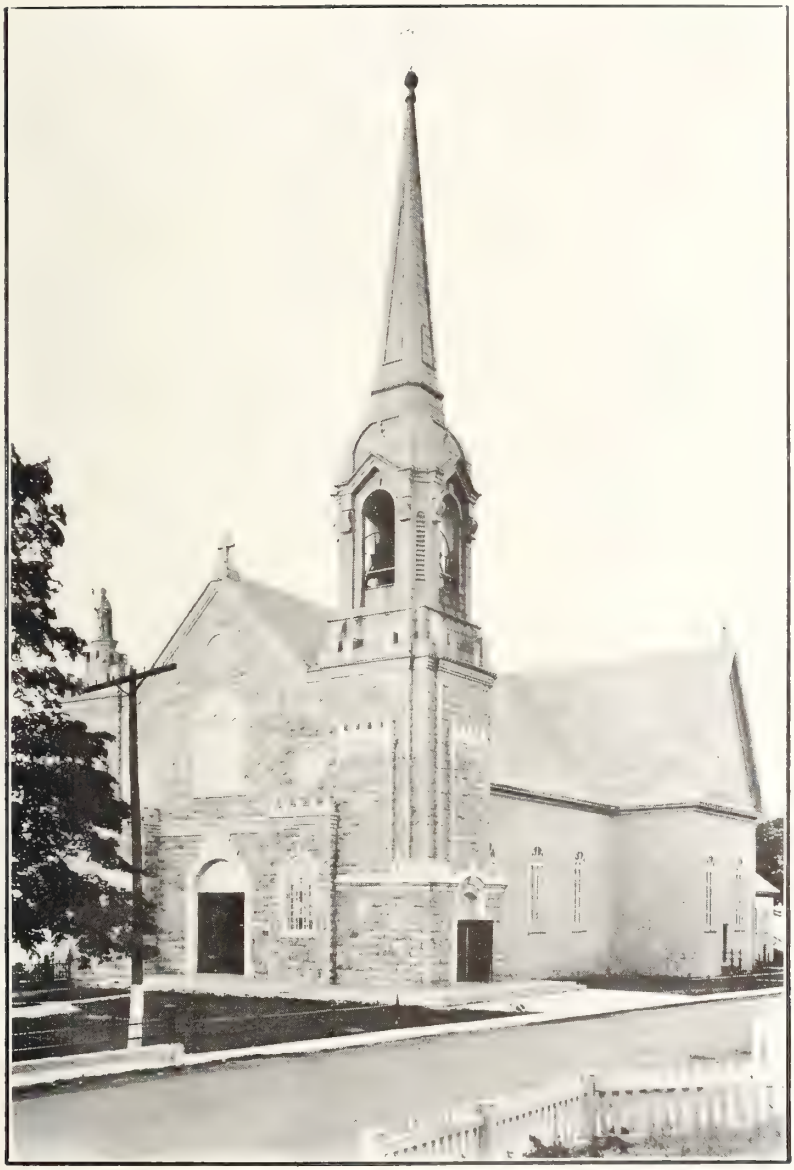
Il devait s'écouler plusieurs années encore avant que la fabrique de Saint-Antoine-de-Tilly put utiliser le don généreux du seigneur Le Gardeur de Tilly et de son épouse.

Cependant, en 1721, la petite chapelle tombait littéralement en ruines. Les marguilliers de l'œuvre et fabrique se décidèrent enfin de rebâtir l'église et de construire un presbytère. Après en avoir obtenu la permission de l'intendant, les paroissiens se réunirent et décidèrent de rebâtir en pierre et sur le terrain donné par le seigneur Le Gardeur de Tilly, à quelques pieds au nord de l'église actuelle. Commencés dans l'été de 1721, les travaux furent terminés à l'automne de la même année. Cette église devait servir au culte pendant soixante-sept ans seulement.

L'église actuelle de Saint-Antoine-de-Tilly a été construite en 1788. Elle fut bénite le 24 septembre 1788 par M. Noël, curé, en présence de Mgr Bailly de Messein, évêque de Capse et coadjuteur de Mgr Hubert, et de MM. Hubert, curé de Québec, Renauld, curé de Beauport, Jean, curé des Ecureuils, Chauret, curé de Lotbinière, Prevost, curé de Saint-Nicolas, Hubert, vicaire de la Pointe-aux-Trembles, du Père de Berrey, commissaire provincial des Récollets, de M. Jean-Baptiste Noël, seigneur de Tilly, et d'un grand concours de paroissiens.

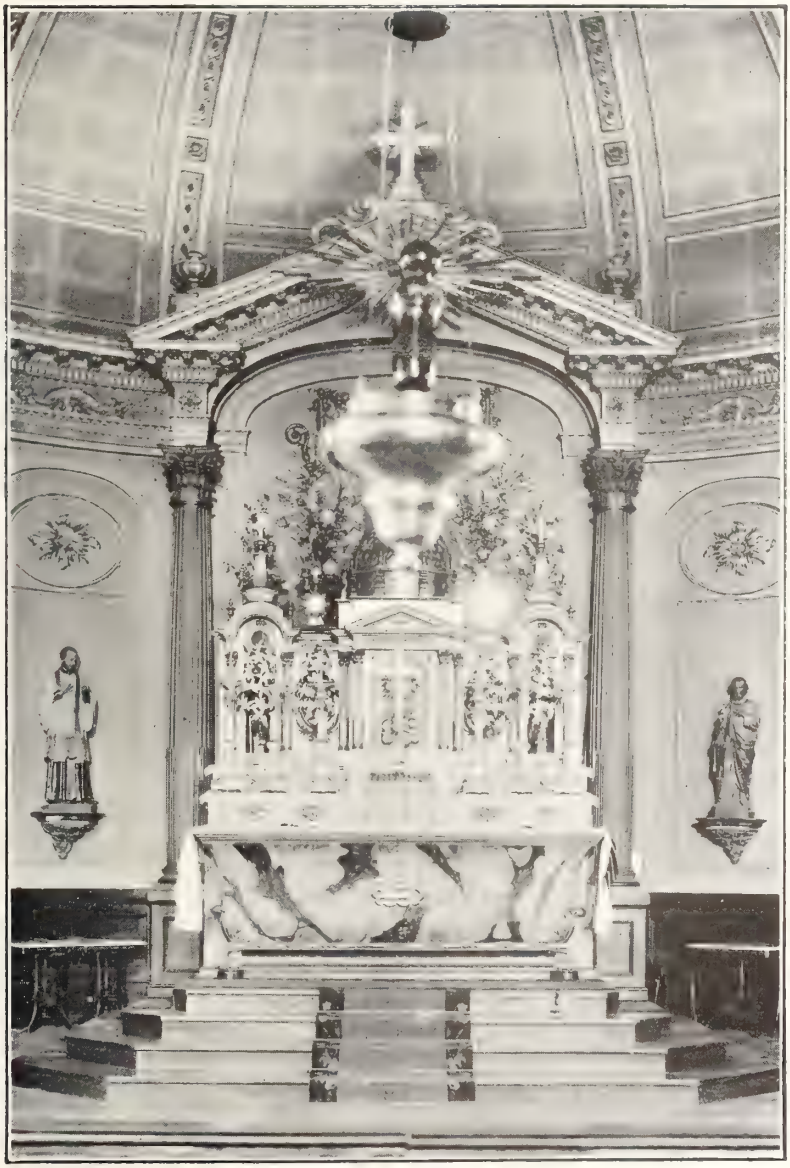
Depuis 1788, l'église de Saint-Antoine-de-Tilly a subi plusieurs fois d'importantes réparations mais, toujours, on lui a conservé son cachet originaire, moins toutefois la façade.

On admire dans l'église de Saint-Antoine-de-Tilly quelques peintures de la collection de l'abbé Desjardins. Ces peintures sont *Saint Antoine de Padoue, l'Intérieur de Nazareth, Les stigmates de saint François d'Assise, La Visitation*, de A. Audry, et *Jésus au milieu des docteurs*, copie de S. Masse.



ÉGLISE DE SAINT-ANTOINE-DE-TILLY

ÉGLISE DE SAINT-ANTOINE-DE-TILLY: INTÉRIEUR



ÉGLISE DE SAINT-ANTOINE-DE-TILLY: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DE SAINT-ANTOINE-DE-TILLY: CHAIRE

L'ÉGLISE DE SAINT-RÉGIS-DE-HUNTINGDON

La paroisse de Saint-Régis se trouve à l'extrémité sud-ouest de la province de Québec, et fait partie de trois diocèses. Elle se compose de 560 familles toutes iroquoises.

C'est le Père Jean-Baptiste Billard qui, en 1752, fonda cette mission. Le premier curé de l'endroit, Joachim-Rodrigue McDonell, y résida à partir de 1789 jusqu'en 1806. Depuis cette date, les curés de Saint-Régis ont toujours été canadiens-français et celui qui a charge de la paroisse actuellement est M. le chanoine J.-B. Bourget.

Sous l'administration de M. l'abbé McDonell, furent érigés: une église en pierre en l'an 1793, puis un presbytère qui date de 1799. Cette maison existe encore, mais le temple a été presque totalement détruit par un incendie, il y a soixante ans.

On n'en sauva que le rétable du maître-autel, un grand crucifix en bois sculpté, haut de trente-six pouces, environ, et la croix en fer forgé, surmontée du coq symbolique qui dominait le clocher du vieux sanctuaire.

Cette croix, dont la hauteur atteint une douzaine de pieds, est aujourd'hui dans le cimetière.

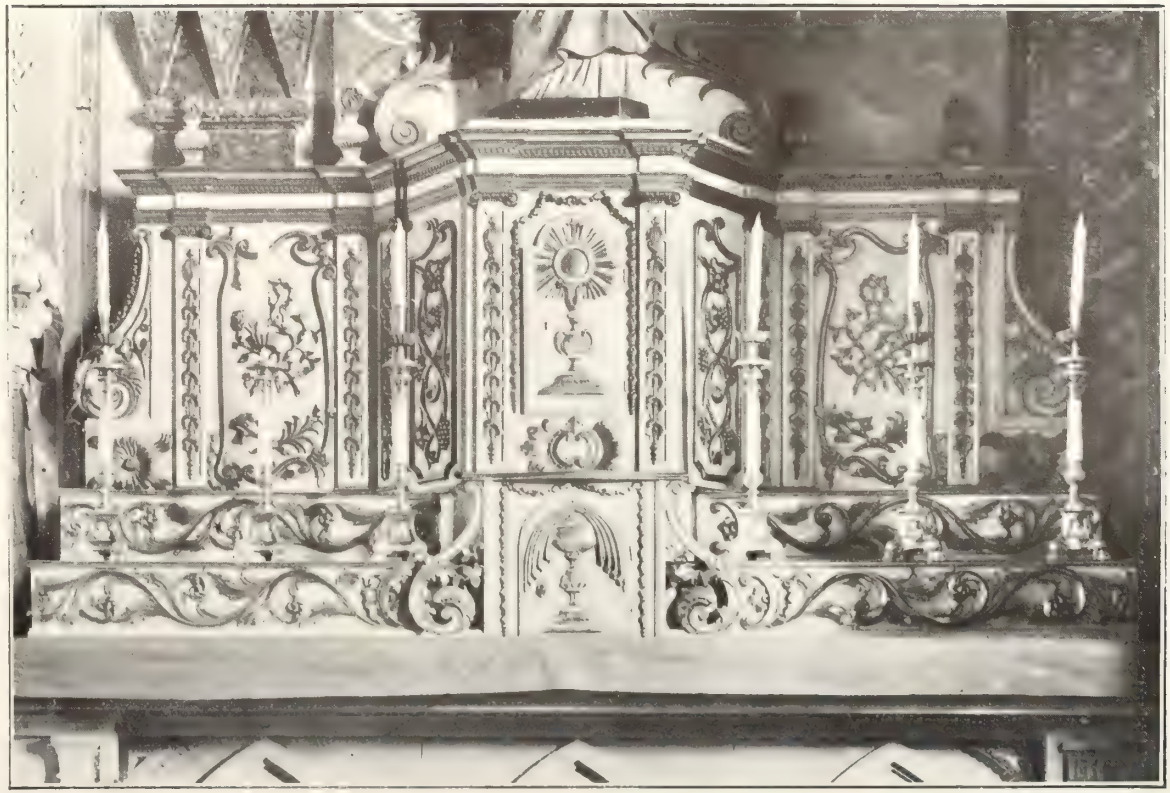
L'église actuelle a été reconstruite en utilisant les murs de l'ancienne, respectés par le feu. Vers 1886, le temple fut décoré à neuf, puis, en 1903, on le compléta en lui ajoutant un clocher.

L'église de Saint-Régis mesure environ cent pieds par cinquante et ressemble beaucoup à celle de Caughnawaga.

ÉGLISE DE SAINT-RÉGIS: CÔTÉ OUEST

ÉGLISE DE SAINT-RÉGIS: CÔTÉ EST

ÉGLISE DE SAINT-RÉGIS: CHŒUR



ÉGLISE DE SAINT-RÉGIS: RÉTABLE DU MAÎTRE-AUTEL DE L'ANCIENNE ÉGLISE ET AUJOURDHUI PLACÉ SUR L'AUTEL LATÉRAL DE DROITE

VIEUX CRUCIFIX EN BOIS SCULPTÉ, PROVENANT DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-RÉGIS

SAINT-RÉGIS: CROIX ET COQ GAULOIS DE L'ANCIENNE ÉGLISE

L'ÉGLISE ANGLICANE DE LOUISEVILLE

L'ÉGLISE anglicane de Louiseville a été construite en 1795, et a pour titulaire saint Jacques. Elle est érigée sur un terrain qui appartient aujourd'hui à la famille Shepperd.

L'édifice qui ne sert plus au culte depuis plusieurs années, s'en va maintenant en ruine et le cimetière qui se trouve près du temple n'est pas entretenu.

ÉGLISE ANGLICANE DE LOUISEVILLE. BATIE EN 1795. LE CLOCHER EST DISPARU

L'ÉGLISE DES ÉBOULEMENTS

M. l'abbé H.-R. Casgrain écrivait en 1870:

"Aimez-vous la grande nature, les montagnes, les larges horizons? Aimez-vous les vieux souvenirs, l'aspect des mœurs patriarcales des anciens Canadiens? Voulez-vous jouir de l'antique hospitalité française dans un de ces manoirs seigneuriaux, où revit encore quelque chose de la vie féodale du siècle passé? Alors suivez-moi: Je vous conduirai dans les pittoresques montagnes des Éboulements, chez mon vénérable ami l'honorable Marc-Pascal de Sales Laterrière."

Puis, après avoir décrit l'antique manoir des Éboulements et avoir fait connaître à ses lecteurs la cordiale hospitalité de ses châtelains, M. l'abbé Casgrain disait un mot de l'église paroissiale des Éboulements:

"Construite en 1797, elle occupe un plateau élevé à 1,500 pieds au-dessus du fleuve, et ressemble, avec son clocher mauresque, à toutes nos églises de cette époque. Du portail, la vue embrasse un horizon immense depuis le cap Tourmente jusqu'aux îles de Kamouraska. L'intérieur, soigneusement entretenu, a une apparence fraîche et gracieuse. Près du chœur, du côté de l'épître, on remarque sur la muraille, au-dessus du banc seigneurial, plusieurs épitaphes en marbre, sur lesquelles on lit les noms des membres de la famille Laterrière, inhumés dans cette église."

Près de cinquante-cinq années se sont écoulées depuis la visite de M. l'abbé Casgrain aux Éboulements. L'église paroissiale est encore dans le même état. Les curés et les paroissiens des Éboulements ont eu le bon esprit de conserver leur vieux temple comme leurs ancêtres l'avaient conçu et aimé. Félicitons-les de leur bon goût et souhaitons qu'ils garderont longtemps encore leur église qui est la plus vieille et, sûrement, la plus pieuse du diocèse de Chicoutimi.

ÉGLISE DES ÉBOULEMENTS

ÉGLISE DES ÉBOULEMENTS: INTÉRIEUR

ÉGLISE DES ÉBOULEMENTS: MAÎTRE-AUTEL

ÉGLISE DES ÉBOULEMENTS: CHAIRE

ÉGLISE DES ÉBOULEMENTS: BANC D'ŒUVRE

LA CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ

Sainte-Anne-de-Beaupré fut d'abord connue sous le nom de Petit-Cap. Les premières concessions au Petit-Cap furent accordées en 1650 et 1651.

Le 8 mars 1658, Etienne Lessard, habitant du Petit-Cap, donnait une terre de deux arpents de front sur une lieue et demie de profondeur à condition de bâtir tout de suite sur cette terre une chapelle en l'honneur de sainte Anne. Le 13 mars 1658, M. l'abbé Vignal bénissait la première pierre de cette chapelle, en présence de M. d'Ailleboust, gouverneur de la Nouvelle-France, et la posa lui-même dans les fondations.

Cette chapelle, cependant, demeura inachevée parce que la marée en détruisait le solage. En 1661, Étienne Lessard donnait un nouvel emplacement au pied du grand coteau. On y construisit tout de suite une église en colombage pierroté, longue de quarante pieds, pour remplacer la première chapelle.

En 1676, on construisait une nouvelle église à Sainte-Anne-de-Beaupré. Celle-ci était en pierre et mesurait quatre-vingts pieds de longueur par vingt-huit de largeur.

En 1683, le recensement donnait à Sainte-Anne-de-Beaupré 38 familles et 1167 âmes.

En 1688-1689, l'église que l'humidité du terrain avait détériorée fut complètement restaurée. Puis, en 1693-1694, l'église, trop petite, fut allongée de vingt pieds.

On sait qu'en 1759 les *Rangers* de Montgomery dévastèrent la côte de Beaupré. A Sainte-Anne-de-Beaupré, l'église et quatre maisons seulement échappèrent à l'incendie.

En 1787-1788, l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré fut totalement reconstruite. Cette église devait subsister un peu moins d'un siècle.

Le 28 octobre 1871, on décidait de reconstruire l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré, et, le 12 mai 1872, un mandement collectif des évêques de la province de Québec faisait appel à la générosité des fidèles pour l'érection de ce temple.

La pierre angulaire de la nouvelle église fut bénite le 22 août

1872. L'église elle-même fut bénite le 17 octobre 1876. Le même jour, on y transportait la relique de sainte Anne, le tableau miraculeux, les ex-voto et les béquilles.

C'est deux années plus tard, le 2 octobre 1878, qu'eut lieu la bénédiction de la chapelle commémorative de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Disons ce qu'est cette chapelle commémorative. Elle fut entièrement bâtie avec les matériaux de l'église paroissiale élevée en 1787-1788 et détruite pour faire place à la basilique consumée par l'incendie le 29 mars 1922. Les murs, le toit, les boiseries, le clocher, les autels, la chaire, etc., etc., absolument tout dans cette chapelle provient de l'ancienne église paroissiale. Elle a donc droit à sa place ici puisque, à proprement parler, elle date de 1787-1788.

CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ: INTÉRIEUR

CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ: MAÎTRE-AUTEL

CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ:
AUTEL LATÉRAL DE GAUCHE

CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ:
ROSACE DE LA VOUTE

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION i

La basilique de Notre-Dame de Québec 1
Extérieur en 1759 7
Extérieur en 1832 8
Extérieur avant le feu de 1922 9
Détail des boiseries 10
Boiseries du chœur et trône de l'évêque 11
Chaire 12
Banc d'œuvre 13
Baldaquin 14
Extérieur en 1925 15

La chapelle de l'Hôpital général de Québec 17
Maître-autel 21
Sanctuaire 22
Autel latéral 23
Autel de Mgr de Saint-Vallier 24

La chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à Montréal 25
Sous le régime français 29
En 1880 30
Intérieur avant la restauration 31

L'église de L'Ange-Gardien 33
Intérieur 37
Maître-autel 38
Autel de la Sainte-Vierge 39
Autel latéral de gauche 40
Chaire 41
Fonts baptismaux 42
Détails 43
Frise sculptée dans la galerie 44
Voûte au-dessus du sanctuaire 45

L'église de Notre-Dame des Victoires, à Québec 47
Extérieur 53
Intérieur 54
Maître-autel 55
Chapelle Sainte-Geneviève 56

La vieille église du Cap-de-la-Madeleine 57
Extérieur 61
Extérieur, vue de côté 62
Sanctuaire 63
Détails du maître-autel 64

Pages

L'église de la Pointe-aux-Trembles (Portneuf) 65
Extérieur 67
Intérieur 68
Maître-autel 69
Autel latéral de droite 70
Trône et armes de Mgr Bailly de Messein 71

L'église de la Pointe-aux-Trembles, près Montréal 73
Extérieur 75
Extérieur, vue de côté 76
Maître-autel 77
Chaire et autel de gauche 78

L'église de Saint-Pierre de l'île d'Orléans 79
Sanctuaire 81
Détails de la voûte 82
Maître-autel 83
Madone en papier mâché 84
Banc d'œuvre 85
Lampe de sanctuaire en bois sculpté 86
Transept à murs inclinés et croix en fer forgé 87
Chandelier pascal en bois sculpté 88
Porte-voix en fer-blanc et falot en fer-blanc 89

L'église anglicane des Trois-Rivières (ancienne église des Récollets) 91
Extérieur 93
Maison du recteur 94
Intérieur 95

L'église de Repentigny 97
Extérieur 99
Autel 100
Tribune de l'orgue 101

La chapelle de la ferme Saint-Gabriel, à Montréal 103
Extérieur 105
Intérieur 106

La chapelle des Hurons, à la Jeune-Lorette 107
Extérieur 111
Extérieur, vue de côté 112
Intérieur 113
Table de communion en cuivre 114
Maître-autel 115
Petit Jésus sculpté 116
Sculpture en bois au-dessus de l'autel 117
Statuettes en bois sculpté et doré 118

La chapelle du calvaire d'Oka 119
La chapelle et les oratoires du Calvaire 123
Intérieur de la chapelle 124
Quatrième station du chemin de la croix 125

Pages

L'église de Beaumont 127
Extérieur 131
Intérieur 132
Maître-autel 133
Boiseries du sanctuaire 134
Autel de la chapelle Sainte-Anne 135

L'église de Saint-Jean de l'île d'Orléans 137
Extérieur 139
Intérieur 140
Maître-autel 141
Tombeau de sainte Concorde 142
Chaire 143
Fonts baptismaux 144

La chapelle du monastère des Ursulines de Québec 145
Vue générale 149
Sanctuaire 150
Maître-autel 151
Autel latéral 152
Chaire 153
Détails de la chaire 154
Détails de la chapelle 155
Porte du sanctuaire (à la droite) 156
Porte du sanctuaire (à la gauche) 157

L'église de Saint-François de l'île d'Orléans 159
Intérieur 163
Autel de la Vierge 164
Mur incliné à l'intérieur 165
Chaire 166
Boiseries du sanctuaire 167
Fonts baptismaux 168
Intérieur, vue du jubé 169

L'église de la Sainte-Famille de l'île d'Orléans 171
Façade, côté est 175
Façade, côté ouest 176
Façade, avec les statues 177

La chapelle de Tadoussac 179
Extérieur 183
Intérieur 184
Maître-autel 185
Enfant-Jésus 186
Crucifix en bois 187

L'église de L'Assomption 189
Extérieur 191
Chaire 192
Autel de la Vierge 193

Pages

L'église du Sault-au-Récollet 195
Extérieur 199
Intérieur 200
Sanctuaire 201
Maître-autel 202
Maître-autel, autre vue 203
Porte de la sacristie, à la droite 204
Porte de la sacristie, à la gauche 205
Chaire 206
Statue en bois sculpté et doré 207

La chapelle des Cuthbert, à Berthier-en-haut 209
Extérieur 211
Intérieur 212

L'église de L'Islet 213
Extérieur 215
Intérieur 216
Maître-autel 217

L'église du Cap-Santé 219
Extérieur 223
Intérieur 224
Maître-autel 225
Chaire 226

L'église de Saint-Joachim de Châteauguay 227
Extérieur 229
Porte principale 230

L'église de Saint-Joachim de Montmorency 231
Extérieur 237
Intérieur 238
Maître-autel 239

L'église de Saint-Jean Port-Joli 241
Extérieur 243
Intérieur 244
Maître-autel 245

La chapelle du Petit-Cap, à Saint-Joachim 247
Extérieur 249
Extérieur, vue de côté 250
Intérieur 251

La chapelle intérieure du séminaire de Québec 253
Intérieur 255

L'église de Sainte-Jeanne de l'île Perrot 257
Extérieur 259
Extérieur, vue de côté 260
Sanctuaire 261
Maître-autel 262

Pages

Autel du Sacré-Cœur 263
Fonts baptismaux en bois sculpté 264
Statue en papier mâché de Notre-Dame de la Garde 265
Ancien autel 266

L'église de Berthier-en-haut 267
Intérieur 269
Maître-autel 270
Autel latéral, côté droit 271
Autel latéral, côté gauche 272
Trône de l'évêque 273

L'église de Saint-Michel de Vaudreuil 275
Extérieur, vue du côté est 279
Extérieur, vue du côté ouest 280
Intérieur 281
Maître-autel 282
Autel latéral, côté de l'Evangile 283
Autel latéral, côté de l'Epître 284

L'église de Saint-Antoine-de-Tilly 285
Extérieur 287
Intérieur 288
Maître-autel 289
Chaire 290

L'église de Saint-Régis de Huntingdon 291
Extérieur, côté ouest 293
Extérieur, côté est 294
Chœur 295
Rétable de l'ancien maître-autel 296
Vieux crucifix en bois sculpté 297
Croix et coq gaulois 298

L'église anglicane de Louiseville 299
Extérieur 301

L'église des Eboulements 303
Extérieur 305
Intérieur 306
Maître-autel 307
Chaire 308
Banc d'œuvre 309

APPENDICE

La chapelle commémorative de Sainte-Anne-de-Beaupré 311
Extérieur 313
Intérieur 314
Maître-autel 315
Autel latéral de gauche 316
Rosace de la voûte 317

CE QU'ON PEUT FAIRE POUR AIDER LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES

La Commission des Monuments Historiques de la province de Québec est surtout et avant tout une commission de *conservation*.

Dans toute la province de Québec il ne reste pas vingt églises qui remontent à la domination française.

On compte sur les doigts les forts construits avant 1759.

Combien nous reste-t-il de gracieux moulins à vent d'autrefois?

Nos vieilles maisons s'en vont les unes après les autres.

Nous avons détruit avec une insouciance inconcevable.

N'est-il pas temps de réagir afin de conserver le peu de *vieilles choses* qui nous restent?

Tous peuvent aider dans cette œuvre patriotique.

Comment?

Vous n'avez qu'à signaler à l'un des membres de la Commission des Monuments Historiques les *vieilles choses* dignes d'intérêt qui vous entourent.